

UN
COMÉDIEN
A TRAVERS LE MONDE

PAR

A. BOUVARD et Alph. MOMAS

PREMIÈRE PARTIE

DÉDIÉE AUX VILLES DE

BORDEAUX ET TOULOUSE

PARIS

IMPRIMERIE CHARLES LAMBERT

RUE DE PARIS, 17, SAINT-DENIS

1883

UN

COMÉDIEN

A TRAVERS LE MONDE

Adrien et Victor Pommard sont le même personnage, qui fut directeur du théâtre du Capitole à Toulouse en 1874-75.

Je ne sais si la suite de cet ouvrage, annoncée à la page 409, a été donnée au public.

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE CH. LAMBERT, 17, RUE DE PARIS.

Il est surprenant que cet ouvrage, qui mentionne à peine les noms de Méry et de Soumet, soit si sobre de renseignements sur les artistes toulousains, Capoul, Gailhard, etc... On y trouve même très peu de détails sur des artistes que Pommard a pu apprécier et engager : Mademoiselle Ducasse, Lina Monti, l'excellent Comique Grivot, etc...

Question de boutique sans doute.(1)

Voir le pamphlet d'Élie Montagné : Les Vies du Capitole.

(1) Voir son appréciation de Victor Capoul, page 412

UN

COMÉDIEN

A TRAVERS LE MONDE

PAR

A. BOUVARD et Alph. MOMAS

PREMIÈRE PARTIE

DÉDIÉE AUX VILLES DE BORDEAUX ET TOULOUSE

PARIS

IMPRIMERIE CHARLES LAMBERT

RUE DE PARIS, 17, SAINT-DENIS

1883

DÉDIÉ

Aux deux villes de Bordeaux et Toulouse

Villes où s'écoule l'enfance de Victor B.

PRÉFACE

En ce temps où les publications d'œuvres mondaines, les récits de crimes effroyables, les aventures d'habiles policiers ou dames habiles abondent, nous offrons humblement au lecteur une simple histoire, dont l'unique mérite est d'être vraie et parfaitement arrivée.

Elle a coûté à l'auteur principal de longues veilles, de brûlantes insomnies; sa mémoire a été torturée et fouillée à plus de quarante-cinq ans de distance; il a triomphé! A quarante-cinq ans de distance, il a rencontré un collaborateur qui s'est passionné pour l'existence si mouvementée, qu'il s'agissait de rendre vivante par le livre.

Nous réclamons un peu de patience pour le début. L'entrée en matière est laborieuse, mais une fois le cap des tempêtes franchi, nous répondons de l'intérêt que nous cherchons à pro-

voquer chez ceux auxquels nous nous adressons.

Pas une intrigue d'amour dans notre premier volume, les ailes en ont été coupées : ce n'est qu'un enfant terrible, un naïf, qui devient homme tout seul, sans point d'appui ; c'est un touche-à-tout qui parle pour le plaisir de dire comment il voit, comment il pense.

Froissera-t-il parfois? qu'on le pardonne : dame nature l'a fait brutal, entêté, incapable de revenir sur une opinion arrêtée.

Les colères, les haines, les disgrâces s'attaqueront-elles à lui ? Nous demandons l'indulgence, c'est un sauvage que nous présentons.

Ceci dit, qu'un souffle heureux pousse notre livre vers le but que nous nous sommes proposés d'atteindre : — Plaire, sans que l'on garde rancune à notre héros de ses boutades, de ses jugements quelquefois un peu durs.

Paris, 1883.

UN

COMÉDIEN

A TRAVERS LE MONDE

LIVRE PREMIER

La parole est à notre petit bonhomme.

I

Je n'ai pas vu le jour dans un palais; je n'ai point, à mon apparition dans ce monde, roulé sur le velours et la soie; ni princes, ni prélats n'ont assisté à ma naissance, aucun titre ne me fut octroyé en prenant le sein de ma mère; avais-je seulement des langes? peut-être!

On ne me trouva ni sous une rose, ni sous un chou, à côté d'une carotte ou d'un salsifis; je naquis des larges flancs d'une bonne et sainte femme d'autrefois; je le déclare tout d'abord, avec grande modestie, mon pays n'est pas prodigue en hommes illustres : il occupe une bien

petite place sur la carte de France (je suis français, si je ne l'étais pas, je voudrais l'être); le nom du lieu de ma naissance a quelque chose de gai; il a trois syllabes et pourrait être prononcé par un Anglais ou par un oiseau; rien de sonore, rien de redondant, rien de prétentieux; il a cependant reçu, à une ancienne époque de notre histoire, les éclaboussures de la valeur française; mais il n'en est pas plus fier pour ça! Le nom de ce coin minuscule est: — *Pithiviers*. — Orléans, la mère Gigogne du département du Loiret, lui laisse la confection d'excellents petits pâtés, et garde pour elle la renommée de ses fleurs de lys et de sa Pucelle!

Il importe de rompre de suite avec les premières entraves de la jeunesse, avant de courir les grands fleuves indiens, les forêts vierges américaines, les climats meurtriers des colonies anglaises et hollandaises; on n'y perdra rien, on me connaîtra mieux : si j'ai des côtés défectueux, des sauvageries de caractère, des violences, des raisons à poings fermés, des passions nobles quelquefois, le tout sera pardonné par le lecteur, qui suivra peut-être avec plus d'intérêt mes courses folles de comédien vagabond.

J'écrirai avec l'âme du passé, le sang bouillant

de la jeunesse et le calme de l'âge présent : on jugera de cette vie de voyageur sans but, ma vie, avec tout l'intérêt des aventures sans nombre auxquelles je participai : on verra qu'il ne me manqua qu'un guide, qu'une instruction, pour percer certainement comme tant d'autres, et inscrire peut-être mon nom au milieu de tous ceux qui attirent le regard de la foule : par ma nature, faite de douceurs et de violences, mon peu de savoir, acquis trop tard, enfant, jeune homme, homme, je fus mal apprécié, mal jugé par ceux d'abord que je dépassai, par les envieux ensuite, jaloux d'un talent qui ne devait rien à personne, par ceux enfin que je dirigeai et que je ne ménageai jamais, en accomplissant mon devoir.

Puis, les mauvais temps survinrent : ceux là même que j'avais le plus largement aidés, me montrèrent dédain et humeur : l'ingratitude est tellement enracinée dans le cœur de la majeure partie des hommes que, depuis deux mille ans, le Christ a eu beau dire : « *Aimez-vous les uns les autres*, » on ne s'est pas aimé, on ne s'aimera pas davantage.

La générosité et la charité, en fait de cœur, ne sont qu'affaire d'ostentation.

Pauvre et misérable, j'ai pu néanmoins soulager plus misérable que moi ; la raison eut toujours accès sur mon cœur : mes sentiments s'en ressentirent : je restai de nature droite et bienveillante, brutal parfois, sauvage souvent, je ne me départis jamais de l'esprit de justice, je fus juste à la façon des grands chefs indiens de Fenimore Cooper.

L'Amérique n'a été découverte que peu à peu et par contrées : cela a fini par constituer le continent que nous connaissons ; on aura le droit à la fin de ces pages, à la chute du rideau, de faire du petit héros qui entre en scène, un bonhomme en pain d'épice, en papier mâché, en carton pierre ou en granit.

II

Mon père, que je vous demande la permission d'appeler aussi papa, était un pauvre diable qui s'était fait d'abord saltimbanque (ne cachons jamais notre origine, a dit Esope), puis vitrier : au moment où je vins au monde, il exerçait la profession de chansonnier, malheureusement, pas comme Béranger ou Désaugiers, mais tout simplement de chanteur, marchand de chansons,

jouant quelque peu du violon ! moins bien que Paganini ou Vieuxtemps. Il s'accompagnait de sa lyre à quatre cordes (pour parler le langage poétique), et, avec ma brave mère, ils roucoulaient des duos qui émerveillaient les paysans, leurs auditeurs ordinaires, accourus pour apprendre, au son du crin-crin, les joyeux refrains de l'époque.

C'étaient des chansons honnêtes et des chants patriotiques; la gaudriole était encore chaste : en somme être marchand de chansons, chansonnier, il y a cinquante ans, constituait un état assez passable. Mon père suivait les foires du département, les fêtes villageoises; le métier rapportait, car il paraît qu'au moment de ma naissance, trois frères et trois sœurs m'avaient déjà précédé en ce bas monde, tous propres et solides, formant autour du papa une véritable tribu, qui s'augmenta encore d'un nouveau poupon, ma sœur Adrienne.

Donc papa était trouvère de ce temps-là, trouvère bien dégénéré, s'il faut en croire le libretto illustré par la musique de Verdi. Au temps des croisades, les troubadours étaient fils de diseuses de bonne aventure, mais ils étaient aussi nobles chevaliers, couverts de tous les saints

ordres, possédant des castels à hauts créneaux, et ils épousaient des duchesses, des comtesses, tout en continuant leur petit train-train de chanteurs de rues, à travers les barreaux de leurs prisons.

Mais de 1825 à 1834, les papas trouvères n'avaient pour armes qu'une tabatière, un mouchoir de coton à carreaux rouges; pour château, l'auberge du *Lion d'or*, du *Cheval blanc*, ou de la *Pie voleuse :* ils avaient de plus que les trouvères de Verdi, une chaise haute; à côté d'elle, une boîte renfermant les cahiers de chansons; puis un grand parapluie, généralement rouge, emmanché à un long bâton ferré, qu'on plantait devant soi, pour se garantir des rayons trop chauds de l'astre divin, ou des pluies et des neiges de l'hiver. N'oublions pas un violon, à l'exemple d'Orphée, voire même une *viole d'amour*, vieil instrument à six cordes du moyen âge, dont Meyerbeer seul a gardé le souvenir dans le premier acte de ses Huguenots.

Pendant les marchés, aux heures de travail, les mioches ronflaient à l'auberge, sous la surveillance des grands de la Smala.

Papa qui était un parfait honnête homme, n'avait, à ce moment qu'un défaut, qui, plus

tard, devint un vice; il aimait par-dessus tout le jus vermeil de la treille, et le soir, en l'honneur de Bacchus, il immolait un peu trop de bouteilles pleines. Il était né dans la Savoie, tandis que ma mère était une parisienne pur sang; excellente ouvrière d'une filature, elle avait abandonné Paris pour partager la bonne et mauvaise fortune de son mari, et leurs deux voix, leurs chansons nourrissaient une assez nombreuse famille, on a pu le voir.

Après ma naissance, je fus laissé en nourrice à Pithiviers; la brave femme qui a alimenté mon enfance, n'y a pas regardé à deux fois : elle me donna une robuste santé qui ne fut ébranlée que par l'affreux climat des Indes Néerlandaises.

Vers 1830, les rages, les colères, les haines entre la France et l'Angleterre étaient calmées : aussi le papa transporta-t-il sa femme, son parapluie et ses chansons dans la brumeuse Albion : les rues de Londres entendirent leurs chants d'amour et de gloire, tous deux eurent un succès inespéré; il pleuvait sur leurs têtes, par toutes les fenêtres ouvertes, pour les écouter, des pennins, plein les tabliers.

De retour en France, après cette fructeuse campagne, leur premier soin fut de venir cher-

cher le gros pâté de Pithiviers qu'ils avaient laissé en ma personne : le jour de leur arrivée, la voix du sang ne parla chez moi que pour ma mère qui, résolûment en mettant la main sur ma tête, au milieu d'une demi-douzaine de gros joufflus, dit : « Voilà mon fils ! » Papa ajouta : « Ah ! c'est toi, vilain bougre ! »

En m'essuyant le visage pour que je pusse être embrassé, on me dit : « c'est ton père, c'est ta maman ; » cela ne me produisit qu'un médiocre effet ; je regardais avec des yeux agrandis, le doigt dans le nez et ne l'enlevant que pour le porter inconsciemment à ma bouche (comme tout gros bébé), mon bras gauche dans le dos, le ventre bien rebondi : je regardais toujours avec mes yeux écarquillés, mais ne comprenant absolument rien du tout à ce qui se passait. Je ne pensais pas, je ne réfléchissais pas, je ne savais pas.

Le soir, on me changea de place à table, et on me mit entre les deux nouveaux arrivés : à chaque instant, la dame m'embrassait, tantôt sur le front, tantôt sur l'oreille, sur la bouche, sur mes joues barbouillées de sauce, elle passait et repassait la main sur ma tête, me frottant les cheveux, car j'avais sur l'occiput une mèche rebelle,

nerveuse, électrique, laquelle m'a procuré et me procure encore, même à cette heure, une sensation très désagréable, lorsqu'on contrarie ses habitudes.

La dame qui m'embrassait, avait cherché à me peigner avec ses doigts; prenant une dernière fois, à rebours, la terrible mèche, elle me fit tressauter d'impatience sur ma chaise haute, et je lui octroyai, tout rouge de colère, une grosse tape sur l'épaule.

Le monsieur qui m'avait appelé : « vilain bougre ! » roula les yeux d'une façon furibonde, me mit le poing sous le nez, en accentuant de nouveau ses deux fameux mots, qui résonnèrent fort mal à mes oreilles.

Effrayé, je pris le parti héroïque de pleurer, de brailler avec de vigoureux poumons : la dame me souleva dans ses bras, m'emmena loin de la table, où tout le monde se tordait de rire à mes dépens, même le méchant monsieur : elle me dorlota, me berça, me calma, me chanta d'une voix que j'écoutais avec une surprise, pleine de ravissements, un refrain qui finissait toujours par : « Dodo, l'enfant dormira tantôt »; et sans m'en rendre compte, je repris confiance, je me laissai aller à ce doux refrain, et je m'endor-

mis dans les bras si souples, si tendres, si caressants de ma mère : je me trouvai là bien mieux que dans mon berceau.

Le lendemain matin, on fit, en ma présence, une distribution de vêtements et de jouets à mes petits amis du passé ; on m'endossa une belle blouse, serrée par une ceinture de cuir ; puis, on me posa sur la tête, une espèce de calotte grecque : tout le monde m'embrassa en pleurant, surtout ma pauvre nounou, cela me fendit le cœur, et sans rien comprendre, je versai, de mon côté, toutes les larmes de mon corps.

Celle qu'on m'avait dit être ma maman, m'enleva à cette scène de tristesse, et, accompagnés du monsieur qui m'appelait : « vilain bougre, » nous nous éloignâmes de la maison où j'avais vécu jusqu'alors ; tout en me laissant entraîner, je regardais, à travers mes pleurs, du côté que j'abandonnais, très étonné de voir ces changements.

Ma mère, dont les paroles me captivèrent de suite, me dévorait de caresses ; sans que je m'en rendisse compte, on me hissa sur une grande voiture jaune qui nous emporta loin de là ; bien longtemps après, maman dit avec un soupir de satisfaction :

— Ah! enfin, nous voilà à Orléans.

Ce dont je me souviens encore, ce qui m'est resté de ce court séjour, c'est que je me trouvais sur une place qui me parut immense, devant une statue, que ma mère m'engageait à regarder, en l'appelant :

— La belle Madame !

Je sus plus tard que cette belle Madame était la statue de Jeanne d'Arc, et que la place se nommait la place du Martroy.

A partir de ce jour, je dis à ma mère : — Maman — et j'étais bien chagrin lorsqu'elle me quittait pour une chose ou l'autre.

Combien de temps séjournâmes-nous à Orléans? Je ne sais. Un matin, je me surpris, comme au sortir d'un rêve, dans une voiture. Papa tenait la tête du dada qui nous tirait; maman était assise sur le devant de la petite carriole, nous étions sur une grande route; nous fîmes, je crois, un long voyage. Un autre matin, d'une haute colline où nous nous trouvions, nous aperçûmes à l'horizon des maisons, des clochers élevés :

— C'est Bordeaux ! s'écria mon père.

Les yeux de ma mère brillèrent et de grosses larmes coulèrent le long de son visage. Elle se

pencha vers moi et me murmura à l'oreille :

— Tu vas voir ton frère et ta grande sœur.

Depuis lors, et dans aucune circonstance de ma vie, je n'ai revu ni Pithiviers, ni Orléans. J'ai souvent pensé à ces deux villes de ma plus tendre enfance. Aujourd'hui, à cinquante ans de distance, le souvenir en est encore aussi vivace, aussi frais en moi que s'il datait d'hier.

III

Vous attendez-vous de ma part à une description saugrenue de la jolie ville de Bordeaux? — Non, n'est-ce pas. La main qui retrace ces mémoires n'a pas, entre les doigts, la plume d'un Victor Hugo, d'un Balzac ou d'un Théophile Gautier. Il faut les délicats pinceaux et la palette de ces littérateurs si habiles à dépeindre, à décrire, ou il faudrait, tout au moins, ne pas avoir lu les deux *Paris* du premier de ces maîtres; les bois, les forêts, les campagnes, les villages du deuxième; le *Constantinople* du dernier, les descriptions de son Bosphore, ses chiens, ses incendies, ses minarets et les Muezzims aux voix gutturales.

Si vous tenez à des détails spéciaux sur la

cité bordelaise, autrefois très royaliste, vous n'avez qu'à consulter le *Guide Joanne*, ou le *Dictionnaire de la conversation*, vous trouverez là tout ce que vous désireriez savoir.

Bordeaux, du reste, a presque toujours été ce qu'il est aujourd'hui, moins son Jardin Public et son square de la place Dauphine. Le second Empire orna le cours Tourny de la statue équestre de l'Empereur, mais elle n'y fit pas un long séjour. La République ayant été proclamée le 4 septembre 1870, le peuple se précipita sur la statue de Napoléon III, l'attaqua aux pieds, à la tête, la jeta à bas, et la traîna jusqu'aux bords de la Gironde, où la municipalité intervint et empêcha la noyade. Ce bronze eût pu servir utilement à la refonte.

Toutes les voies étaient larges, les monuments construits ; son magnifique Grand-Théâtre, de l'architecte Louis, était bâti depuis un siècle, ainsi que son vaste pérystile, son superbe escalier, qui servit de modèle à Charles Garnier pour celui du nouvel Opéra de Paris. Cela donna même lieu à un fort joli mot, dit par un voyageur, qui admirait l'édifice bordelais :

— Ah ! ah ! fit-il, ceci est bien gentilhomme de vieille souche, l'autre n'est qu'un parvenu.

Sous le second Empire démolisseur, Sa Majesté très despotique et très catholique, ne visitait cette belle ville que pour y donner des fêtes, des bals, y couronner des rosières, y semer quelques décorations, lesquelles étaient déjà à cette époque à prix réduit. Il est une remarque à faire à ce sujet : c'est que généralement, pour être médaillé, il faut avoir trouvé quelque chose, avoir sauvé quelqu'un, tandis que pour être décoré, n'avoir rien fait est une bonne note, qui devient des plus sérieuses lorsqu'on sait l'accompagner de quelques démarches.

Ce qui, à mon entrée dans Bordeaux, frappa le plus mes yeux de deux ans et demi, ce fut un pont très long que nous traversâmes, et au-dessous duquel je vis, pour la première fois, des bateaux de toute grandeur. Nous franchîmes ensuite une porte élevée, donnant accès à une large rue, ayant des arbres, et bordée de chaque côté par des maisons bien hautes. Plus loin, une seconde porte. En haut, une voûte et une grosse cloche. Nous passâmes devant un marché, parcourûmes d'autres avenues et nous nous arrêtâmes enfin au commencement d'une grande rue, qui montait rejoindre une place carrée,

agrementée de bornes et de bancs en pierre, rangés sur les côtés, en ovale.

— Nous y voilà, cria papa.

Là, nous descendîmes de voiture. Ma mère me souleva dans ses bras; elle me porta tout un étage, puis ouvrit une porte, et, dans l'intérieur d'un appartement, j'aperçus deux enfants plus grands, plus âgés que moi, qui se mirent à vociférer à tue-tête :

— Ah! maman! ah! papa! M. Baptiste, Mme Baptiste, voilà papa, voilà maman, et Victor aussi.

Toute la maisonnée fut vite en révolution. Les enfants me prenaient comme on prend un volant avec une raquette; je passais dans les bras de celui-ci, dans les mains de celui-là; on se disputait ma petite personne avec forces démonstrations de tendresse. Les enfants jouaient avec moi, comme on joue avec une poupée mécanique, à tel point qu'on fut obligé d'intervenir; il y avait querelle pour savoir qui me garderait. Je me laissais faire assez complaisamment, mais j'allais de préférence auprès de la petite fille qui avait de si beaux yeux, des cheveux si noirs, et que maman appelait Antonia.

M. et Mme Baptiste, dont j'aurai encore l'occasion de parler, étaient des amis. C'étaient de ces bons voisins, comme on n'en voit plus, qui, en l'absence du papa et de la maman, s'étaient chargés de veiller sur leur petite famille.

Cette journée d'installation fut bien courte pour moi. J'avais marché d'étonnement en étonnement. Cette belle ville, ces enfants qui m'aimaient déjà, ces nouveaux bruits, ces visages inconnus, tout frappa mon imagination, qui mollement, savoura un avant goût de bien-être intinctif dans un beau berceau tout neuf. Je m'y endormis sans être bercé et ne m'y réveillai que le lendemain matin, au son d'une musique bien douce. Je me frottai les yeux, cherchant à me remémorer les souvenirs de la veille. Je vis, au fond de la chambre, ma jolie sœur Antonia, debout devant un pupitre, un violon dans la main, étudiant avec précaution, pour ne pas troubler mon sommeil.

Mon modeste talent d'écrivain s'est refusé à décrire la capitale de la Gironde, il ne recule pas devant la tâche de rendre l'aspect de la chambre, dans laquelle vivait déjà toute la nichée, et où j'allais, à mon tour, me mouvoir

jusqu'à l'âge de dix ans. Ce ne sera ni long ni ennuyeux, je l'espère. Je vais faire une mise en scène, comme pour une pièce de théâtre; il y aura des chaises, une table, et tout ce qu'il faut pour écrire.

La rue dans laquelle nous demeurions, s'appelait rue Dauphine. Notre maison se trouvait l'avant-dernière à droite, en descendant de la place. Au rez-de-chaussée, habitait, en boutique, un vieux cordonnier, du nom assez comique de Picon, connaissance ou plutôt ami de la famille; après la boutique, un couloir un peu sombre; à gauche, une rigole devenue ruisseau; au milieu du couloir, un escalier en bois, prenant jour sur une petite cour fort vilaine et fort sale, dans laquelle on jetait les épluchures et quelquefois davantage; l'escalier avait huit marches, puis tournait brusquement sur un palier; huit autres marches conduisaient au premier étage, le seul de la maison. On était alors en face d'un couloir semblable à celui du rez-de-chaussée, mais plus court; à droite et à gauche, deux portes donnaient accès dans deux vastes chambres. Celle de droite constituait l'appartement de M. et Mme Baptiste, nos amis. Le mari était commissionnaire à l'entrée de la rue Roulot; Mme Bap-

tiste faisait des ménages et *popotait* pour grands dîners.

La porte de gauche introduisait chez nous. En entrant, deux immenses fenêtres à balcon, dont les rideaux de percaline grisâtre n'atteignaient pas le dernier carreau, faisaient vis-à-vis à la porte. Dans l'angle de gauche, côté de la porte, un lit, celui du père et de la mère ; sur toute la largeur de la chambre, touchant presqu'au plafond, une corde soutenait un rideau vert qui formait pour l'heure du coucher, une véritable cloison. Au mur de droite, deux lits pour taille moyenne, se réunissant aux pieds; plus loin, un berceau, le mien.

De l'autre côté, une cheminée, sous le manteau de laquelle, la famille de Jacob eût été à l'aise ; un fourneau, des pots, des casserolles, des bouteilles, une lampe, un chandelier, des flacons, toute une batterie de cuisine ; entre les deux fenêtres, une table avec une grande cuvette et un pot à eau en terre cuite : c'était le lavabo de la tribu. Au milieu de la chambre, une seconde table, et autour d'elle six chaises, représentaient notre salle à manger. Dans un des coins extérieurs de la cheminée, un balai se reposait avec un gros torchon qui séchait tou-

jours sur son manche, comme pour le garantir du soleil ou des mouches; une commode, et, sur son marbre, bien brillant, des verroteries, une pendule assez jolie, digne d'un plus riche séjour; un Bayard en bronze la surmontait; sur le sol, pas de tapis; quant aux murs, en fait de Gobelins, ils étaient blanchis à la chaux, comme dans l'ancienne Espagne ou les maisons mauresques. Au-dessus du lit des enfants, se trouvait suspendu un tableau, le portrait de Napoléon Ier, avec sa redingote à parements rejetés sur les épaules, laissant à découvert l'uniforme et le grand cordon de la Légion d'honneur, la tête nue, la mèche de cheveux descendue sur le front; pas loin du portrait et sur le même côté, une autre lithographie représentant la *Bataille d'Austerlitz*; en face, au-dessus de la commode, toujours une image de la grande épopée napoléonnienne: *Le passage du pont d'Arcole*, et du côté des rideaux verts, nouvelle gravure: *Le tombeau de Sainte-Hélène*, le saule pleureur, la famille Bertrand agenouillée autour de la tombe.

Mon père, comme il est permis de s'en douter, était bonapartiste. En bien furetant, on aurait encore déniché sur la commode un petit Napo-

léon en cuivre, haut de dix centimètres, en costume d'officier des grenadiers de la garde, bottes, chapeau, bras gauche derrière le dos, une lorgnette à la main droite, la lorgnette appuyée contre la cuisse; le chapeau, celui de la légende, le fameux petit chapeau sur la tête.

C'était un véritable temple en l'honneur du vainqueur des Pyramides; il s'affichait là une opinion politique bien arrêtée, quoiqu'on fût sous le règne de Louis-Philippe.

Papa avait-il servi sous le grand homme? ou était-ce simplement sympathie pour tant de gloire et pour tant de malheurs? — L'un et l'autre; il avait servi quelque temps, modeste soldat, et il s'était passionné pour les hauts faits de ce capitaine sans rival.

C'est peut-être à ce souvenir d'enfance que je dois d'avoir écrit plus tard une mélodie et divers récits sous le titre de : *Un vieux soldat.*

Mais, inventorions les derniers objets que je n'ai pas encore mentionnés.

Sur les chaises, de même que sur la commode, des cahiers de chansons, un Béranger petit format; enfin, au-dessus du lavabo, accrochés à deux clous, deux violons, un petit et un grand; près de la fenêtre gauche, un pupitre double

très haut, en bois d'acajou; ce pupitre était un souvenir, n'ayant rien de commun avec le mobilier, vis-à-vis duquel il affectait certains airs de grandeur, mélangés d'étonnement légitime de se rencontrer en pareille compagnie.

Pas de parquet; de belles dalles rouges; près du lit du père, une malle contenait la garde-robe de la famille.

Le tout était notre propriété, nous étions dans nos meubles, et pas trop mal, pour de si pauvres gens.

Depuis mon arrivée à Bordeaux, je n'avais guère qu'à m'amuser avec le frère et la sœur; je faisais les commissions pour le service de la maman, j'allais tenir compagnie à notre ami le commissionnaire, causant avec lui, m'asseyant sur sa boîte, sur ses crochets, gardant le tout lorsqu'il était en course.

Je visitais aussi la boutique, toute modeste du vieux cordonnier Picon : c'était un simple ressemelleur, posant des berquets aux souliers percés, remettant des clous aux grosses semelles de sa clientèle : il portait, toute la journée, le traditionnel tablier de cuir, toujours assis sur sa chaise basse, son baquet d'un côté, sa pierre à battre de l'autre, le tire-pied aux genoux, ayant

devant lui, son petit établi, couvert de morceaux de cuir, de tranchets, de gros fil, d'aleines, de poix, et d'un petit pot d'encre pour noircir les talons en réparation : tous ces petits riens servaient de joujoux à mon jeune âge ; cela aurait pu durer *vitam æternam*, mais avant d'aller plus loin, il me faut expliquer comment, possédant trois frères et trois sœurs, lors de mon apparition en ce monde, avec une quatrième en perspective, je n'en retrouvai à Bordeaux qu'un sur trois et une sur quatre : qu'est-ce que tout ce monde-là était devenu? Je vais le dire en quelques mots, on oubliera ainsi : *Ce nouveau voyage autour de ma chambre*, pour lequel j'ai peut-être un peu abusé de la patience du lecteur.

IV

Entre l'époque de ma naissance et celle de ma sœur Adrienne, deux enfants étaient morts, l'un de la petite vérole, l'autre d'une fièvre muqueuse.

Dans le courant de l'année qui suivit la naissance d'Adrienne, la fièvre typhoïde en enleva deux autres.

Nous restions quatre.

Encore faudrait-il dire trois, car l'un des quatre, considéré comme notre frère, était un enfant de la sœur de ma mère, enfant d'un premier lit, et que mon oncle ne voulait pas près de lui. Pour éviter des soucis au nouveau ménage, mon père et ma mère s'en étaient chargés.

Ce frère en Dieu, somme toute mon cousin par parenté, était bon comme le meilleur des pains : excellente nature entre toutes celles qui roulent sur la planète terrestre ; il se nommait Adrien comme moi : je lui cédai mon prénom, afin que comme à la foire, si plusieurs ânes peuvent s'appeler Martin, il n'y eût pas Adrien premier, Adrien second à la maison : on me qualifia de celui de Victor.

Papa était de Chambéry, je l'ai dit ; savoyard, on l'appellerait aujourd'hui savoisien : ma mère, taillée en plein drap parisien, faubourg Saint-Denis ; Adrien, parisien aussi, né au quartier de la foire Saint-Laurent : ce quartier oublié, dont il ne reste même pas un vestige pour le rappeler aux générations futures, vit cependant s'établir le premier lavoir de Paris ; on peut encore contempler, près de l'Eglise Saint-Laurent, un pan de mur dégradé qui en faisait partie : Adrienne née à

Lyon, encore en nourrice dans cette ville : et ma sœur aînée, Antonia, voilà quelle était à cette heure notre famille.

Antonia était une fille de Gascogne, née à Toulouse, rue des Pénitents Bleus. La vieille ville religieuse du moyen âge possédait encore ses pénitents bleus, noirs, blancs et gris ; gris, ils l'étaient presque tous au soir d'une procession ; la cagoule leur donnait soif et leur allongeait la langue ; le cierge pesait dru sous les ardeurs de ce brillant soleil du midi ; aussi, je puis le dire, ces hideuses cagoules, pointues au sommet de la tête, laissant apercevoir deux yeux bêtes, cachaient plus souvent d'abominables farceurs que des âmes ferventes, vouées au repentir. Je les ai vues! en elles, ne subsistait pas le caractère pompeux et saisissant du catholicisme; c'était le domino dont se travestissaient certains dévots suspects, comme au bal masqué s'en travestissent certaines dames marquées. Si les processions avaient eu un but de grandeur, d'amour et de foi, ces affreux pénitents suffisaient, pour repousser d'elles, toutes les natures généreuses et sympathiques, car ils étaient aussi effrayants que grotesques : ils serraient le cœur de l'enfant comme de la femme, ils enlevaient

toute majesté à cette imposante manifestation, faite en l'honneur d'un Dieu tout puissant, et en celui de son divin fils le Christ.

Nous avions, on s'en souvient par le voyage d'Orléans à Bordeaux, une carriole et un cheval que j'appelais Coco : la bonne bête supportait toutes mes espiègleries.

Mon père, homme de ressources s'il en fût jamais, jouissait de plusieurs cordes à son arc ; on va le voir, et on doit comprendre que c'était nécessaire avec une famille aussi complète que la nôtre.

Il fabriqua une espèce de diorama primitif, auquel il se mit à travailler dans la journée: c'était de grandes feuilles de papier noir à emballage, d'un mètre cinquante, qu'il collait ensuite sur un papier gris plus fort que le premier. Quand le tout était bien uni, bien sec, bien ferme, on dessinait du côté noir des lignes architecturales, des formes bizarres, cela représentait des monuments, des rues, de jolies perspectives, voire même des sujets religieux, *le Christ au Calvaire, saint Jean prêchant dans le désert,* ou bien encore des batailles, etc., etc. Alors, avec des canifs, des emporte-pièces de toutes formes, de toutes dimensions, sur un bloc

de plomb battu avec un marteau, on faisait des entailles dans les lignes, et on variait le dessin à l'infini.

Une fois ce premier travail achevé, le jour s'apercevait à travers toutes les ouvertures faites par les emporte-pièces : on adaptait à tous ces trous des morceaux de paillons de toutes nuances, l'arc-en-ciel y passait au complet, et l'on obtenait, grâce au luisant du paillon, à la quantité de couleurs dépensées, un tableau d'une réelle et sérieuse originalité.

Mais ce n'était pas tout : il s'agissait ensuite de clouer la feuille sur un cadre, en agrementant le dessin de quelques savants coups de pinceau; on n'employait que des couleurs vives au vernis; le cadre entrait dans une énorme boîte, ayant des rainures à l'intérieur; cette grande caisse ressemblait à la rigueur à un théâtre. Il n'y avait pas de rideau se levant ou s'abaissant à chaque entr'acte; deux ouvertures rondes, avec des verres grossissant, percées à une cloison, pareille à un dessus de malle bombée, permettaient aux yeux du spectateur de se repaître de la vue qu'on lui annonçait; au-dessus de la boîte, une tringle arrondie, en forme de cerceau, supportait un rideau vert qu'on fermait à

volonté pour masquer le jour à ceux qui regardaient dans les lunettes.

Derrière cette boîte à prétention théâtrale, se trouvait un autre rideau carré qui servait à dissimuler le machiniste ; à l'intérieur, on éloignait ou on rapprochait deux fortes lampes, suivant que le tableau avait besoin d'un peu plus ou d'un peu moins d'éclairage : un mécanisme à ficelles enlevait chaque vue et la montait au-dessus de la boîte, cachée au dehors par un petit dôme.

Ce théâtre panoramique était bien naïf.

Il fut destiné à fonctionner le soir, dans les villages, sur une place publique, ou dans une grange, d'après le degré d'importance de la localité, et avec la permission de M. le maire de l'endroit, des autres autorités constituées, sans oublier l'autorisation toute particulière de M. le curé. (Notre France a toujours été un pays libre.)

Moyennant deux sols par personne, on pouvait ainsi se procurer la vue de belles promenades féeriques, des places et des monuments des capitales de l'Europe : ce spectacle passa pour merveilleux aux yeux des paysans ébahis.

Adrien courut avec papa les campagnes environnantes; ils franchirent parfois la limite

départementale et, visitant la Charente, le Lot-et-Garonne, ils nous revenaient de la Saintonge avec de grosses poulardes que maman apprêtait en vrai cordon bleu.

Parmi les nombreux petits talents de mon frère, il me faut signaler celui qu'il possédait sur le tambour : il en battait et en rebattait, tant et si bien que je devins son élève : par exemple je ne sais pas si ce fut l'élève qui fut rétif, ou le professeur qui fut prolixe d'explications et d'exemples, ce que je sais, c'est qu'il eut beau me faire taper sur la peau d'âne, de ma vie je ne parvins à y exécuter un bon et franc roulement : j'étais fait pour m'entendre avec le général Farre.

Lorsqu'il voyageait avec papa, c'était lui qui, dans la journée, parcourait le village pour annoncer le spectacle : le soir, les deux artistes chantaient de conserve ; puis, cette partie du programme épuisée, on commençait la représentation des feux diamantaux. Adrien cumulait les hautes fonctions de chef machiniste et de luminariste.

Il rangeait le clou auquel tenait l'anneau qui permettait d'enlever les tableaux ; il préparait les deux lampes, pour que les trous à paillons

reçussent une vive lumière, il s'occupait de tout enfin.

Papa, directeur et contrôleur de l'entreprise, restait au dehors, devant le rideau : il annonçait chaque tableau, expliquant les vues, surenchérissant en adjectifs pompeux ou qualificatifs sublimes, assourdissant l'oreille du paysan qui se retirait ébloui, ahuri, fasciné, convaincu que tout ce qu'il avait entendu, vu, admiré, était arrivé, et regrettant de ne pas habiter ces ébouriffantes cités où l'on contemplait tant de choses abracadabrantes.

Mon père a peut-être, dans sa modeste sphère, aidé à propager chez nous le goût des beaux-arts ! Il a tout au moins poussé à la fantaisie des voyages, cette fantaisie aux ailes diaphanes qui emporte au loin l'esprit du rêveur, il n'en fut jamais plus fier pour ça : du reste, il le savait, on est ingrat pour les premiers pionniers, pour les inventeurs, les propagateurs d'idées nouvelles : sa statue n'orne aucune de nos places publiques; la boutonnière de son paletot resta vierge de toute décoration, ô injustice humaine!

Parfois, le spectacle commencé, il survenait entre mon père et Adrien, des scènes tragico-

comiques : ce denier ayant à s'occuper de la carriole, du pansement du cheval, de l'emménagement et du déménagement dans la voiture des accessoires du métier, du grand parapluie, de la chaise, des cahiers de chansons, boîte à violon, lampes, rideaux, ménage, etc., il arrivait que, le soir, la fatigue l'excédant, les tableaux de cette espèce de lanterne magique. n'étaient pas toujours à leurs places respectives, les lampes mal taillées éclairaient tristement, et que les arrangeant au milieu d'un demi-sommeil, il entendait mon père, au dehors, entamer ses explications, dire son boniment alors que son retard apportait une confusion déplorable entre ce qu'on annonçait et ce qu'on voyait.

Dans ce cas, les trois ou quatre premiers spectateurs introduits, entendaient par exemple ceci :

— Ceci vous représente....,

Ils ne voyaient rien, Adrien mouchait une lampe et l'autre boudait entièrement.

— La ville de Saint-Pétersbourg, continuait mon père.

Le machiniste avait mal accroché les ficelles, et au lieu de la ville de Saint-Pétersbourg, il offrait aux regards du public, une petite rivière,

un pont rustique, une laitière et son âne. Au fond, un vigoureux gars regardait d'un œil malin le bas de jambe de la campagnarde.

Adrien finissait par avoir raison de ses deux lampes, la lumière devenait étincelante, mais une ficelle mal tirée, dérangeait complètement les tableaux. Mon père disait :

— Ceci vous montre l'inondation de la Gironde dans la sombre nuit de.....

On écarquillait les yeux ; en fait d'inondation, on avait devant soi la place de la Concorde ou la façade de la Madeleine en plein midi.

Lorsqu'un voyageur plus intelligent, mais en même temps plus récalcitrant, hasardait à ce sujet une remarque intempestive, mon père soulevait le rideau, s'assurait de la faute qui était cause de l'observation, quittait sa place, faisait le tour de la salle de spectacle, à pas légers, entrait brusquement dans les coulisses, et administrait un maître coup de botte à son chef machiniste. Adrien, très affairé à remettre ses bas qui s'entêtaient à glisser sur sa maigre jambe, recevait en pleine lune, cette queue de comète, arrivée si inopinément à destination ; il bondissait sur ses ficelles, décrochait tous les anneaux, éteignait les lampes en croyant les

remonter; l'obscurité devenait complète, et le public, tout à fait surpris, demandait à M. le directeur ce que cela pouvait bien vouloir représenter.

M. le directeur ne cessait de tempêter, mais après un petit moment d'entr'acte, Adrien avait relevé ses bas, rallumé ses lampes, tiré ses ficelles, et le spectacle reprenait son cours.

Un matin, au retour d'une de ces promenades départementales, après que la famille réveillée, se fut bien décrassée, à tour de rôle, dans le lavabo général, mon père me fit venir tout près de lui :

— Maintenant, me dit-il, il faut apprendre à travailler, à gagner ce que l'on mange : allons, décrochons le violon et en avant la musique.

Ces paroles, sous forme de sentence morale, s'adressaient bien à moi : Antonia et Adrien s'empressèrent de me placer entre les genoux du papa, face à lui ; on me mit sous le menton un côté du petit violon, tandis que je prenais le manche avec la main gauche : de la main droite, je poussai maladroitement un long archet et je commençai ma première leçon de musique : mes doigts s'allongèrent sous la pression des mains paternelles.

—La grosse corde à vide, ça fait *sol* : en y appuyant le premier doigt, ça fait *la* : le second fait *si*, le troisième *ut*.

On ne disait pas encore *do*, expression plus facile, mais qui prêtait au ridicule, parce qu'en répétant la note, on avait l'air de faire dodo.

J'apprenais donc le violon par routine, sans musique sous les yeux, et comme on me fit commencer par la gamme en *sol*, au lieu de celle en *la* ou en *ut*, toute ma vie je préférai jouer en sol plutôt que dans les autres tons.

Après quelques gammes majeures, bien avortées sous mes pauvres petits doigts, qui recevaient des volées de coups d'archet, à m'arracher toutes les larmes du corps, on me fit rapprocher ou allonger les phalanges, pour obtenir les tons accidentés avec dièzes ou bémols; les tons majeurs marchaient assez bien, mais je mordais avec peine aux temps mineurs.

La leçon se prenait toujours le matin, avant le déjeuner, entre six et sept heures, pendant que ma mère préparait un bon café au lait, un régal bien parisien, et pour lequel je conservai un faible jusqu'à l'âge de vingt ans.

Lorsque la leçon n'avait pas précisément profité, on m'en administrait une seconde, dans

l'après-midi, entre cinq et six heures, accompagnée d'une abondante distribution de coups d'archet; mes oreilles en restaient parfois rouges jusqu'au soir, quoique maman arrêtât souvent le bras du papa qui avait encore son *vilain bougre* à la bouche. Il n'y avait pas à plaisanter avec le chef de la famille : malgré les supplications de ma mère, malgré les larmes, la force résidait du côté de la barbe, j'obtenais toujours en fin de compte, un solde de coups pour règlement d'arriéré.

Antonia larmoyait bien un peu, pour la forme; ayant passé par là, elle était façonnée à ce genre d'éducation, peu ruineux pour les familles nombreuses : Adrien était cuirassé sur toutes ces misères; il avait eu tant de fois les oreilles allongées, il avait reçu tant de beignes sur la tête, tant de coups de botte quelque part, tants de gnons sur les épaules, qu'il était devenu insensible aux tripotées des autres comme aux siennes : cela m'enrageait contre lui; aussi lorsque nous étions seuls, ou que nous sortions ensemble, je le boudais, je stationnais dans l'escalier, en trépignant, et je refusais de le suivre : mais, je l'ai déjà dit, il était bon et doux comme un agneau, il me cajolait, m'embrassait, me

dorlotait dans ses bras comme l'eût fait une mère, il me grimaçait des risettes, me mettait sur son dos, et me promenait ainsi pendant longtemps, me servant de véhicule d'un genre tout nouveau. Je lui rendais mon affection en grignottant une pomme, une poire, un gâteau, un sucre d'orge, ou des pistaches, suivant la richesse de sa bourse.

Ah ! ce fut un bon temps tout de même ; vieux tous deux, nous nous sommes bien souvent rappelés ces jours d'enfance, livrés au travail un peu prématurément.

J'apprenais aussi à chanter ; on me soufflait, dans les oreilles, des airs de chansons et je les retenais à merveille, car j'avais le sentiment musical : au bout d'un certain temps, qu'il m'est impossible de déterminer d'une façon précise, j'accompagnais ma sœur Antonia qui me paraissait d'une force remarquable : plus grande et plus instruite que moi, elle avait sur son pupitre des cahiers de musique, qu'elle lisait couramment, ce qui éveillait chez moi une admiration des plus caractérisées pour sa science. On verra bientôt pourquoi elle était si avancée sur son instrument et en musique.

Lorsque, dans la journée, elle sortait avec

ma mère, qu'Adrien allait avec mon père, on me confiait aux soins tout affectueux de Mme Baptiste, ou bien j'allais garder la boîte de M. Baptiste, ou bien encore je m'installais chez le vieux cordonnier Picon. J'y riais à cœur joie, parce que pour m'amuser, il me contrefesait, imitait la voix de mon père, me donnant des leçons, puis il me chantait des chansons à lui : elles devaient sans doute avoir une grande saveur de patriotisme, car, parfois, devant ma mine étonnée, il s'interrompait pour me dire :

— Tu sauras plus tard ce que cela signifie.

Je ne crois pas que le père Picon ait jamais puisé son répertoire de romances favorites dans les albums de Loïsa Puget, d'Etienne Arnaud ou de Massini, les bons faiseurs de jadis.

Le vieux cordonnier avait été soldat de la République et de Napoléon Ier; il avait appartenu à ces héroïques phalanges qu'on qualifia, à la rentrée des Bourbons, de *Bandits de la Loire* : il se mêla quelque peu du reste de conspiration bonapartiste.

Juché sur de hautes et solides jambes, ayant les cheveux gris et tout à fait ras, des favoris en cotellettes que rejoignait une forte moustache en brosse, il représentait au mieux le type du

Grognard que j'admirai, par la suite, sur le tableau de la *Veille d'Austerlitz* au Louvre, sur la fameuse gravure des *Adieux de Fontainebleau*, et au théâtre du cirque olympique, situé sur l'ancien boulevard du Temple, théâtre dont tout le monde a du perdre le souvenir, mais que je rappellerai à mes contemporains dans le livre suivant.

Ce fut au milieu de ces dures leçons, égayées par les joyeusetés mi-sérieuses, mi-plaisantes du bon cordonnier, que j'atteignis mes quatre ans.

V

Un matin, au saut du lit, on me débarbouilla un peu plus généreusement que d'habitude, on me mit un col blanc, une blouse toute neuve (fabrication de la maman), on m'arrangea les cheveux en les parfumant avec de la pommade d'Antonia, et mon père m'adressa la parole en ces termes nets et précis :

— C'est aujourd'hui que tu fais ton entrée dans la profession artistique : tu vas aller avec ta mère et ta sœur; ouvre bien la casier de ta mémoire; tu prendras ton violon, tu n'auras qu'à obéir.

J'écoutais toujours avec une attention minutieuse, les recommandations qui me venaient de lui; je les comprenais fort peu : ma mère, au milieu de ce discours, cachait par ci, par là un pleur qu'elle essuyait pour me sourire.

Antonia était stoïque, on aurait dit la statue du silence : Adrien qui savait ce que parler veut dire, me regardait en dessous et m'adressait des signes d'encouragement.

Après déjeuner, maman, Antonia et moi, nous sortîmes : nous montâmes la rue Dauphine, nous traversâmes la grande place; sur la droite nous passâmes devant une maison ronde à colonnes, ma mère me la fit remarquer et me dit :

— Regarde : c'est le *Théâtre-Français*; je vais m'installer ici, tricoter en vous attendant : toi, suis ta sœur.

Antonia me conduisit dans une grande halle, construite en bois, où se trouvaient des marchands de toutes sortes de choses : nous nous arrêtâmes dans une des allées :

— Allons, me fit ma sœur : accompagne-moi sur ton violon.

J'obéissais à tout machinalement : nous entammâmes le duo *di Puritani*, très en vogue en ce moment.

Lorsque nous eûmes terminé, Antonia me pria de continuer tout seul; elle tira de sa poche une espèce de soucoupe qu'elle présenta aux marchands, aux acheteurs, à tous ceux qui nous avaient écoutés; plusieurs lui dirent :

— Ah! c'est toi, la belle petite! est-ce ton frère, ce gros joufflu?

— L'un d'eux ajouta en manière de réflexion :

— Il commence de bonne heure, ce petit.

Les sous pleuvaient dans la soucoupe d'Antonia, qui revint à moi, et m'enjoignit de chanter mon grand air : *Mon petit François*.

Je m'exécutai, et après cela elle salua, et nous fûmes ailleurs recommencer nos exercices.

Quand nous eûmes ainsi fait tout le tour du marché, nous entrâmes dans des restaurants qui me parurent splendides. Partout ma sœur était fort bien reçue et on l'interrogeait sur moi. Tandis qu'elle circulait à travers les tables avec sa soucoupe, quelques habitués lui demandaient soit une chanson connue, soit un morceau de violon déjà entendu. Elle les satisfaisait avec empressement, et la recette s'augmentait de quelques nouveaux sous. Nous parcourûmes de la sorte une douzaine d'établissements, avant de retourner auprès de ma mère.

Le marché était fermé depuis longtemps, les restaurants s'étaient vidés, maman tricotait toujours, nous regardant venir de loin avec un bon et doux sourire. Une fois réunis, Antonia versa le contenu de sa poche dans le tablier de la mère, et nous reprîmes le chemin de la maison.

Ma sœur était dans la joie et m'écrasait de mille recommandations :

— Maintenant, mon petit frère, c'est toi qui quêteras pendant que je jouerai toute seule ; tu as vu comment j'ai fait ? Ça n'est pas difficile ; tu m'éviteras des ennuis, m'économiseras des questions, des demandes auxquelles je ne puis répondre que par de l'indifférence ou de la colère.

En rentrant, on compta la recette. Je crois me souvenir qu'on accusa 55 ou 57 sols. L'heure du repas était arrivée ; nous nous mîmes à table ; je fus soigné, cajolé. Antonia ne tarissait pas en éloges à mon sujet; mon père ne perdait pas son temps pour commander de nouveaux travaux.

— A partir de demain, s'écria-t-il, je vais lui apprendre à danser la *gigue*, cette danse anglaise qu'on aime tant à Bordeaux, et qui fait les délices du quartier des matelots près du port.

Mon début dans la noble profession de saltim-

banque avait réussi. Le soir, vers la tombée de la nuit, nous repartîmes encore, mais pour aller à l'extrémité de la ville, aux environs des Quinconces, aux Chartrons, puis revenir par le côté de la Douane, dans des rues fort laides, fort sales, et où les établissements étaient moins bien ordonnés, moins convenables que ceux visités le matin.

Pendant que nous nous escrimions sur nos instruments, la nuit était devenue très noire, mes yeux clignotaient, ma mère et Antonia me tenaient chacune par une main, tout en nous dirigeant du côté de chez nous. Le sommeil me saisissait en traître.

Sitôt arrivés, on me déshabilla, on m'allongea dans mon berceau, et je dormis d'un seul somme jusqu'au lendemain matin, avec des ronflements accentués, tels que n'en eût jamais la meilleure toupie hollandaise du monde.

Me voilà donc à présent gradé, étiquetté, diplômé, classé au rang des chansonniers de l'avenir. Cette perspective ne remuait aucune fibre orgueilleuse en ma personne. Ma nouvelle situation sociale ne provoquait aucune pensée dans mon âme. Je trouvais, avec ma naïveté enfantine, cette vie la plus naturelle possible,

et je ne perdis rien de ma belle humeur, de ma florissante santé, de la tendre et sincère affection que je portais à tous.

Le lendemain de ce jour d'heureuse mémoire, je commençais à apprendre la gigue, c'est-à-dire, battre des semelles sur le parquet, en remuant les pieds à tour de rôle, comme pour imiter un roulement; les jambes molles, le corps tressautant, mais sans secousses, voilà pour les premiers principes, bien moins difficiles que ceux qui conduisent à la pratique de la flûte ou de tout autre instrument de musique.

Au bout de quelque temps de ces exercices préparatoires, auxquels je mordais à belles dents et à belles jambes, paraît-il, je connaissais à fond la gigue et j'ajoutais un mérite de plus à mes petits talents.

Dans nos excursions du matin, nous changions tous les jours de quartiers, ce qui me permit de posséder Bordeaux dans ma mémoire, tout comme si je l'eusse construit, après en avoir fait moi-même le plan.

Ma mère cessa bientôt de nous accompagner lorsque nous allions travailler. Elle avait à s'occuper des soins du ménage, ce qui n'était pas peu de chose; à savonner notre linge, préparer

la cuisine, tricoter les bas, les chaussettes, raccommoder les déchirures et les accrocs que nous ne manquions pas de faire à nos vêtements. Que de fois lui ai-je entendu dire sur ce point :

— Il vaut mieux une pièce mal mise qu'un trou bien fait.

Et comme elle avait raison !

Ma sœur et moi nous sortions seuls.

J'étais devenu sentinelle, garde du corps. J'avais même reçu, là-dessus, une leçon de morale qui n'avait pas été recueillie par les oreilles d'un sourd. Lorsque, par hasard, quelqu'un manifestait l'intention de parler à ma sœur, ou s'avisait de vouloir lui prendre le menton, je le gratifiais d'un de ces coups de pied, qui, grâce à mes souliers cloutés, lui marquait la jambe d'une belle petite couleur bleue, à le dégoûter de longtemps de pareilles fantaisies.

Un jour, un de ces lourds farceurs d'estaminet, un commis-voyageur, plus bavard et plus sot que tous les autres réunis, dit quelques mots à ma sœur, qui amenèrent sur ses joues un rouge des plus vifs. J'appliquai, sur le tibia de l'individu, un de ces coups droits qui rivalisent avec un coup de bâton. La jambe touchée se

mit à boîter. Le commis-voyageur, s'élançant après moi, m'attrapa par les cheveux et par les oreilles. Je me défendis avec une telle colère, que je lui collais mon violon en plein visage, et cassai ainsi mon pauvre instrument. Des pieds et des mains, je me raidis contre ce lâche insulteur, et me débattis de mon mieux.

La scène se passait dans un grand café du cours Tourny. Il y avait, à une table, de vieux messieurs à cheveux blancs, qui nous connaissaient bien. Ils s'interposèrent, et dirent à ce butor, indigne du titre d'homme :

— En voilà assez; laissez cet enfant auquel vous venez lâchement de faire du mal.

Antonia vint à mon secours. Un de ces vieux messieurs, l'interpellant, lui demanda :

— Que t'a dit Monsieur, ma petite fille ?

— C'est un misérable, répondit Antonia, avec les yeux tout courroucés.

L'homme rougit à son tour.

Les vieux habitués nous prirent avec eux, et on fit signe au commis-voyageur d'avoir à sortir du café. Il s'en fut en boîtant, et cela me soulagea un peu, je l'avoue. Sa redingote était déchirée, j'en riais à travers mes larmes.

J'en arrive maintenant aux causes qui avaient

fait de ma sœur Antonia une musicienne aussi savante et une instrumentiste aussi habile malgré notre milieu. Un vieux restant de colère contre celui qui l'avait insultée m'a attardé en route et m'a encore, malgré l'éloignement du temps, irrité le cœur par son souvenir.

Un jour, alors que nous donnions notre concert dans le café qui est à l'angle du côté gauche du Grand-Théâtre (*Café de la Comédie*), Antonia eut comme un éclair de joie, à la vue d'un vieillard qui passait sous les arcades, près du jardin, servant de terrasse au café. Le vieux monsieur s'était arrêté, l'espace d'une seconde, avait regardé et puis s'était retiré. Nous, nous continuâmes notre travail, et, quand nous eûmes terminé notre quête, le maître de l'établissement nous appela à son comptoir et demanda à Antonia, s'il était bien vrai qu'elle eût pour professeur M. Michel, le premier violon du Grand-Théâtre.

— Oui, Monsieur, répondit-elle avec une certaine fierté.

— Bravo, mon enfant, lui fit le patron.

Nous sortîmes.

A peine avions-nous fermé la porte, que nous aperçûmes au bout des arcades, au grand esca-

lier qui est derrière le théâtre, le vieux monsieur qui nous attendait. C'était M. Michel.

Antonia s'élança et me dit tout bas :

— Viens vite.

— Je courus comme ma sœur, qui arriva bonne première, et qui s'empara des mains de son professeur, tandis que celui-ci l'embrassait au front.

J'eus ma part de caresses. Il demanda à Antonia :

— C'est ton frère, ce gros garçon ?

— Oui, M. Michel.

— Qu'est-ce que vous faites par ici ? Où est la maman ?

— Depuis longtemps elle ne nous accompagne plus ; je vais avec Victor. Maman a beaucoup d'ouvrage à la maison.

— Oui, oui, je m'en doute bien. Pauvre femme ! Tiens, pour te dire bonjour, t'embrasser, connaître ce petit mufle, je manque ma répétition. Mais, j'y pense : Aurez-vous bientôt fini votre tournée ?

— Encore deux ou trois heures ; nous commençons à peine.

— Et combien vous faut-il rapporter chez vous ?

— Quarante à cinquante sols.

— Bon. Voilà vos cinquante sols. Allez chez moi ; vous direz à ma vieille Thérèse, que c'est moi qui vous envoie, qu'elle vous laisse amuser au jardin jusqu'à mon retour. Je te donnerai une leçon et vous rentrerez ensuite. Soyez bien sages et n'arrachez pas mes fleurs. Allez, mes enfants.

Nous reçûmes un nouveau baiser, et, enchantés de cette fin de travail, nous nous dirigeâmes bras dessus, bras dessous, vers la demeure de M. Michel.

Chemin faisant, ma sœur me donna des explications pour satisfaire la curiosité qui se lisait dans mes yeux, et qui était des plus légitimes, il me semble.

— Une matinée d'été, me dit-elle, où je jouais du violon devant l'établissement du chocolatier qui est là-bas, tu sais, au bout du cours Tourny, plusieurs personnes, assises aux tables, m'écoutaient avec attention. Parmi elles, une surtout, le vieux monsieur avec lequel nous venons de causer, M. Michel. Lorsque je m'approchai de lui avec ma soucoupe, il y laissa tomber une pièce de vingt sous.

— Vous vous trompez, Monsieur, lui dis-je.

— Non, mon enfant. Mais, dis-moi, as-tu des parents?

— Oui, Monsieur; maman est là qui m'attend.

— Eh bien, va me chercher ta maman.

Je courus auprès d'elle et lui fis la commission. Elle vint, la figure toute assombrie, prête à se mettre en colère, mais fut rassurée à l'aspect du monsieur.

— Vous êtes la mère de cette enfant, Madame?

— Oui, Monsieur.

— Qui lui a appris ce qu'elle sait sur le violon?

— Son père, mon mari, Monsieur.

— Ah! elle connaît la musique, sans doute.

— Très peu; elle joue par routine. Son père lui a appris tout ce qu'il savait.

— Votre enfant a de grandes dispositions, Madame, et il y a peut-être en elle l'étoffe d'une grande artiste.

— Hélas! Monsieur, nous sommes trop pauvres pour lui donner des maîtres.

— Eh bien, Madame, je me nomme Michel; je suis professeur et premier violon au Grand-Théâtre. Voici mon adresse. Je vous attendrai

demain matin avec votre mari et l'enfant ; nous causerons.

Là-dessus, il tira une carte de son portefeuille et la remit à maman.

Le lendemain, à neuf heures, nous frappions à la porte de M. Michel ; tiens, comme nous le faisons à présent, et je devenais son élève.

Et en effet, comme elle achevait sa petite histoire, ma sœur, soulevant un joli marteau de fer forgé, qui était adapté à une porte vert-foncé, donna un coup sec et me dit :

— Nous y voilà.

Je n'ai jamais bien pu savoir le nom de la rue où était construite cette maison. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'elle n'était pas loin des ruines du palais Gallien.

Une vieille femme, coiffée à la Bordelaise de cette époque, c'est-à-dire avec un mouchoir à grands dessins de couleurs vives, laissant voir sur le front, en avant de l'oreille, deux bandeaux de cheveux blancs bien unis, nous ouvrit.

En apercevant Antonia, elle poussa une joyeuse exclamation ; et, me dénichant derrière ma sœur, elle dit en patois :

— Es aquel toun pitchon fraïré? (*C'est là ton petit frère.*)

— Oui, Madame Thérèse.

Nous entrâmes.

La maison de M. Michel me parut un palais enchanté. La première pièce où nous pénétrâmes, avait des chaises en velours à clous dorés, un joli meuble, coupé comme une console, avec deux belles vitres, en forme d'œil-de-bœuf, et un dessus en marbre blanc. A travers les vitres du meuble, on distinguait un tas de menus objets qui semblaient en or. Sur le marbre, étaient rangées des porcelaines peintes en bleu avec filets dorés; au milieu d'elles, une statue en bronze.

Lorsque je fus plus instruit, je me rendis compte de ce que j'avais observé, ou de ce qui, tout au moins, m'avait frappé l'imagination. Ce bronze était une Sapho.

Les murs étaient ornés d'une tapisserie foncée, de goût artistique, et soutenaient des tableaux, suspendus par de grands cordons verts, qui montaient presqu'à la moulure du plafond : les cadres se trouvant bien en avant, les gravures avaient la pleine lumière.

La seconde pièce était le salon : beau tapis,

avec de grandes rosaces imitant les fleurs; mobilier complet en velours, vert aussi, avec clous dorés qui m'attiraient les yeux; des peintures dans de beaux cadres, une bibliothèque, une étagère et un fouillis de bibelots; sur la cheminée, une magnifique glace à facettes sur les côtés, deux candelabres en bronze et une pendule en marbre noir : sur la pendule, un buste pouvant être Mozart, Beethoven ou Haydn; en face de la cheminée, sur une tablette en bois sculpté, scellée au mur, une boîte à violon en bois de rose avec poignée en cuivre; sur la droite, deux grandes fenêtres de plein, pied donnant sur le jardin; de doubles rideaux verts à distance des fenêtres adoucissaient la clarté trop vive du jour. Je n'avais encore rien vu d'aussi gentil à regarder, d'aussi convenable.

Plus loin, la salle à manger, petite, mais bien garnie; à côté la cuisine vaste, toute étincelante de sa vaisselle luisante : la maison tout entière était d'une propreté exquise.

Dans le jardin, près de la cuisine, un escalier avec une galerie en bois taillé, à la manière des chalets suisses, conduisait au premier étage, le seul que posséda ce bijou de maison.

A cet étage, trois pièces : deux jolies cham-

bres à coucher, l'une plus confortable que l'autre néanmoins; au milieu, la troisième pièce servait de débarras.

La chambre la plus belle avait aussi sa bibliothèque, pleine de riches volumes reliés, un grand bureau couvert de bibelots et d'un gros tas de papiers de musique, dont quelques feuilles étaient déjà griffonées.

Telle était la demeure de M. Michel, dans laquelle on nous laissa libres de jouer à notre volonté. Combien de temps y restâmes-nous? Qui sait! un siècle, une heure, une seconde, qui pourra préciser?

Tout en continuant son travail d'intérieur, la bonne Mme Thérèse nous suivait des yeux : la porte de la cuisine, donnant sur le jardin, était ouverte, et elle nous parlait moitié patois, moitié français.

Le jardin, pour n'être pas vaste, était des mieux disposés : quatre beaux arbres de chaque côté ; il se rapprochait comme genre, ainsi que plus tard j'ai pu le comprendre, des jardins anglais, genre qui commençait à prendre en France, et qui a fini par s'y implanter.

L'Eden du brave M. Michel excitait une telle exubérance de gaieté dans mon cœur, faisait

pétiller mes yeux d'une telle joie que la vieille Mme Thérèse me dit :

— Te plaï le d'jardin, Petito ? (*Il te plaît le jardin, petit ?*)

Je ne sais ce qui me passa dans l'esprit, je répondis demi-pleurant :

— Je m'y plais, parce qu'il y a Antonia et vous, mais je m'y ennuierais bien tout seul.

Ma sœur échenillait les fleurs.

— Tu sais qu'il ne faut pas en arracher.

— Oh non, répondit-elle : M. Michel nous a recommandé d'être bien sages ; nous le sommes, n'est-ce pas, Victor ? Il faudra le lui dire afin qu'il nous permette de revenir.

Nous étions en réelle contemplation de ce paradis, lorsque M. Michel nous apparut par la petite porte du jardin ; son entrée fut saluée par des cris de joie, interrompus par de bons gros baisers. L'effusion ayant eu son libre cours, on devint sérieux :

— Maintenant, à la leçon, dit-il.

Nous revînmes au salon : M. Michel tira d'un placard auquel je n'avais pas fait attention tout d'abord, un pupitre, le frère jumeau de celui que nous avions rue Dauphine ; je le montrai du doigt, tout surpris, à ma sœur ; par un mouve-

ment de tête elle me fit signe que je ne me trompais pas.

Elle s'apprêtait à accorder son violon, quand M. Michel lui dit :

— Non, c'est inutile, tu vas essayer le mien aujourd'hui.

Il sortit de la belle boîte en bois de rose, un instrument qui me parut bien vieux ; il était presque noir et avait, sous le chevalet, une poussière si fine, si blanche, qu'elle ressemblait à une incrustation.

La leçon fut sévère : sous ce commandement, j'entendis réellement pour la première fois ma sœur; elle était droite, bien cambrée, la poitrine bombée, le bras gauche tenant l'instrument très haut, le poignet droit souple, presque brisé lorsque l'archet arrivait à son talon, à la hauteur de la corde ; la tête ferme sur les muscles du cou, les yeux brillants, déchiffrant, avec ardeur, le cahier de musique qui était sur le pupitre, lequel exerçait aussi son attraction.

La leçon terminée, j'étais encore en extase ; ne sachant plus si je vivais ou si je rêvais, j'apercevais M. Michel, comme à travers un prisme, toujours grave, reprenant le violon des mains de ma sœur, le remettant dans sa boîte et posant

par-dessus lui, pour le garantir de l'humidité, un petit coussinet en soie. Il remit le pupitre dans le placard, s'essuya les yeux sans doute fatigués, et sans prononcer un mot, nous tendit les mains et nous mena à la cuisine, où Mme Thérèse voulut embrasser ma sœur.

Nous trouvâmes sur la table en bois blanc, une serviette, des assiettes, des couteaux, du pain, un grand pot de confiture de groseille, des petites tasses avec soucoupes en porcelaine garnies de filets bleus et or : sur le fourneau, et dans une théière de cuivre rouge, comme j'en revis plus tard en Turquie, bouillait une eau, placée là à notre intention.

M. Michel, malgré la joie peinte sur son visage, restait muet : Antonia, toute nerveuse, ne mangea que très peu et par soubresauts : pour moi, tout ce que je voyais était si nouveau, que je n'avais nulle envie de rien prendre, on approcha les tasses, on versa le thé, et M. Michel fit cette observation :

— Mon enfant, c'est une habitude contractée en Russie.

Qu'était-ce pays? Papa l'appelait : sauvage, barbare; le vieux cordonnier Picon en parlait avec des larmes de colère : M. Michel paraissait

en avoir conservé un heureux souvenir. Toutes ces réflexions se heurtaient, ballotaient dans ma pauvre cervelle, déjà bien surmenée par les événements de la journée; nous bûmes le thé, M. Michel reprit :

— Il est tard, mes chers petits enfants, la maman doit être inquiète.

— C'est vrai, dit Antonia en se levant.

Nous préparâmes nos pauvres violons; on nous embrassa et nous nous retirâmes par la porte du jardin, afin de cueillir deux boutons de rose : entre un baiser et un dernier geste d'adieu, chassés du paradis comme Adam et Ève, la porte se referma sur nous.

Antonia marchait devant moi sans paraître ne plus songer à rien : je retournai plusieurs fois la tête pour regarder la maison et la porte du jardin; sans nous dire une seule parole, sans nous tenir par la main comme d'habitude, précipitant notre marche, le temps s'enfuyant à tire d'ailes, nous arrivâmes chez nous où, la pauvre mère inquiète, nous reçut à bras ouverts! mon père, d'humeur plus sombre et d'accès moins commode, nous interrogea sur notre retard.

Antonia lui raconta ce qui nous était survenu pendant cette matinée, et moi, je m'en fus au

fond de la chambre, regarder le pupitre et lui dire mentalement :

— Comment, vilain, tu étais mon ami, et tu ne le disais pas.

Je lui adressai une caresse de la main, et tout reprit dans notre intérieur, son mouvement normal.

Le train-train de notre vie, dans la rue Dauphine, dura ainsi un temps, plus ou moins long, que je ne songeai pas à calculer, il me fut seulement donné de revoir ce coin de paradis perdu du bon et brave M. Michel.

VI

Ma mère et ma sœur continuaient cependant, deux fois par semaine, de sortir à neuf heures du matin, avec le violon sous le bras, enveloppé dans son étui en gros drap : de la porte de la rue, ou de notre balcon, je les regardais toutes deux, sachant bien où elles allaient ; elles disparues, je les voyais encore bien loin à travers le vide de l'espace ; et mon cœur souffrait, se gonflait, était prêt à m'envoyer des larmes aux yeux, car cet abandon ne me paraissait pas juste, je désirais de toutes les forces de mon

âme, savoir comme ma sœur, lire comme elle dans de beaux livres reliés; j'avais un vague pressentiment que, plus tard, il manquerait à ma vie, d'avoir pu étudier à ses premières années.

L'enfance et la vieillesse ont parfois de ces visions, de ces avertissements intuitifs ; l'une et l'autre sont impuissantes à se mouvoir librement, elles ne peuvent modifier les événements, on s'écarte sans le vouloir du but réel de l'existence. Un caillou vous tourne le pied, et vous empêche d'avancer plus loin que vous ne l'espériez : dans un bois, vous changez de sentier, vous vous êtes piqué à une ronce, vous passez par là au lieu de passer par ici, vous ne vous doutez pas de ce que vous perdez ainsi de joie, de bonheur, d'avenir.

O mystère, dirait Hamlet!

Je l'exprime avec moins de grandeur et je dis : « O hasard! »

Nous étions en été, et quand, dans la journée, nous sortions avec Antonia, bien proprets, bien légers, nous prenions quelques moments de récréation, nous courions, nous nous amusions, nous nous envolions comme des oiseaux échappés à leur cage; il ne faut pas croire que tout fut

rose dans notre métier de pifférari français; il y avait bien des établissements d'où le patron, ou les garçons, nous mettaient à la porte avec force grossièretés. On nous renvoyait, en nous saisissant par le bras, avec des politesses qui respiraient diantrement l'outrage ; d'autres, non contents d'empêcher deux pauvres enfants de gagner leur vie avec ce qu'on leur avait appris, ajoutaient à leur excès de charité chrétienne, une dégelée de coup de serviette dans les jambes; ils nous cinglaient comme ils l'auraient fait avec un fouet et à des chiens.

Ces derniers n'avaient pas toujours beau jeu avec moi ; moins grand, moins fort qu'eux, j'usais de malice, et lorsque inopinément, sans raison, on m'avait frappé, je simulais une fuite, et, revenant à pas de loup, derrière mon lâche agresseur, je lui appliquais un de ces coups de pied dans l'art desquels j'étais passé maître. Si par hasard, j'étais surpris dans mon mouvement stratégique, je ramassais une pierre et la lançais sur mon point de mire; généralement le drapeau se levait et le clairon sonnait en mon honneur; je m'empressais aussitôt de détaler comme un sanglier blessé.

Je veillais surtout à garantir (avec un soin ja-

loux) ma sœur, du contact d'un mauvais drôle ou d'un outrageant propos, ou de gestes inconvenants.

Les insultes qui s'adressaient à elle, me rendaient fou furieux ; elle était pour moi une divinité, une madone ; pour elle, je cognais, je tapais, je mordais, même lorsque j'avais à me défendre contre un matelot ivre ; après ces scènes nous nous sauvions, nous courions nous cacher, et nous nous réunissions, soit dans une allée de la première maison venue, soit sur les marches d'un escalier ; là nous pleurions, et tout en nous consolant, ma sœur me disait parfois :

— Le métier que nous faisons, mon pauvre Victor, me rend honteuse ; je vois bien que tu ne t'y habitueras pas mieux que moi.

— Hélas ! depuis quelque temps, je te surprends à rougir quand nous entrons dans certains endroits.

— C'est cependant là où l'on donne le plus, où la générosité est la plus grande.

— Oui, répliquais-je, et je hochais la tête.

Nous nous absorbions dans nos réflexions, et nos pensées s'attristaient de plus en plus.

Puis, nous secouant, nous nous remettions sur

nos jambes, nous nous retrempions par quelques bonnes et affectueuses paroles de consolation, nos douleurs se confondaient mutuellement dans nos cœurs, une nouvelle ardeur s'emparait de nous, et nos chansons, nos danses, aidées par le vent de la jeunesse, emportaient au loin nos tristesses, les dispersant ainsi que la poussière du chemin.

Un jour que nous nous étions refugiés dans une allée noire de la rue Pont de la Mousque, Antonia, dans un élan de joie, se leva de la marche d'escalier où nous reposions, et se dandinant devant moi, me dit :

— Tu ne sais pas, mon petit Victor, eh bien, M. Michel m'a dit l'autre jour : « allons, mon enfant, cela va finir, tu ne joueras plus dans la rue, ni dans les cafés ; c'est dans de belles salles, dans de beaux théâtres que tu te feras entendre ; tout cela va changer pour toi. » Tu penses si j'ai écouté attentivement ; en sortant, maman m'a embrassée avec force, et des larmes plein les yeux ; moi, sans savoir pourquoi, je me suis sentie la figure toute rouge, et puis ça a battu bien fort, là.

Et elle posa la main sur son cœur.

Je ne répondis rien ; j'étais devenu tout pâle,

une seule idée tourmentait mon cerveau et s'y incrustait : « Je vais quitter ma sœur, pensais-je. »

Antonia remarqua mon émotion ; elle me sauta au cou et me dit :

— Qu'as-tu donc ? on dirait que cela ne te fait pas plaisir.

— Oh que si, que si…

Me levant à mon tour, je passai mon bras sous le sien et nous fûmes continuer notre travail de la journée.

En rentrant, je me ressentis des suites de l'émotion que m'avait fait éprouver la pensée de quitter ma sœur, j'avais des lourdeurs dans les jambes, j'étais courbaturé ; j'eus comme le pressentiment que j'avais mangé mon pain blanc, et que j'allais goûter au pain noir de la misère et de la souffrance. Le cœur a de ces instincts.

Les événements se succédèrent en effet avec rapidité ; ainsi que la marche vertigineuse d'une comète à travers l'espace, ainsi qu'un cheval pris de rage et de furie, l'adversité s'abattit sur la famille, prenant plaisir à saper à sa base tout un échafaudage gigantesque de rêves, de projets, d'espérances, emportant par un dernier coup de hache, les quelques bribes ensoleillées qui,

dans notre position toute petite, nous donnaient par ci par là quelques heureux jours.

Ces changements subits, ces grands trous cachés sous le pas des hommes, ces sauts périlleux de la vie réelle, me surprirent à un âge bien tendre. J'allais, je crois, atteindre sept ans. Aussi, tout ce qui se passa alors, est-il resté pêle-mêle dans mon esprit, comme un véritable bric-à-brac, dans lequel je suis obligé de fouiller avec beaucoup de précaution, par crainte de devancer ou de retarder certains faits.

Depuis quelque temps, la maison s'était assombrie. Ma mère s'attristait, Adrien était devenu soucieux; il restait morne, abattu durant des journées tout entières; souvent il ne travaillait pas du tout. Mon père ne rentrait pas pour les repas, et quand il nous arrivait, c'était dans un état d'ébriété qui frisait l'ivresse. Il prenait alors à parti Adrien, le tourmentait, puis venait à mon lit, m'y secouait avec fureur, en criant :

— Ah ! mes gaillards, si nous n'avons pas été sages, demain matin la schlague, vous aurez la schlague.

Il était rare que cette promesse paternelle ne nous fût, au réveil, largement servie, et ne vînt

nous chatouiller désagréablement les côtes, comme bon commencement de journée.

D'autres fois, lorsqu'il rentrait pour le dîner, il avait la face toute rouge, et sa démarche était si alourdie qu'il se cognait à tous les meubles; il nous ordonnait de nous coucher; puis, soudain..... (que lui passait-il par l'esprit?) il renversait la soupière, donnait des coups de pied aux chaises, nous jetait les assiettes à la tête, nous poursuivait de menaces et de coups. Nous nous garantissions le visage avec nos bras; des débris de vaisselle volaient de tous côtés. Ma mère allait à lui, l'étreignait, lui parlait doucement, le calmait. Chacun de nous se sauvait dans un coin; nous y grignotions un fruit, du fromage, ce qui restait sur la table, nous tenant à distance respectueuse, et silencieux.

Mon père apaisé ou vaincu par la fatigue, se laissait tomber sur une chaise ou sur le lit; il s'assoupissait sans plus rien dire. Ma mère et Adrien le déshabillaient. On le couchait comme on faisait pour moi, c'est-à-dire comme un enfant.

Alors, nous nous parlions par signes; nous nous empressions d'obéir à tout ce que nous commandait la maman, courant à droite, à gau-

che, comme des souris effarées; nous ramassions les débris de notre vaisselle, et nous retournions nous blottir entre mon berceau et le lit d'Antonia, tout consternés de la scène dont nous avions été les témoins, et quelque peu les souffre-douleurs. Nous achevions notre maigre régal, bavardant à voix basse, redevenus en un instant, insouciants et oublieux.

Quelle cause avait pu amener un pareil changement chez notre père? Etaient-ce ses fréquentations? Ou bien, quelque nouvelle affection, indigne de lui, exerçait-elle une influence funeste et désastreuse, le poussant à mentir à sa vie d'honnête homme et de travailleur?

Adrien nous apprenait que, depuis quelques jours, nous ne possédions plus ni Coco, ni la voiture, ni les feux diamantaux; tout avait été vendu, liquidé... Nous n'avions pas beaucoup profité de cette vente, notre table n'avait pas brillé par l'abondance, malgré le produit de cette rentrée de fonds. Mon frère observait que maman vieillissait; pauvre mère! Après tant de couches, tant de voyages, tant de travail, de fatigues morales et physiques, elle avait perdu sa voix, et en était très affectée. Le ménage à conduire, les soins que comportaient quatre

personnes, tout cela avait accéléré ces changements, visibles même pour moi.

Mon père, de son côté, grisonnait beaucoup. Mais, au contraire de ma mère, il engraissait de plus en plus, à mesure qu'elle maigrissait de jour en jour.

A la suite de ces scènes de désordre et de démence, Adrien allait chercher M. Baptiste, ou prier M. Picon de monter, dès qu'il aurait fermé son *magasin de chaussures*, comme il appelait en riant sa petite boutique.

M. Baptiste avait prévu le matin ce qui arrivait le soir, en voyant rôder autour de la maison, quelques-uns des nouveaux amis de mon père, des vauriens qui n'osaient pas se présenter chez nous.

Le vieux soldat de la République disait :

— C'est bon, demain on causera avec lui.

Chacun se retirait. La nuit venait, on allumait une chandelle, qu'Adrien avait la bonne habitude de moucher en salivant sur le bout de ses doigts. Tous, nous nous couchions, et aucun bruit ne troublait le sommeil de ces pauvres estomacs à moitié vides, de ces cœurs attristés ! ! !

Aux premiers rayons du soleil, le gazouille-

ment des oiseaux qui s'amusaient à tapager sur notre balcon, réclamant ainsi les miettes de pain, que nous avions coutume de leur distribuer aux heures du café au lait, nous arrachait à notre lit, et aidait à dissiper les nuages de la veille.

Une nuit, nous fûmes réveillés par des bruits insolites. Quelques passants criaient : Au feu! au feu! En un tour de main, nous fûmes habillés ; une lueur rougeâtre éclairait notre chambre et attirait nos regards vers les fenêtres. Nous y courûmes et nous vîmes la foule se précipiter vers la grande place, à la hauteur d'un passage qui rejoint la rue Bouffard. Une maison tout entière brûlait; les flammes s'élançaient avec une telle violence qu'elles atteignaient presque la maison d'en face. La grosse cloche, le tocsin sonnait à toute volée. C'était la première fois que j'assistais à un incendie, bien qu'ils ne fussent pas rares à Bordeaux. Des hommes, avec des casques sur la tête, étaient à cheval sur les murs, et paraissaient prêts à être enveloppés par les flammes.

Le feu fut maîtrisé. Des pans de murailles s'écroulèrent dans la fournaise, avec des bruits sinistres, qu'on eût cru sortir des entrailles de la

terre. Depuis, bien des fois, j'ai entendu de ces bruits effrayants, et je me suis trouvé interessé à la douleur qui les suivait.

VII

Le temps s'écoulait avec des alternatives de beaux et mauvais jours. La misère cependant se faisait de plus en plus sentir. Nos vêtements s'usaient, et, trop souvent brossés, ils montraient enfin la corde ; rien ne se présentait qui permît de les remplacer.

Antonia et moi, nous arrivions à gagner trois ou quatre francs par jour. Le dimanche nous récoltions jusqu'à cinq francs, et, lorsqu'on nous louait pour une fête villageoise, un bal champêtre dans les environs, on nous donnait dix francs, et quelques victuailles que nous rapportions à la maison.

Adrien, de son côté, ne restait pas inactif. Soit qu'il sortît avec papa (ce qui était maintenant à de longs intervalles), soit qu'il courût seul par les chemins, les faubourgs ou les villages, il ramassait bien ses quatre francs.

Ces petites sommes réunies, sagement réglées, auraient pu nous faire vivre heureux. Mais la

triste passion du chef de la famille le dominait plus que jamais ; il *fainéantait,* buvait, jouait, perdait ; et les lieux où Adrien l'allait pourchasser, pour nous le ramener, n'étaient pas de ceux où l'on économise son argent, sa santé et son honneur.

Adrien n'avait plus son caractère expansif. Il était rêveur, nuageux, non comme une petite fille en train de passer demoiselle, mais comme un conspirateur mûrissant quelque complot. Toujours bon malgré cela, il continuait à nous aimer par dessus tout.

Tous trois, nous commencions à être rudement connus dans Bordeaux. Nous étions comparables à ces comédiens au répertoire limité et qui répètent sans cesse les mêmes fariboles, ou bien à ces élèves de Conservatoire qui connaissent tout juste un air de musique, une romance. Le public savait nos défauts et nos qualités ; le drap et la lisière étaient usés ; pour obtenir de meilleures récoltes, il n'eût pas fallu rester en place, il eût été prudent de changer de ville ; là était le vrai système. Mon père tenait à Bordeaux, tout au moins pour le moment. Nous étions bloqués par la plus affreuse misère.

Adrien avait modifié son commerce. Il ven-

dait des noix, dans lesquelles il glissait un petit papier; ce petit papier vous révélait votre bonne aventure. Le siècle, qui se pique d'être voltairien, était sceptique. La confiance du client ne mordait pas aux secrets de l'avenir. Nous n'avions même pas la ressource de manger son magasin, ses noix étaient veuves de leur contenu.

Antonia, d'autre part, sortait moins souvent, elle travaillait à la maison. Je partais seul, sans autre compagnie que celle de mon violon.

Mes grâces enfantines n'attiraient plus les pratiques, au courant de toutes mes gaudrioles et de ma gigue. Restait bien encore une espèce de bourrée, danse auvergnate, qui excitait le rire; mais tout seul maintenant, j'exécutais mollement, et, au moment de la quête, les gros décimes se raréfiaient pour ma pochette. On ne souriait plus, on ne sautait plus sur mes motifs gais et folâtres. Mes débuts, sous la superbe impulsion de ma sœur, avaient été magnifiques. Présentement, livré à moi-même, je remportais d'énormes torgnoles sur le nez, des vestes brodées sur toutes les coutures; mes farces s'en ressentaient et laissaient à désirer; j'étais dévoyé.

Quelquefois les enfants qui sortaient de l'école, m'admettaient par pitié, dans leurs parties de billes, de barres ou de saute-mouton. J'étais la tête de Turc! Pour leur plaire, je faisais le pot des quatre coins, puis l'heure sonnait. Effrayé du plaisir que je goûtais bien timidement, mais sans aucun droit, je reprenais ma volée vers les quartiers éloignés, d'où, sans revenir bredouille, je rentrais avec une mauvaise recette de dix à quinze sous.

Je n'étais pas inquiet de la réception que me ferait ma mère. Ah! grand Dieu, non! Mais j'avais de mon père une telle venette, que je l'entendais me siffler dans les oreilles son: vilain bougre.

Un jour, j'eus une bonne aubaine. Un monsieur comme il faut m'appela à lui et me dit:

— Veux-tu laisser faire ton portrait, mon petit garçon?

— Avec plaisir, Monsieur.

— Viens demain matin à cette grande maison qui est là au coin, en face de toi. Tu n'auras qu'à te présenter au concierge.

— Bien, Monsieur, à demain.

— A demain.

Fidèle au rendez-vous, je fus reçu d'une façon

très aimable par un laquais, chose rare de la part de ceux qui sont bien habillés vis-à-vis de ceux qui le sont mal. Je grimpai deux étages, et j'entrai dans un beau salon. Ce que je vis d'abord fut un chevalet, et dessus une grande toile. Il y avait quelques minutes que j'étais en contemplation, lorsque le monsieur distingué de la veille, fit son apparition, vêtu d'une riche robe de chambre. Il prit mes bras, mes jambes, me tourna la tête, me plaça mon violon, comme s'il eût voulu que j'en jouasse, et me pria de me tenir tranquille. J'obéis. Je posais.

Il y eut des moments de repos. Quand le monsieur se leva pour la dernière fois, il me mit quatre francs dans la main et me donna rendez-vous pour une autre séance. En m'éloignant, je jetai les yeux sur la toile; je me vis dessiné tout en noir. C'était parfaitement moi; je ne pus retenir un joyeux éclat de rire et un salut à ma ressemblance.

Pendant huit jours, je vins ainsi poser : dans les instants de répit, M. le peintre dont j'ignorais le nom, me disait que ce portrait irait en Russie, et que j'aurais encore à lui servir de modèle pour un autre tableau.

Tous les jours je m'admirais davantage. Oh !

c'était bien moi, avec ma figure fraîche, mes pommes d'Api sous les yeux, les cordons jaunâtres de mes souliers, lesquels avaient leur bout de cuivre écrasé, par suite de l'entêtement qu'ils mettaient à venir heurter les gros clous, pleins de terre, qui ornaient mes semelles. Enfin, du haut en bas, de la tête aux pieds, c'était ma reproduction exacte, fidèle, consciencieuse. Cette peinture est peut-être, à cette heure, un chef-d'œuvre qu'on admire dans quelque musée ou dans quelque palais russe.

Vers la fin du travail, les séances furent plus longues; j'eus cinq francs.

Durant ces quelques jours de richesse, je m'offris des douceurs et en rapportai à Antonia, à maman. Adrien s'en régalait aussi. J'adorais cette bonne mélasse noire, avec des morceaux de nougat dedans. J'achetais beaucoup de gâteaux à un sou. Le pâtissier se débarrassait avec moi de son beurre rance, de ses feuillets défraîchis, comme c'était bon!

Je n'osais pas aborder les crêmes fouettées, ni les chocolats; cela coûtait trois sous la pièce! Il y avait même certains gâteaux qui montaient jusqu'à 25 centimes. C'était trop aristocratique pour ma bourse et mes goûts. Cette envie prin-

cière était repoussée avec héroïsme par ma petite raison.

Les pruneaux, la cassonnade convenaient mieux à mes habitudes modestes. Il me souvient que parfois, l'occasion aidant, j'en chipais dans les grands tonneaux, ouverts à l'entrée des boutiques des trop confiants épiciers. Aussi, ils avaient l'air de vous faire la bouche en cœur, de vous inviter à y porter la main.

Hélas ! ne naissons-nous pas quelque peu voleur ! Que celui qui me lit se rappelle sa jeunesse et fouille dans sa conscience. S'il n'a pas une de ces peccadilles sur l'estomac, c'est qu'il est né sous une heureuse étoile, et dans une opulence telle, que rien ne pouvait lui être refusé, pas même de faire pipi sur le manche d'un gigot. Je ne m'adresse qu'à ceux dont la fortune aveugle a totalement oublié le nom de la rue et le numéro de l'habitation.

Il faut que je raconte comment je perdis le goût de..... (n'employons pas le mot *voler*, le mot est un peu dur pour l'âge), j'ai dit chiper, laissons ce terme ; en ayant de l'indulgence pour ma petite personne, nous en aurons pour tous ceux qui se sont trouvés dans mon cas, et qui n'en sont pas moins devenus d'honorables pères

de famille, malgré leur gourmandise du temps passé.

J'ai donc *pris* (ah voilà le mot dégrossi), j'ai pris quelques pruneaux, un peu de cassonnade, deux ou trois figues de Smyrne ou de Bagdad, et cela à l'étalage d'une boutique!...

Que diable, on ne tente pas le pauvre monde de cette façon; on n'offre pas à la convoitise des bambins, d'aussi bonnes choses; ces réflexions philosophiques et *pueriphiles* ont dû germer dans les hautes régions de l'épicerie française, car depuis mes farces de moutard, on a mis des vitres sur les tonneaux qui renferment les denrées coloniales; ces précieux produits sont ainsi préservés de tout contact malsain. Cette mesure correspond à la prudence qui a fait poser des glaces épaisses sur l'argenterie, l'or, les bijoux, les diamants des joailliers et bijoutiers de la rue de la Paix, par défiance des gens qui aiment trop ces superbes friandises.

Rue Dauphine, avant d'arriver à l'éternelle pharmacie, située à l'angle de la place, était installé un magasin de toutes sortes de ces succulentes chatteries, auxquelles je donnais ma pratique; ma mère se servait dans cette maison, ce qui me favorisait pour tremper mes doigts dans

les confitures et les mélasses. Je ne sus pas assez maîtriser mes passions. Le brave épicier annonça à mon père que, désormais, il ajouterait des centimes additionnels sur ses notes, à cause de l'abonnement de monsieur son fils, à ses barils de noisettes et de figues.

Papa eut peur de me voir, quelque jour, m'engloutir de désespoir dans un compotier, ou bien encore dans un tonneau rempli de pains à sucre, et un matin, tandis que les oiseaux sautillaient sur le balcon, se *picotaient*, je sentis qu'on jouait à tour de bras sur la partie basse de mon individu.

J'eus beau remuer, me tortiller, crier, pleurer, beugler, sangloter, hurler.

— Oh papa ! oh papa !

Les obélisques de Louqsor et autres se fussent abîmées, papa impassible, me tenant serré de sa main paternelle, continua de m'administrer sa volée de bois vert en plein milieu de mon auguste personne : quelques coups atteignirent les reins et la nuque.

Le *vilain bougre* résonnait avec fureur à mes oreilles; enfin, quand le bras fatigué se reposa de cette rude besogne, que l'heure du repas sonna à toutes les horloges de la ville, je dus

rester à genoux, au pied du lit, avec une croûte de pain, arrosée de mes larmes.

Je rongeai ma honte et ma... croûte en songeant aux confitures de l'épicier bavard : puis, on me releva de ma faction, on me placarda sur le dos, suspendu par une ficelle nouée autour du cou, un écriteau, sur lequel on lisait le mot : voleur !

Mon père me conduisit à coups de martinet, à travers la rue, jusque chez le maître épicier, devant lequel il m'obligea à m'agenouiller et à demander pardon.

Le brave homme estima sans doute que la chose tournait trop au tragique ; il me prit dans ses bras, détacha l'écriteau qu'il jeta au loin, m'embrassa, me bourra les poches d'amandes, de raisins secs et dit à papa, que le châtiment était un peu sévère pour un pareil enfantillage. Assis sur les marches de la boutique, j'attendis la fin de l'entretien, tandis que les garçons épiciers m'invitaient méchamment, par signes, à mettre les mains dans les tonneaux.

Ah ! si mon père n'avait pas été là, comme je me serais vengé de ces mauvais drôles, et quelle tripotée de coups de pieds et de poings ils eussent reçu !

Je ne pouvais en vouloir à l'auteur de mes jours, il accomplissait son devoir, en coupant à sa racine, un instinct coupable. Un peu plus calme, il me lança une dernière pointe de martinet, en me disant :

— Marche devant.

J'obéis, sans me presser, réglant solennellement ma marche, circulant, la tête basse, au milieu des rires des voisins, dont j'eus à supporter les quolibets; je fus reconduit jusqu'à la maison avec les honneurs dus à mon rang et à ma faute.

Ce fut fini, de longtemps on ne me repinça plus : Ai-je même recommencé? Demandez-le à vous-mêmes, amis lecteurs! Jugez, si vous l'osez, et *que celui d'entre vous qui sera sans péché me jette le premier pruneau.*

Ma mère, Antonia, Adrien, le père Picon, M. et Mme Baptiste, avaient assisté, du haut du balcon, à cette exécution, à cette dégradation d'un soldat aimé de tous, dans sa compagnie.

VIII

Oublieux, comme on l'est à mon âge, je retournai, le matin suivant, à mes séances de peinture : mon portrait, d'une ressemblance qui me réjouissait fort, était achevé depuis longtemps et expédié en Russie. La nouvelle œuvre ébauchée, représentait un intérieur rustique ; une famille de paysans normands, endimanchés, étaient assis de ci, de là sur des chaises, des bancs, les vieillards sur des fauteuils de bois travaillé ; au milieu, une douzaine d'enfants dansaient en rond, devant les vieux parents ; au fond, près de la porte ouverte, et par laquelle, on avait un aperçu de campagne, se tenait un petit violonneux, monté sur un escabeau, s'escrimant sur son instrument à tour de bras, en l'honneur de la marmaille : quelques-uns des enfants paraissaient essoufflés, et un des plus petits avait roulé à terre ; les autres, sans se déranger, continuaient à danser et à rire ; la maman du bébé, levée de sa chaise, comme pour accourir ramasser son enfant. Sur le plan de gauche, un grand papa battait la mesure avec sa canne, sur le plan de droite, une ménagère taillait du pain pour les

danseurs, tandis qu'une autre étendait, à côté, de la confiture, sur les morceaux coupés ; au bout de la table, un garçon de ferme versait du cidre dans des gobelets d'étain : un chaud rayon de soleil, pénétrant par les fenêtres, éclairait un intérieur bien propre et bien luisant.

Le violonneux, c'était encore moi, mais sans mon visage : le peintre avait enlevé ma tête de dessus mes épaules, et l'avait transplantée sur celle d'un de ceux qui continuaient à danser et à rire : il était de trois quarts sur le plan de gauche.

Du reste, dans les séances, je prenais la position, tantôt de celui-ci, tantôt de celui-là. Dans ce tableau inachevé, ce qui me plaisait le plus, c'était la figure du bon vieux, battant la mesure, ainsi que la physionomie pleureuse du bébé roulé à terre. Ah ! comme il pleurait bien, le pauvre petit !

Depuis plusieurs jours, M. le peintre me semblait bien triste ; parfois il s'arrêtait et restait en extase, ses grands yeux levés vers le plafond ; d'autres fois, la main qui tenait la palette, s'appuyait sur le genou, et le pinceau glissant le long du corps, venait marquer d'une tache de peinture, le riche tapis sur lequel nous mar-

chions; la tête du jeune homme se penchait en avant, et ne pensait plus du tout ni au tableau, ni à ma présence. Je n'osais plus bouger, de peur de le réveiller trop brusquement; ses paupières étaient baissées, je suspendais ma respiration, soudain il revenait à lui, comme s'il se fût éveillé en sursaut, il attaquait alors le bras, la jambe, la tête d'un des personnages, son rêve avait fui.

Un grand domestique, à longue barbe, apportait à boire au jeune homme et lui parlait dans une langue que je ne comprenais pas : celui-ci répondait seulement par des signes de tête.

Je posai quatre ou cinq fois encore, et un matin, lorsque je me présentai, comme à l'habitude, je trouvai l'appartement dans un désordre extrême, le grand domestique n'était plus là.

Celui qui m'avait introduit, la première fois, au salon, en me priant d'attendre, vint à moi, et remarquant ma surprise, il me dit :

— Te voilà, mon petit. Tu viens pour le tableau ?

— Oui, monsieur.

— C'est fini, mon enfant. Le monsieur est parti hier, pour Saint-Pétersbourg, avec son dernier tableau, et nous emballons tout, pour le rejoindre dans quelques jours; en partant, il a

pensé à toi ; voilà un livre et une pièce de vingt francs que je suis chargé de te remettre.

— Et il ne reviendra plus?

— Non, mon petit garçon.

— Ah ! quel dommage ! Je serais bien revenu pour rien, moi, monsieur, dis-je dans ma naïveté.

— Eh bien repose-toi.

— Ah merci !

Et je m'installai pour quelques minutes, plaçant mon violon sur un canapé, dérangé de sa place ordinaire.

La causerie reprit :

— Dites donc, monsieur, vous ne savez pas?

— Non.

— Eh bien je n'ai jamais su le nom de M. le peintre.

— Ah vraiment ! il s'appelle Skobonieff.

— C'est difficile à dire ça... Sko... bo... nieff.

— Oui, c'est un nom russe.

— Ah ! et où est-il donc ce pays-là, monsieur? Papa Picon dit qu'il y a des sauvages là bas, et M. Michel dit le contraire.

— Qu'est-ce qu'il fait le papa Picon?

— Il est cordonnier, mais il a été soldat de Napoléon.

— Ah ! je comprends, et M. Michel?

— Oh, c'est un vieux monsieur qui joue joliment bien du violon.

— Bon, je comprends encore : tous deux jugent du pays et de la société par les malheurs ou les bonheurs qui leur sont arrivés, voilà tout.

Il comprenait, mais moi je ne comprenais pas le moins du monde. Quelques instants plus tard, je repris mon violon et me retirai, reconduit jusqu'à la porte par le domestique, qui me dit encore :

— Reviens dans un mois, il y aura peut-être du nouveau qui t'intéressera.

Je m'arrêtai dans l'escalier pour regarder mon livre ; il était rempli de belles images : Je m'assis pour les contempler tout à mon aise : tous les animaux de la création y figuraient, et avec eux, des pays, où l'on n'était pas habillé comme dans le nôtre, puis des arbres de toute beauté, tels que je n'en avais jamais vus.

Tout joyeux de montrer mon cadeau à Antonia et à Adrien, je me dirigeai vers la maison : en passant devant le pâtissier, j'entrai machinalement pour acheter un gâteau. Je portai la main à ma poche pour en tirer la pièce d'or. Ah ! grand Dieu ! elle n'y était plus !... Elle avait dû glisser sans que je m'en aperçusse, car il y avait

un trou à ma poche... Elle s'était échappée!... Où cela? Perdue, bien sûr... Je laissai le pâtissier ébahi de mon entrée et de ma brusque sortie; retournant sur mes pas, je me mis à chercher partout, j'arrivai ainsi jusqu'à la porte de M. Skobonieff... Le nom me revenait facilement à cette heure... Rien... Rien encore. Je restai un moment anéanti, me reprochant de ne pas être allé travailler. Je serais moins triste, pensais-je, et je pourrais rentrer pour déjeuner. Je m'administrai des coups de poings sur la tête, tout en m'injuriant : puis, tout penaud, j'accordai mon violon et là au milieu de la rue, en face de la maison. Je me mis à jouer, chantant et pleurant en même temps.

Le concierge vint sur la porte et me parla de loin, après m'avoir jeté un sou.

— Qu'as-tu donc à pleurer, sur l'air de ta chanson?

— Ah monsieur, j'ai perdu ma belle pièce d'or.

— Qui te l'avait donnée?

— Là haut, chez M. le peintre.

— Et où crois-tu l'avoir perdue?

— Je ne sais pas; j'ai cherché partout, ma poche est trouée.

— Allons, ne pleure plus; la voilà, ta pièce

d'or : tu l'as laissé tomber dans l'escalier et je l'ai trouvée.

— Ah monsieur, merci, merci ! criai-je en riant à travers mes larmes.

— Ne recommence pas, cette fois.

— Oh non, monsieur.

Je retournai néanmoins chez le pâtissier, où, pour me punir, je n'achetai qu'un gâteau d'un sou... *Je le jure !*

Serrant ma pièce de vingt francs dans la main gauche, et l'examinant de temps en temps, pour voir si elle s'y trouvait bien toujours, je rentrai déjeuner, avec un estomac que le désespoir avait creusé.

IX

Assez longtemps après la correction dont j'ai parlé, bien après ma dernière visite chez le jeune peintre, la misère nous étreignit sans miséricorde : elle s'installa chez nous, avec une résolution, bien marquée, de n'en sortir que par la violence.

Mon père qui, pendant quelques semaines, avait eu des retours à de meilleurs sentiments, se replongea lourdement, fatalement dans ses

funestes habitudes ; une dégringolade plus accentuée s'ensuivit, au point que nous arrivâmes à n'avoir presque plus rien pour manger.

Mes pauvres recettes diminuèrent de plus en plus. En rentrant un soir, papa, dont le visage était fort sombre, me défendit de sortir sans lui. On ne plaisantait pas avec les ordres paternels. Vers dix heures, en pleine nuit, il me fit endosser un grand panier en forme de hotte ; il prit le pareil sur les épaules, et il m'emmena.

Le temps n'est jamais beau, lorsqu'on a du chagrin au cœur. Il *crassinait*, comme disent les Normands. Avec ma chemise déboutonnée, le froid me piquait au cou ; mes chaussettes molles pliaient sur mes gros souliers usés, élargis, éculés et me procuraient des sensations désagréables aux chevilles. Nous marchâmes assez longtemps et nous fûmes assez loin de chez nous. Le père s'arrêta près d'une grande maison, devant un gros tas de débris, jetés sur le côté de la rue. Que faisions-nous, juste ciel ?... Nous *chiffonnions !*

Pour moi, et à mon âge, insouciant et philosophe, la chose avait peu d'importance. Mais que pouvait-il se passer sous les cheveux grisonnants de mon père ?

Chiffonner, voilà où nous en étions réduits à ce moment suprême !

Pendant des heures entières, nous allâmes à travers rues, places, avenues. Pareils à des ombres, nous glissions sans bruit, fouillant, étudiant toutes sortes de scories ; nos corbeilles s'emplissaient de papiers, de vieux linges, de vieux clous, de verres cassés et de vieux os! puis, chargés, fatigués, éreintés, las, maintenus fermes sur nos jarrets, par la fraîcheur de la nuit, malgré nous le sommeil nous gagnait. Nous nous approchâmes enfin de notre demeure comme les étoiles pâlissaient au firmament, comme la force commençait à me manquer : la nature allait sourire, et nous, nous allions pleurer de tristesse et de découragement.

Adrien venait de rentrer d'une tournée aux environs. Le public avait peu mordu aux noisettes et aux noix dorées. Notre récolte était plus fructueuse, malgré sa provenance. Mon père avait ramassé des objets d'une assez bonne valeur dans la chiffonnerie. Nous nous couchâmes, l'estomac creux ; qui dort, dîne.

Par quel concours de circonstances, pour quelle cause, par quel entraînement malheureux, étions nous descendus jusqu'à cette profonde

misère ? Ma jeune tête ne cherchait pas alors à le savoir ; celle du jeune homme comprit mieux les funestes faiblesses auxquelles mon père avait cédé.

Vous rappelez-vous dans *Les Rayons et les Ombres*, de Victor Hugo, cette pièce de vers intitulée : *Rencontre ?* Apercevez-vous aussi la jolie gravure qui l'accompagne ?

Trois enfants sont en rase campagne. L'aîné, le grand garçon craintif, protecteur des plus petits, est debout ; une bretelle de son pantalon, rapiécé et frangé, pend sur la hanche ; il tient la main sur ses yeux pour observer l'horizon. Une petite fille, assise à terre, grignotte un morceau de pain noir. Le plus petit des trois, par un côté de chemise mal ajusté, laisse voir son épaule et un peu de sa poitrine, comme le marin du tableau *Le Vengeur*. D'une main, il tient le bras de son frère, qu'il interroge des yeux, tandis que le pain reste suspendu à ses lèvres. Tous trois tressaillent et sont prêts à s'enfuir au moindre bruit.

Eh bien ! j'ai connu ces enfants misérables ! Le sublime poète n'a pas voulu dire leurs noms ; je les sais et puis affirmer les avoir vus, ainsi que lui, sur un grand chemin, mangeant, inquiets,

attentifs au moindre souffle de l'air, et tous les trois fort déguenillés. L'aîné, c'était Adrien ; la petite fille, Antonia ; le plus petit se trouvait être l'humble petit bonhomme dont on lit ici l'histoire.

Nous en étions réduits, pour subvenir au déjeuner, aux recettes de mon violon ; pour le souper, au produit de ma hotte, quand, tout à coup, les événements se précipitèrent, sans nous crier guarda, comme disent les porteurs Turcs à ceux qui les gênent sur leur passage.

En rentrant, un matin, de sa leçon, chez M. Michel, Antonia, suivie de ma mère, s'élança toute joyeuse vers nous. Je remarquai que ma mère avait un air tout rajeuni. Antonia, sautant comme un cabri, jouait aux osselets, avec des pièces d'argent, et mes yeux distinguèrent même des pièces d'or.

Ma mère allait, venait dans la chambre avec une vivacité et un contentement de petite fille qui a remporté un premier prix.

J'avais beau interroger ma sœur, c'était peine perdue.

— Qu'est-ce qu'il y a, dis-le moi, ma petite Tonia.

— Non.

— Pourquoi es-tu si contente?

— Ah ! voilà ; cherche. Si tu trouves, tu seras un petit finfin.

Ma mère ne voulait se départir de son mutisme que devant la famille réunie! La joie débordait de ces deux cœurs ; j'en pris ma part, nous avions si rarement occasion de nous réjouir !

Toute la famille attablée, le mot de cette énigme, s'annonçant par des pièces d'or, allait enfin sortir. On était tout curieux, tout avide de savoir. Le secret s'échappa, entre une bouchée de pain et une pomme de terre frite.

Ma mère raconta que M. Michel (parbleu ! le bonheur ne pouvait venir que par lui) avait préparé, de longue main, une soirée chez Mme la comtesse de V..., chez laquelle se réunissaient les gens les plus huppés de la ville. Antonia devait être présentée, et entendue.

— M. Michel a pensé à tout, continua-t-elle ; il m'a forcée à prendre cent cinquante francs pour habiller l'enfant proprement, modestement, surtout sans fanfreluches ; c'est sa recommandation. Il a ajouté, qu'avec le papa, nous accompagnerions la fillette, et voilà pourquoi nous étions si contentes, plus heureuses encore,

par l'idée de vous faire partager tant de bonheur, que par celle de la nouvelle même.

— Et quand a lieu cette audition?

— Après-demain.

Antonia était rouge de plaisir, d'orgueil satisfait; Adrien battait des mains; mon père remplissait de nouveau son verre et le vidait à la santé de M. Michel! Moi, j'étais pâle; ma sœur s'en aperçut.

— Qu'as-tu Victor, me dit-elle?

Mes nerfs tressaillirent, le sang me remonta au visage, et j'embrassai de tout mon cœur cette sœur adorée.

Après l'effusion générale qu'avait produite le discours maternel, je m'apprêtai à faire mon tour de ville, avec mon violon sous le bras, cher instrument, bon tout au plus pour les sauteries des ivrognes, ou des filles en goguette.

— Non, fit Antonia, tu ne sortiras pas aujourd'hui, n'est-ce pas papa?

— Puisque tu le veux.

Et je restai.

Ma mère emmena Adrien pour faire les emplettes. Mon père sortit. Ma sœur se mit à travailler ses gammes, ses arpèges, ses cadences, à exécuter des sons filés, ne s'occupant guère de

moi. Peu m'importait, je l'écoutais dans un recueillement plein d'attendrissement.

C'est depuis ces premières impressions que, chaque fois qu'il me survient un chagrin, ou une joie, le sang m'afflue au cœur; je deviens blême; tout mon être se reserre, comme le ferait un escargot dans sa coquille.

Dès le soir même, on entama le travail de toilette d'Antonia, et on travailla bien avant dans la nuit. La parure était d'une grande simplicité, distinguée, dirait-on. Quant à moi, je pensais que, couverte de haillons, elle serait toujours belle.

Ce jour, qui allait peut-être décider de la vie de cette enfant, arriva, comme on le conçoit bien, au milieu d'une inquiétude très naturelle.

Vers le soir, on l'habilla. Le corsage était fait à la Vierge; les manches s'arrêtaient aux coudes, ornées de dentelles, laissant l'avant-bras bien libre; les mains portaient des mitaines, noires et claires, qui découvraient ses doigts fins, quelque peu allongés; la robe ne descendait qu'à mi-jambe et permettait de voir un bas blanc à jour, comme c'était la mode en ce temps-là. Des souliers ouverts, avec rubans noirs, se croisant sur le coup de pied, et remontant au-dessus de

la cheville, où l'on faisait une petite rosette avec les bouts.

Le maître figaro du quartier (*n°* 20, *belle façade, vitrage en plomb, troisième arcade*) avait agrémenté sa charmante tête, de papillottes, de boucles, de longues anglaises, qui lui donnaient un air de ressemblance avec un portrait du temps de Louis XIII.

Ma mère avait conservé les attifailles du voyage à Londres, et, sous ce beau costume, elle pouvait passer pour une fermière à l'aise ; cette mise avait dû certainement faire sensation dans les rues de Londres. On respirait la française au premier coup d'œil. Les manches à gigots, le tablier de soie, le foulard autour du cou, bien dégagé, les longues mitaines jusqu'aux coudes, les bandeaux plats sur le front, les souliers en satin, rien n'y manquait, même un cachet de distinction native.

Mon père portait un pantalon noir, un gilet blanc, une redingote et une canne ; il était superbe. De fait, la toilette lui allait à ravir. Il se tenait droit sur les reins, avec des mouvements de bras très arrondis, très élégants ! distingué aussi, il eût été impossible de reconnaître là mon compagnon de la hotte.

Comment toutes ces transformations s'étaient-elles produites? C'étaient les vieux restes d'une splendeur passée, qui reprenaient l'air et les allures de leur bon temps.

Adrien et moi ne figurions pas dans cette mise en scène. Tels nous étions, tels nous restions. Nous n'avions rien à faire dans tout cela.

M. et Mme Baptiste, le père Picon assistèrent aux préparatifs du départ. Celui-ci dit à Antonia :

— Tu leur adresseras bien mes compliments ; tu leur exprimeras mes regrets, les plus vifs, de ne pouvoir me rendre à leur aimable invitation. Mais, n'ayant jamais exécuté de partie dans une musique militaire, autrement qu'avec une clarinette de cinq pieds de long, je leur serai, tout à fait inutile.

Antonia riait au vieux brave.

La nuit venait vite, nous touchions à l'hiver. La maison était dans l'attente, une énervante mélancolie nous envahissait tous ; assis qui d'un côté, qui de l'autre, nous devenions préoccupés et anxieux.

Tout à coup, on entend le roulement d'une voiture. Nous écoutons ; c'était bien celle qu'on

attendait. Tout le monde s'était dressé et avait prêté l'oreille.

La voiture s'était arrêtée à notre porte. Au bout d'un instant, qui parut long comme un siècle, on frappa à notre logis. Adrien fut ouvrir.

— C'est ici chez M. B..., dit un domestique en grande livrée, ornée de gros boutons bien luisants.

— Oui, Monsieur.

— Je viens de la part de Mme la comtesse de V..., chercher Mlle, M. et Mme B...

— Nous voici.

Ils descendirent tous trois.

En bas, dans la rue, les voisins étaient amassés, regardant le beau carosse, que me rappellent, de nos jours, les voitures qui servent à promener les grands mariages parisiens. Le siège du cocher était cependant plus élevé, plus carré; tout autour retombaient de riches draperies aux initiales brodées, et, derrière, se trouvait une plate-forme, assez large, pour supporter deux valets de pied. La portière, en s'ouvrant, permettait à un marchepied, de trois à quatre marches, de s'avancer, puis de se replier sur lui-même, lorsque les personnes s'étaient installées, et qu'on le refermait.

En quittant notre chambre, Antonia avait murmuré quelques mots à l'oreille d'Adrien, et celui-ci avait répondu :

— Bien.

Cette cérémonie de la voiture accomplie, les chevaux prirent noblement leur course, sans trop se presser. Ils traînaient un bien lourd fardeau : l'avenir d'une jeune fille.

Ce spectacle gratis terminé, tout le monde rentra chez soi. Adrien et moi, nous remontâmes mettre un peu d'ordre dans nos *nombreux appartements*, et nous discutâmes sur les meilleurs moyens de nous distraire. Il fallait bien qu'il y eût fête pour tous.

Libres, sans souci du moment, sans nos violons, sans déterminer un but à notre flânerie, sans jeter l'amorce et la ligne aux gros sous, sans avoir à chanter ou à danser, allant devant nous, comme deux bons bourgeois, tâtant dans nos poches des billes et de la menue monnaie pour se payer du coco, de la limonade à deux liards le verre, pouvant nous rafraîchir le gosier autant de fois que nous le voudrions, j'avais des tentations de crier comme le matelot en goguette :

— *Bit et bosse, ah ! quelle noce !*

Et ce traître d'Adrien qui me ménageait une plus grande joie, une plus grande surprise. Il avait conspiré avec Antonia en descendant l'escalier. Qu'était-ce?

Cependant, au milieu de cette folle gaieté, de cette réjouissance momentanée, un point noir était devant moi. Seul avec Adrien, courant les rues au hasard, j'avais sans cesse à la pensée, ma mère, mon père, Antonia, tous les trois transfigurés, et partis dans une magnifique voiture. Où étaient-il? Les reverrions-nous? Rentreraient-ils chez nous? Ma petite tête creusait ce problème et en souffrait lourdement. Le calme ne régnait pas sous mon crâne; il pleuvait sur mon feu d'artifice.

Après notre premier verre de coco frais, et deux chaussons aux pommes, Adrien me fit tout à coup :

— Si nous allions par là?

— Où, par là ?

— Du côté de la fête, tiens ?

— Tu sais donc l'adresse, toi ?

— Mais oui, nigaud. Viens, nous pourrons peut-être assister au concert, dont on s'est fait un devoir de nous priver.

Tous les établissements se fermaient autour

de nous; la marchande de coco pliait sa boutique; les rues se désertaient. Enfin, Adrien se décida à me conduire du côté du Jardin-Royal; sans plus nous parler, et après de longs détours, nous aperçûmes, de loin, une file de carosses, qui stationnaient sur un des côtés de la chaussée. Les cochers réunis bavardaient, à voix très haute, s'interpellant, débitant toutes sortes de fadaises.

Arrivés devant une splendide habitation, dont toutes les fenêtres laissaient échapper des torrents de lumière, projetés par de superbes lustres, il nous fut possible de distinguer derrière elles, des toilettes splendides, de beaux messieurs et de belles dames qui se promenaient.

La grande porte d'entrée était ouverte à deux battants; au-dessus, deux riches lanternes allumées, l'éclairaient : il n'y avait pas d'erreur à craindre, nous étions devant le but de notre course; d'ailleurs mon cœur m'avait déjà dit :

— C'est là!

Adrien, incrédule comme saint Thomas, voulut se convaincre; il interrogea un des valets, avec la prononciation caractérisée que voici, et une tonalité irréprochable dans sa briéveté :

— Chéquicéla?

— Hein! plaît-il, lui répondit-on!

Il reprit, en scandant et accentuant chaque syllabe:

— Ché — qui — céla?

On comprit:

— Eh bien, mais, lui cria-t-on, c'est chez Mme la Comtesse de V...

Je le tirai par la manche, lui murmurant:

— Tu en doutais?

Nous restâmes là, à écouter les bruits de l'intérieur, qui nous paraissaient venir d'une très grande distance, à cause des derniers mouvements de la rue : à un moment on chanta, puis on joua très fort du piano, un instrument qui devenait furieusement à la mode, et dont tout le monde devait savoir se servir un jour, même M. de Bismarck et moi! un instrument de cuivre, qui faisait un effet superbe dans la nuit, et dont les sons nous parvenaient adoucis, succéda au piano. L'heure avançait, le silence s'établissant tout à fait autour de nous, nous entendîmes mieux les péripéties de la fête : quelques-uns des cochers, ou des valets, reposaient dans les salles basses, d'autres dormaient, enveloppés de leurs couvertures, sur leurs sièges.

Un petit entr'acte nous permit de promener

devant ce bel hôtel, de regarder les équipages, d'admirer tout et à notre aise, nous traversâmes de l'autre côté de la chaussée, pour tâcher de distinguer ce que dérobaient, à nos yeux, les fins rideaux des grandes croisées. Des groupes de promeneurs venaient regarder par les belles vitres, comme s'ils voulaient ne rien nous faire perdre des détails de la soirée.

A une annonce que l'on fit, tout mouvement s'arrêta, tout bruit cessa : un laquais, en culotte courte et à bas blanc, sans chapeau, et qui promenait avec d'autres, dit :

— Ah ! c'est le tour de la petite.

— Quelle petite ?

— La chanteuse, la quêteuse des rues.

— En voilà une idée de faire venir cette mioche-là !

— Oh, ce n'est pas pour chanter qu'elle vient.

— Et pourquoi donc faire, donc ?

— Mais pour jouer du violon.

Ce fut un rire général : je sentis la pâleur qui m'envahissait le visage, et je donnai un coup de coude à Adrien qui n'y répondit pas.

Les rires s'étant apaisés, et le calme régnant en maître dans la rue, je pus, grâce au parfait silence

du salon, entendre les sons, les traits délicats lancés par l'archet de ma sœur; j'étais cloué sur place, plus rien ne vivait en moi, si ce n'est mon cœur, que j'aurais voulu étouffer, pour ne pas être assourdi par ses battements.

Au moindre bruit qui troublait la tranquillité autour de nous, la colère m'agitait à un tel degré, que j'eusse tué l'importun, empêchant tout ce monde du salon, de suivre, d'écouter religieusement, ce qu'il n'est donné d'entendre qu'une fois dans la vie, une âme dans un violon, le clavier d'un rossignol sous les doigts d'une petite fille, la foudre dans un archet.

Ah! ce fut long! il y eut encore des stacati et un trait final, il vint à mes oreilles comme un gros roulement de tonnerre, on remua beaucoup dans les appartements, du bas au haut de l'hôtel, il y eut un vacarme inouï : les valets montaient, descendaient précipitamment jusque dans le grand vestibule, j'étais rivé, boulonné aux pavés, comme le colosse de Rhodes.

Petit à petit, tout rentra dans le calme; le silence se rétablit, nous prêtâmes de rechef l'attention, ô surprise, cette fois deux instruments jouaient ensemble, un des deux accompagnant l'autre, lui servant de guide, d'aide au

besoin : nous devinâmes promptement quel était ce nouveau venu, ce renfort.

Les deux instruments marchaient en parfaite union ; l'un soutenait légèrement les traits brillants de l'autre; on aurait dit deux oiseaux chanteurs, dont le second serait à une certaine distance du premier, et lui faisait l'écho : nos yeux et nos oreilles se dilattaient pour mieux voir, pour mieux entendre.

Survint un motif que je reconnus pour avoir assisté à son étude, un air de la Norma ; celui qui avait précédé était un concerto de Bériot en si bémol; mais cette fois encore, un autre instrument ajoutait au charme, en doublant le motif, et imprimant comme une plainte à la prière musicale, bien plus éloquente que la poésie.

Au motif principal, les deux violons se parlaient, se questionnaient et s'étreignaient, ainsi que deux cœurs dans un suprême élan.

A peine les percevions-nous, un silence de mort régna quelques secondes, qu'était-ce encore que cela? Nous ne pouvions deviner; l'émotion, la sensation, éprouvées par les auditeurs, s'étant concentrées, on n'osait applaudir, les instrumentistes retenaient les bravos avec leurs archets, arrêtés sur les cordes, c'était trop beau

pour en dissiper la suavité par une manifestation bruyante, nous restions émus et étonnés, tout à coup nous fûmes enlevés par un *allegro maestria* sous lequel vibrèrent les vitres du salon, l'énergie, la vigueur, la violence, emportèrent les notes dans l'espace, nos cheveux se dressèrent d'enthousiasme.

Au dernier coup d'archet, une formidable acclamation retentit dans tout l'hôtel; les cris, les bravos, les applaudissements se croisèrent et arrivèrent jusqu'à nous, ce fut long; le mouvement de la domesticité reprit de plus belle, nous nous rapprochâmes, les valets, les huissiers jetaient des mots en passant :

— Superbe, magnifique !

— Oh cette petite !

— Quel coup d'archet !

— Et M. Michel, quel talent !

— C'est de lui qu'elle a appris tout ce qu'elle exécute !

— Admirable ! Tout le monde est dans le ravissement.

A chaque mot, chaque adjectif qualificatif, Adrien m'envoyait une claque, je lui retournais un coup de poing, nous ne pouvions traduire notre joie et notre bonheur que par ces bruta-

lités ; un peu plus d'enthousiasme et nous nous flanquions une tripotée.

Adossés à l'entrée de la porte cochère, contre une grosse borne, nous entendîmes un laquais crier :

— Jacques, Jacques : le carrosse de madame pour Mlle B... et sa famille.

Nous sautâmes de notre place et nous nous retirâmes un peu à l'écart.

— Moi qui ai la clef dans la poche, viens, viens.

— Non, je veux voir jusqu'au bout.

J'obligeai Adrien à m'attendre.

Nous choisîmes une encoignure.

Le carrosse s'approcha à près de deux mètres de l'hôtel, sur le bord du trottoir : les chevaux piaffaient d'aise, heureux de se mouvoir; les deux belles lanternes éclairaient de notre côté, d'une manière inquiétante pour notre incognito ; un grand nombre de personnes, toutes très bien mises, accompagnaient ma sœur ; on faisait une ample distribution de poignées de mains au papa et à la maman.

Antonia ne marchait plus, j'aurais juré qu'elle avait des ailes, la portière ouverte par un laquais, le marchepied s'abaissa, ma sœur s'élança

comme une gazelle, ma mère suivit, puis mon père, enfin M. le comte de V. qui monta le dernier.

Les autres personnes rentrèrent par le vestibule, le marchepied se releva, à mesure que la portière fut fermée, le carrosse s'ébranla, les chevaux brûlèrent le pavé.

— Maintenant à nous deux, dis-je à Adrien.

Et comme une flèche qui fend l'espace, notre galop siffla dans l'air : au premier coin de rue nous dépassâmes la voiture! la vision disparut de nouveau....... Nos artères sautaient, nos oreilles tintaient.....Nous entendîmes le carrosse s'arrêter dans la rue, papa appela Adrien qui répondit :

— Voilà.

Il alluma la chandelle, descendit éclairer, et tout le monde se trouva dans la chambre, comme si rien ne s'était passé.

Monsieur le comte et madame la comtesse de V... ne se doutèrent pas que leurs magnifiques chevaux, à robe rouge et poitrail blanc, avaient perdu, cette nuit là, le grand prix de Paris, contre deux galopins de notre âge.

On parla peu, on était sous le coup d'une grande émotion qui paralysait toute expansion ;

la pensée retenait captif, l'organe qui sert à la parole; Antonia vint à mon lit pour m'embrasser :

— Ah mon Dieu, s'écria-t-elle, comme il a chaud, il est tout mouillé.

— Il a le cauchemar, grommela mon père, secoue-le.

J'ouvris les yeux, adressai un sourire à ma sœur et lui montrai que j'étais habillé; elle me regarda profondément, ne souffla mot..... et la maisonnée s'endormit heureuse, rêvant à des jours meilleurs.

Ainsi tout passe ! Comme l'a aussi écrit Madeleine Brohan, sur l'album offert par la Comédie-Française à son Altesse le prince de Galles.

Le dernier mot de la présentation d'Antonia au grand monde Bordelais, fut un article d'un journal grand format, qui rendait compte de la soirée de M. et Mme de V...

Voici cet article :

M. Michel, professeur, et notre premier violon au Grand-Théâtre, a présenté sa plus jeune élève, Mlle B..., qui, dans son concerto de Bériot, a émerveillé tout le monde, même les critiques les plus sévères. Un grand avenir se révèle dans cette petite fille de douze ans. On espère, ajoutait le rédacteur, entendre bientôt Mlle B... à l'Hôtel-de-Ville ou au Grand-Théâtre.

A la suite de cette lecture, tout fut en révolution chez nous. Les voisins eux-mêmes se prirent de sympathie ou d'envie. Tout le quartier fut en rumeur et fit chorus à ces éloges ; on m'accablait de questions.

L'un me disait :

— Ça doit t'émoustiller, cela !

L'autre me faisait :

— Alors, te voilà passé râcleur en chef !

De moins aimables, et certainement travaillés par la jalousie, disaient en se moquant :

— T'avait-on réservé une stalle au moins ?

Ou bien :

— Vous sciez donc tous du bois dans la famille ?

Quelle récompense éclatante mériterait celui qui détruirait l'envie sur terre !

A la maison c'était plus gai, plus franc.

Mme Baptiste trahissait sa joie par ses yeux pétillants et affectueux. M. Baptiste se confondait en révérences, demandant :

— *Si Mlle la duchesse Antonia B... voulait bien lui permettre de lui présenter ses humbles salutations !*

Le père Picon terminait par :

— *Tant que je ne t'aurai pas appris la charge en douze temps, ton éducation sera incomplète.*

Quand je pense que tant de mauvais jours allaient suivre ces courts instants de bonheur, c'est à croire qu'un méchant génie s'était attaché à nous, ou plutôt au chef de la famille, ce pivot autour duquel nous tournions tous.

X

Quelques jours après la fête, je retournai aux cabarets avec mon instrument ; Antonia continua ses leçons, et mon père rechuta dans ses mauvaises habitudes. Le temps passait si vite, et d'une façon si malheureuse pour la maison, que je dus, quelquefois encore, courir la nuit, la hotte sur le dos.

Nos hardes, à peine échappées au Mont-de-Piété, en avaient retrouvé le chemin, et s'étaient hâtées de le prendre. Sans doute elles s'y ennuyaient moins que chez nous. Dans cette affreuse misère, j'eus, un soir, une joie d'enfant ; et en voici le récit :

Une nuit, revenant au clair de la lune (mon ami Pierrot), après une infructueuse pêche aux détritus des bas quartiers, mon père et moi, nous

remontions mélancoliquement le cours de l'Intendance. Soudain, à la hauteur de l'hôtel de la Paix, et dans le ruisseau, je vois reluire un objet brillant; je me baisse, le ramasse, le palpe avec mes doigts. O bonheur! c'était un jouet, un simple joujou.

Vous eussiez été heureux comme moi, si vous l'aviez tourné, viré, dévoré ainsi, que je le fis.

C'était frais, coquet, tout mignon, rien n'y manquait; il n'avait pas dû tomber, non; il avait glissé, roulé jusque-là ; c'était... une diligence en fer-blanc peint, avec son impériale, sa bâche, ses voyageurs, son cocher, son conducteur et ses chevaux; elle était à mécanique, la clef se trouvait attachée à une roue, par un ruban rose ; on pouvait donc la faire courir ; elle était toute neuve; elle n'avait jamais servi assurément. Quel coup du sort! Peu s'en fallut que je ne devinsse fou! Figurez-vous cela! Je n'avais jamais eu de jouets à moi, pas même un cerceau. Quelques billes avaient constitué tout mon avoir récréatif. Quant à Antonia, jamais elle n'avait eu la moindre petite poupée. Et Adrien? Jamais sa pensée n'eût cru à l'existence possible d'un pareil jouet. Une toupie, oui; mais une diligence pour s'amuser, allons donc! Il y avait

donc des enfants pour qui on inventait de ces merveilles, afin de les rendre joyeux, de les provoquer au rire. Moi, je ne riais pas, j'en pleurais presque.

Je courus à mon père lui montrer ma trouvaille.

— C'est bien joli, dit-il, et tout nouveau.

Puis, comme au fond il était bon, un sourire éclaira son visage; il me vit inquiet, craintif; il replaça le joujou dans ma main et me fit :

— Garde-le, c'est à toi.

Mon cœur palpitait; je lui sautai au cou et l'embrassai.

Du cours de l'Intendance à la rue Dauphine, je buttai une dizaine de fois contre les bancs ou les cailloux ; je ne sentais rien. Le joujou coucha avec moi. Au jour, Adrien et Antonia le firent mouvoir sur la table, sur les dalles, c'était ravissant. La joie des plus grands égalait celle du plus petit. Comme on s'amusa, et quel doux souvenir il laissa dans mon cœur !

Longtemps après cette nuit de plaisir, un matin, comme le déjeuner touchait à sa fin, on me dit :

— Victor, tu viens avec nous, M. Michel veut te voir.

On me rappropria un brin, de façon à ce que je fusse présentable.

J'allais donc revoir la maison de mes rêves, telle était ma pensée. J'entendrais la voix si douce de ce bon vieillard que l'absence grandissait à mes yeux. La soirée où, spectateur de la rue, j'avais assisté, les pieds dans la boue, la tête dans des nuages d'or, au duo de violon exécuté par lui et ma sœur, me revenait aussi à la mémoire.

La bonne Mme Thérèse, heureuse de me retrouver, me trouva allongé de taille. Après une caresse affectueuse, elle me dit :

— Anen anats en naout. (Allons, allez en haut.)

Nous grimpâmes l'escalier, M. Michel nous criait de sa chambre :

— Venez, venez !

Si nous ne dégringolâmes pas, ce ne fût pas de notre faute. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, nous avions franchi l'étage, embrassé M. Michel, et nous étions familièrement installés sur ses genoux.

Ma mère arriva bien après nous, pour recevoir une poignée de main. Se tournant vers Antonia, M. Michel lui fit :

— Tu vas jouer avec moi dans mon concert annuel à l'Hôtel-de-Ville. Tu auras une part dans la recette ; allez tous deux vous amuser au jardin, j'ai à causer avec la maman.

En deux enjambées, je fus dans mon petit paradis perdu. Je me remémorai tout, comme je l'avais vu ; je le trouvai bien changé.

Nous touchions à l'hiver. Quelques feuilles jaunies restaient penchées sur ces arbres que je me rappelais si touffus, si verts ! Plus de roses, plus de lys, plus de jasmins ! La nature morte partout ; un peu de gazon se montrait, encore paraissait-il vouloir s'enfoncer sous terre. Par ci, par là pourtant, quelques fleurs de la saison froide s'épanouissaient ; elles n'y étaient pas à ma première visite, alors que le soleil d'été illuminait et embellissait tout cela.

Mme Thérèse nous cria à travers la porte :

— *Benetz bous calfa !* (Venez vous chauffer.)

Le froid, en effet, nous saisissait. Nous vînmes attendre à la cuisine la fin de l'entretien, qui se prolongea encore un moment.

M. Michel et maman nous rejoignirent enfin. La maman avait la physionomie soucieuse ; le vieillard, au contraire, était tout souriant. Nous fûmes introduits dans la salle à manger, où le

déjeuner était préparé pour M. Michel. Œufs enveloppés dans une serviette; un plat de légumes froids; on entendait griller une côtelette sur le fourneau, la grande théière chantait sur la braise; des confitures nouvelles étaient placées sur la table, à notre intention, avec de petits pains frais, appelés des miches à Bordeaux, et des pistolets à Toulouse.

La boisson, toujours à la russe, consistait en thé à mark. Pour l'instant, notre préoccupation unique était de nous coller dans le creux de l'estomac (comme de véritables gavroches), pas mal de pistolets, assaisonnés de confiture d'abricots.

Les deux personnages, grands, se parlaient.

— Etes-vous allé faire visite à M. et Mme de V...?

— Non, nous n'avons pas osé.

— C'est un tort, il faut oser. Cela sera d'autant plus agréable à Mme la comtesse, qu'elle veut donner un souvenir à Antonia.

— Soyez tranquille, du moment où vous le désirez.

Puis, avec une tonalité de voix plus forte, M. Michel me dit :

— Viens ici, mon gros !

Il n'y avait pas à s'y tromper !

C'était bien à moi que cela s'adressait. Je me laissai glisser à bas de ma chaise, et me rendis à l'appel de M. Michel, qui me prit d'une main, et porta l'autre sur mon front, auscultant mon crâne, à la manière de Lavater, pour en apprécier la capacité.

— Voyons, me dit-il, veux-tu prendre des leçons avec moi ?

Antonia tourna vivement la tête du côté de son professeur.

— Il faut bien s'occuper de lui aussi, continua-t-il ; je crois qu'il y a quelque chose dans cette petite tête.

Antonia s'écria :

— Oh ! oui, M. Michel.

— Peux-tu me donner un échantillon de ton savoir faire ?

— Oh ! répondis-je avec regret, je n'ai pas mon violon.

— Qu'à cela ne tienne, je te prête le mien.

Le violon de... Moi y toucher ! celui qui m'avait fait dresser les cheveux, qui m'avait fait pleurer en répondant, comme un écho à celui de ma sœur ! J'allais oser mettre les doigts sur ces cordes ! obliger ce respectable instrument à vibrer sous

une affreuse danse de cabaret, une grotesque gigue d'entrepont, une sabotière de foire, ou un grand galop, bon à faire pâmer les filles de la rue Roulot! Jamais! Jamais.

Voilà ce que j'aurais dû faire; mais cela ne vint pas; je l'avoue à ma honte, et j'en demande pardon! J'étais dans l'âge où l'on est sans pitié.

On m'arma du beau violon et du bel archet. Virtuoses du passé, voilez-vous la face, bouchez vous les oreilles.

J'entonnai un de mes motifs les plus ronflants, celui avec lequel je clôturais les fêtes champêtres, au moment où l'on cassait verres et bouteilles.

M. Michel se mit à rire; ma mère et Antonia l'imitèrent. Je m'arrêtai coi!...

— Allons, allons, fit le maître, je le disais bien; il y a de l'ardeur, de la volonté, une main ferme, un archet vigoureux. Tout cela est à refaire. N'importe, à partir d'après-demain, il viendra deux fois par semaine. Je veux que dans quelques mois, il soit digne de toi.

Vous ne pouvez vous figurer mon ébahissement, ni de quelle façon j'écarquillais les boules de loto qui me servaient d'yeux, ni mon visage

tout pourpre d'émotion, ni mes bras ballants, ni les mille bêtes de choses auxquelles je ressemblais :

— Mais, ma parole, dit encore M. Michel, il a aussi du *vice comica* dans la physionomie.

Je crus que c'était du patois ; je ne sourcillai pas.

Ainsi se termina la séance. On appela Mme Thérèse pour qu'elle donnât son opinion. Elle la traduisit par deux franches pincées à mes joues, et par des baisers, à la douzaine, sur ma tête. On se leva. Nous franchîmes la petite porte du jardin, pendant que, derrière nous, on nous criait :

— Après demain, n'est-ce pas ?

M. Michel avait donné de l'argent pour les éventualités, en avance sur la recette du concert annoncé. Tout arriva à point voulu, à heure fixe ; le mont-de-piété nous rendit nos infidèles vêtements : je commençai mes leçons de musique, en même temps que celles de violon, et Antonia me servit de guide, de répétiteur, les jours où je n'allais pas chez mon professeur.

Le concert se préparait : le nom de ma sœur brillait en grosses lettres sur les murs de la ville ; je m'arrêtais, de bons quarts d'heure, devant les affiches, qui n'étaient pas d'un format extrava-

gant comme celles d'aujourd'hui ; j'épelais, plus mal que bien, le nom de Mlle Antonia B... Cela me procurait un plaisir, assez curieux chez un enfant de mon âge.

Je fis pourtant encore quelques dernières excursions avec mon violon, ou avec ma hotte ; le retentissement du succès de ma sœur m'avait un peu relevé dans l'opinion publique ; on se montrait plus généreux, par cela qu'on pressentait un besoin moindre de mes recettes : c'est ainsi qu'on procède éternellement ; n'ayez besoin de rien, tout vous est offert ; dévoilez votre misère, ou même un premier malaise, c'est à qui se retirera de vous et vous fermera la porte au nez.

Mes leçons marchaient bien ; le maître était satisfait ; la hotte me pesait sur le cou et je la trouvais avilissante, les cabarets me portaient sur les nerfs et me répugnaient.

On se souvient des remarques faites plus haut sur les allures sombres d'Adrien ? Un soir d'hiver, où nous étions tous réunis, nous fûmes dans une mortelle inquiétude, à cause du retard qu'il mettait à rentrer.

Onze heures étaient sonnées, il n'avait pas paru ; l'anxiété devint de plus en plus vive ; nous entendîmes les douze coups de minuit, sans être

parvenus à nous expliquer les causes de ce retard inconcevable, et sans qu'il soit venu nous rassurer.

La crainte, les tristes pressentiments furent à leur apogée ; chacun s'élança dans un chemin différent pour s'informer ; d'un côté, de l'autre, on demanda des renseignements ; l'avait-on aperçu ? avait-il dit quelque chose ? partout, réponse négative ; rien, absolument rien, pas une trace à suivre.

Mon père courut à la police ; il n'eut aucun indice.

— Mon Dieu, disions-nous, lui serait-il arrivé malheur ?

Et le chagrin, un grand chagrin nous torturait l'âme.

— Lui, Adrien, mon ami, ma consolation, disparu ainsi, pensai-je.

S'il avait été à la campagne, aux environs, pour un marché ou pour une fête, nous n'aurions pas été si troublés ; mais il n'avait pas eu affaire hors Bordeaux.

Notre attente était affreuse ; las de nos recherches, nous étions tous rentrés ; M. Baptiste revenait sans nouvelles, sans informations, sans piste ; le père Picon n'avait pas été plus heu-

reux, trois heures allaient bientôt sonner, lorsque tout à coup, dans la rue, on cria sous nos fenêtres :

— Eh, père B...

Mon père se précipita au balcon, nous n'osions plus respirer.

— Qui appelle ?

— Moi, Berthé.

— Ah ! c'est vous, avez-vous vu Adrien ?

— Oui.

Nous eûmes comme un soupir de soulagement.

M. Berthé continua :

— Je l'ai vu tantôt au marché de X... sur la route de Libourne; il avait un baluchon sur les épaules, et il m'a demandé l'heure à laquelle je rentrerais à Bordeaux : Je lui ai répondu : « J'y serai vers les trois heures du matin. — Alors, m'a-t-il fait, chargez-vous de dire à la maison que je vais à Paris, qu'on ne compte plus sur moi, mais que j'aime toujours bien tout le monde. »

L'envoyé d'Adrien ajouta en manière de réflexion :

— Ce crapaud-là m'a causé de la peine ; enfin, vous voilà prévenus ; au revoir et à demain.

Nous entendîmes rouler une voiture qui tourna

l'angle de la petite place, pour gagner la rue Mériadeck, où était le domicile de M. Berthé.

Un silence de mort régna quelques minutes dans la maison ; mon père écouta un instant au dehors, puis il rentra, ferma le balcon, car il faisait très froid, courut à la commode, ouvrit la malle près du lit, se convainquit que, plus rien de ce qui appartenait à notre frère, ne restait avec nous.

Le père Picon m'avait attiré près de lui, et me marmottait quelques mots à l'oreille, auxquels je n'entendais rien ! Je ne pleurais pas non plus, ma douleur ne pouvait se traduire par des larmes, j'étais anéanti dans des abîmes où la pensée de l'homme ne pénètre pas. On nous embrassa tristement, on se retira doucement, nous marchions, quant à nous, lourdement, sans parler, comme des ombres.

Je me couchai, la chandelle fut soufflée, et, comme si ma douleur n'eût attendu que l'ombre pour éclater, je fondis en larmes, sans que le sommeil parvînt à me les sécher. Le lendemain, quelqu'un qui eût examiné avec soin ma tête, y eût certainement découvert mon premier cheveu blanc, ô mon pauvre Adrien !

Le jour de la fête de l'Hôtel-de-Ville avan-

çait rapidement ; on avait suivi le conseil de M. Michel, et on avait rendu visite à Mme la comtesse de V... Antonia n'eût pas à s'en plaindre ; elle en rapporta un joli cadeau, un charmant bracelet. Mme de V... ne dédaigna pas de s'informer des progrès du nouvel élève de M. Michel... Je commençais ainsi à être un peu mieux avec la noblesse du pays. Nous n'en étions pas encore à :

— Comment vas-tu, ma vieille ?

— Pas mal, et toi?

Mais il y avait espoir de voir luire cette touchante et familière intimité.

Le concert s'organisa; les toilettes fantastiques reparurent au grand ébahissement de nos vieilles loques; mon père put avoir quelques billets, dont profitèrent M. Baptiste et quelques amis; quant au père Picon il n'en voulut pas, disant :

— Lorsque je prends un plaisir, je le paie.

Nous crûmes à un sentiment exagéré de fierté de la part du brave homme, peut-être même à un peu d'indifférence.

A huit heures du soir, la voiture vint prendre la famille ; de bonne heure, le père Picon avait fermé ses vastes magasins, tout en priant

M. Baptiste de ne pas partir sans lui ; il nous apparut alors que la famille était déjà loin : — quelle ne fut pas notre surprise ! le père Picon, habillé comme un milord, portait, chose incroyable, merveilleuse, à la boutonnière de sa redingote, croisée sur la poitrine, une croix de la Légion d'honneur.

Ce que mon frère Adrien m'avait appris sur ce précieux objet, me revint à l'esprit.

— Quand on a un ruban rouge à sa boutonnière, m'avait-il dit, tous les militaires vous saluent dans la rue ; quand c'est une belle croix qui se trouve suspendue là où il y a le ruban, les factionnaires vous présentent les armes.

Il ajoutait même, mais il ne m'était pas possible de contrôler ses connaissances historiques à cet égard :

— Autrefois, il y avait au milieu de la croix, le portrait d'Henri IV ; on y mit ensuite celui de Louis XIV, qui fut à son tour remplacé par la figure de Napoléon Ier ; aujourd'hui c'est la tête de Louis-Philippe qui orne cette croix.

Il allait plus loin, il concluait :

— Si tu devenais roi, c'est ta petite trompette qu'on mettrait là-dessus.

Adrien n'était pourtant pas élève du père

Loriquet, lequel a bien voulu affirmer que Napoléon n'avait jamais été que le général en chef des armées de Louis XVIII, et que notre révolution était une fantaisie de poète.

Pourquoi le père Picon n'avait-il jamais parlé de sa décoration ? Pourquoi ne la montrait-il jamais ? Et pourquoi la portait-il ce jour-là ? C'est qu'il se rendait dans le monde, qu'il avait payé sa place, qu'il tenait à faire honneur à une enfant qu'il aimait comme il aurait aimé sa propre fille, voilà quelles étaient ses raisons ! Combien s'en trouvent-il, depuis ce temps, qui portent des rubans de toutes dimensions, de toutes couleurs, et qui ne savent pas payer leurs places !...

Mme Baptiste et moi, avions reçu mission de remplir à la maison, les fonctions de concierges; on nous laissait à la niche. Je fis quelques emplettes : du fromage, de la charcuterie variée et décente, histoire de préparer une petite fête pour le retour de nos hauts personnages. Suivant la coutume, Mme Baptiste me raconta des histoires de revenants.

Vers minuit, les deux premiers qui nous arrivèrent, furent le père Picon et M. Baptiste, la voiture ne tarda pas longtemps après eux, tous étaient dans l'enthousiasme.

On se délassa, chacun prit ses aises. La table était servie, sans nappe; cela gêne, on pourrait la salir. Une nappe sale, c'est vilain! fi! Les assiettes étaient un peu ébréchées, le papa les avait essayées sur nos omoplates. Les verres, de toute grandeur, le plus grand dans la main paternelle; des fourchettes à manche de bois, elles étaient anglaises; quatre couteaux de Châtellerault et trois *Eustaches;* un plat en porcelaine cassé, mais raccommodé avec de petits crampons imperceptibles; ce plat venait en droite ligne de la rue Royale, il était un des produits de nos pêches nocturnes. Je lui avais confié la charcuterie parce qu'il était joli. Sur lui, s'étalait le porc, sous ses formes les plus diverses. Un gros pain de ménage et quatre bouteilles de bon bleu à six sols le litre. Du vin!!! — du vrai, fabriqué avec du raisin. Les dames-jeannes ne se remplissaient pas comme maintenant chez les teinturiers. Rangées avec symétrie, de chaque côté du plat, se trouvaient deux assiettes, dont l'une, brune, offrait à nos appétits excités, un fort morceau de fromage de Gruyère, et l'autre, blanche, contenait le solde des noix qu'Adrien avait oublié de vider. Pour achever de décrire ce délicat menu, si bien assorti avec son élégant

service, ajoutons que la gaieté, le bonheur, le rendirent délicieux; il y avait de la joie au-dessus de nous tous.

Après la déesse Antonia, le héros était le père Picon avec sa croix d'honneur. Tous en parlaient, excepté lui. Mon père avait une grande déférence pour cette modestie. Antonia disait :

— Papa Picon, c'est pour vous que j'ai bien joué ce soir. C'est à votre belle croix d'honneur qu'il faut reporter tous les bravos.

Le vieux soldat s'essuyait les yeux. Moi, je cherchais le portrait de Louis XIV.

Deux heures sonnèrent. On se sentait fatigué, énervé. Il fallait penser à l'ouvrage du lendemain. On se retira. Je me couchai en évoquant le souvenir de mon pauvre Adrien; où était-il à l'heure présente, avait-il atteint Paris, son rêve! Un rêve qui, peut-être, était déjà le mien.

Pendant toute une semaine, il ne fut question, dans tout Bordeaux, que du talent et du succès de Mlle Antonia B... Nous reçûmes la visite de beaux messieurs et de belles dames. C'était une satisfaction générale. Les journaux ne tarissaient pas en éloges.

M. Michel, Mlle B..., aux deux extrémités de

la vie, étaient des virtuoses d'un mérite incontestable. Jamais deux instruments ne s'étaient ainsi confondus dans les traits, dans les ensembles. Une seule âme semblait les diriger. Que de choses magnifiques ne disait-on pas encore!

La cruelle marche du temps qui passe sur tout, pour tout jeter dans le gouffre de l'oubli, a emporté tout cela. Qui, moi excepté, se rappelle de ce début de vie artistique? Il ne subsiste plus aucun témoin de ces jours de grandeur, de joie, d'ivresse affectueuse.

XI

L'hiver touchait à sa fin. Le printemps se révélait par maints caprices. Les giboulées de mars arrivaient, comme d'habitude, en avril. Les premières feuilles de mai montraient leurs petits museaux ; les promenades des célèbres marins d'eau douce reprenaient sur la Gironde ; les citadins se précipitaient de Bordeaux à La Bastide. La ville ne possédait encore ni gare, ni ces bateaux à vapeur, qualifiés du surnom patronymique de *Mouches*. La traversée du fleuve constituait un voyage. Descendre jusqu'à l'Hormont, c'était aller au bout du monde. Que de changements

depuis, ô Bordelais, mes amis! Soyez fiers de votre cité; elle est et sera toujours une des plus agréables qu'il soit possible d'habiter.

C'est au milieu de ces effluves enchanteresses de mai, par une journée de pure sérénité, qu'à l'heure où je travaillais avec Antonia l'étude de la musique, solfiant tous les deux comme des chantres de cathédrale, Mme Baptiste entra toute affolée, nous murmurant à demi-voix :

— Taisez-vous, taisez-vous, descendez chez le père Picon qui vient de se trouver mal.

— Ah! mon Dieu! fîmes-nous.

L'escalier fut promptement enjambé. En entrant dans la boutique, nous ne vîmes rien. Nous passâmes dans le second compartiment, derrière la cloison vitrée. Le tableau qui s'offrit à nos regards était navrant. Mon père, M. Baptiste, un autre monsieur que nous ne connaissions pas, entouraient le lit de notre vieil ami, qui, étendu, livide, respirant à peine, nous aperçut cependant, se mit à nous sourire et nous fit signe d'approcher de lui. Nous obéimes à son appel, nous prîmes ses mains, elles étaient de marbre : la pression était faible, il nous toucha le front, voulut nous embrasser, nous demeurâmes attérés près de lui.

— Baptiste, disait mon père, allez chercher le médecin. Je vais ranger et fermer la boutique ; quand vous reviendrez, notre ami..... ira prendre les médicaments, les enfants remonteront, ils auront assez fatigué le malade ; nos femmes se tiendront prêtes en cas d'événement.

Mon père avait donné des ordres comme l'eût fait un chef, on les exécuta comme il les avait donnés. Vers la fin de la journée, une grande partie de la clientèle vint s'informer de l'état du malade : le cher homme était aimé, considéré de tous : ce vieux cordonnier, ce brave soldat, n'avait jamais eu vis-à-vis de personne, dans un chiffre respectable d'années, la vantardise de ses faits d'armes : il n'avait revendiqué ni l'attention, ni la sollicitude de qui que ce soit, cachant à tous le signe de sa valeur, de son honneur guerrier. Dans une seule circonstance, il sortit sa croix, comme on décroche une arme de prix à une panoplie, ce fut pour fêter et honorer une enfant, pour figurer, lui aussi, un soir, une heure, dans un monde qu'il traversait, sans doute pour la première fois.

Brevet et croix, états de service, ordres du jour le désignant à l'armée, des lettres de capitaines, colonels ou généraux, ses amis, morts

avant lui, les preuves de sa longue vie passée dans les camps ou les capitales, tout cela tenait dans un étui en fer-blanc, suspendu à un clou, à la tête de son lit. Était-ce un lit ?... Il affirmait toujours n'avoir jamais été si bien couché.

Le médecin arriva; la consultation ne fut pas laborieuse; l'ordonnance, qui en résulta, ne présentait aucune difficulté pour son exécution.

— Donnez au malade ce qui lui plaira, de la limonade surtout.

Le père Picon eut un sourire devant le laconisme du docteur, auquel on expliquait de quelle façon était survenu l'accident.

— Oui, je sais, s'empressait-il de répondre; puis les tempes ont battu fort, il a du se plaindre de coups violents sur le cœur; les pieds et les mains se sont glacés, n'est-ce pas ?

— Oui, était-on forcé de dire.

— Allons, je reviendrai demain dans la journée.

On prépara de l'eau sucrée, de la limonade, du vin fin à tout hasard. On voulut ensuite distraire le malade; il nous fut permis d'être auprès de lui encore quelques instants.

— Si vous ne quittez pas Bordeaux, mes

amours, disait-il, vous viendrez me voir là-bas, lorsque je serai sous la terre.

Les larmes nous aveuglaient; il ajoutait :

— Quand je ne serai plus là, si tout ce qu'il y a ici suffit à la dernière cérémonie, ce qui restera sera pour vous; je n'ai plus de famille, depuis longtemps vous êtes tout pour moi.

Il s'affaiblissait de plus en plus, mon père lui dit :

— La présence des enfants vous anime trop, elle vous excite, il faut absoluement vous reposer.

On nous arracha d'auprès de lui et nous rentrâmes chez nous; la fatigue, la nuit qui s'avançait, la surexcitation éprouvée, nos membres brisés nous amenèrent à chercher un peu de repos, tandis qu'autour de nous chacun s'apprêtait à veiller, afin d'être debout au moindre signal.

La nuit s'écoula sans encombre; tout le monde fut matinal, même le docteur; il examina le malade, secoua la tête, et dit à mon père, lorsqu'ils se trouvèrent seuls, sur le seuil de la boutique :

— Si vous croyez devoir donner des soins religieux, il est temps : si fort qu'il soit, il ne verra

pas le soleil de demain! Ces fortes natures de soldat finissent toutes ainsi; il leur faudrait jusqu'au bout, la vie des camps, la guerre; les membres sont ankylosés, la circulation du sang arrêtée; avec du mouvement, il eut encore vécu longtemps. Si je reviens, ce sera pour constater le décès, au revoir.

Mon père fut pétrifié; revenu à lui, il s'approcha du père Picon, lui parla à l'oreille; à tout ce qu'il disait, un *non* était la réponse invariable, le malade se refusait à tout. Sa voix s'éteignit tout à fait, la respiration devint plus haletante; sur la poitrine, drap et couverture montaient et descendaient avec rapidité; il eut la force de nous appeler, nous accourûmes plus près de lui, j'allai du côté de la ruelle, Antonia entre la cloison vitrée et le lit, on nous fit signe de nous mettre à genoux, nous obéîmes, le mourant passa ses deux mains tremblantes sur nos têtes, en murmurant des mots inintelligibles; elles se retirèrent de nos fronts et se cramponnèrent au drap; on nous dit de les embrasser (elles étaient déjà bien amaigries), puis on nous fit lever, et ma mère nous prenant avec elle, nous entraîna hors de la maison;

— Nous ne pouvons plus longtemps assister à

cela, disait-elle, ce spectacle est trop cruel pour de petits êtres comme vous.

Nous retournâmes à notre chambre et tous agenouillés, nous imitâmes notre mère, demandant à Dieu, une courte agonie pour ce pauvre mourant.

Nous ne sûmes plus rien jusqu'au lendemain.

Lorsqu'au matin, on nous fit descendre, il y avait des serviettes posées sur tous les objets, sur la table à ouvrage du père Picon, sur les gravures, sur la glace qui se trouvait au fond de la pièce, seul miroir devant lequel notre ami avait l'habitude de se faire la barbe; derrière la cloison, le pauvre cher homme, toujours étendu, nous paraissait avoir grandi : il avait la figure couverte d'un linge blanc, et sur une chaise, près de lui, une bougie était allumée; à côté de la bougie, une serviette, puis de l'eau et du buis; tout cela produisait une odeur âcre qui saisissait à la gorge; mon père et M. Baptiste avaient quitté notre vieil ami Picon; il était mort.

Quelle journée de deuil! la cérémonie funèbre était fixée pour le jour suivant à huit heures du matin; quand nous nous retirâmes le soir, de la boutique, l'odeur y était insoutenable; on brûlait de l'encens, on répandait des liquides

corosifs, la porte de la rue était grande ouverte, l'air entrait par toutes les issues afin d'assainir et d'enlever cette terrible *senteur* de la mort, rien n'y faisait. Comment se pouvait il que cet être qui dormait pour jamais, qui avait été un composé de bonté, d'honneur, de bravoure, de simplicité, de générosité, de travail et d'abnégation, se fut ainsi changé, en quelques instants, en une matière qu'il fallait se hâter d'enfouir, de peur d'empoisonner tout un quartier ? Voilà un de ces mystères propres à exciter, pendant longtemps encore, les rêveries du penseur.

Lorsqu'après nous être vêtus de deuil, nous descendîmes pour accompagner le brave soldat à sa dernière demeure, tout avait été préparé par les soins de mon père, de M. Baptiste et de l'ami inconnu qui était venu se joindre à eux pour veiller. Le corps du défunt, reposait, à l'entrée de la boutique, sur deux escabeaux, couverts du drap mortuaire, sur lequel on avait mis le vieil uniforme de la garde impériale et la croix de la Légion d'honneur.

A l'heure dite, apparut un peloton de soldats venu du fort du Ha : quand ils furent devant la porte, le sergent commanda un mouvement, les crosses de fusils furent retournées en l'air derrière

l'épaule, le canon vers le bas, touchant presque terre. Les porteurs se présentèrent ensuite et avec eux, le commissaire des morts, enfin le char.

Au même instant, débouchaient par le milieu de la rue Dauphine, un prêtre en surplis, et un enfant de chœur tenant une croix.

Dès qu'ils furent près de nous, on récita une courte prière devant le corps, on jeta quelques gouttes d'eau bénite, on posa le cercueil sur le char, on se mit en rang, l'enfant de chœur le premier, puis le prêtre précédant le char, aux côtés duquel marchaient les porteurs, ensuite sur deux rangs, les militaires avec le sergent à leur tête. Derrière la voiture mortuaire, Antonia et moi, mon père, M. Baptiste, l'ami inconnu; après nous, ma mère et Mme Baptiste, venaient enfin les invités, voisins et connaissances du père Picon.

Le cortège prit par la rue d'Arés qui conduisait tout droit au cimetière; ce convoi bien simple n'excluait pas la grandeur. En quittant la maison, notre mère nous avait recommandé de ne plus pleurer, de marcher modestement, de ne pas attirer l'attention sur nous.

— Pauvres petits, avait-elle ajouté, vous vous dédommagerez avec moi.

La messe fut dite à la chapelle du cimetière,

espèce de vieux monastère, style roman, ni beau ni laid.

On se remit ensuite en marche; à la sortie, un gardien nous guida pour désigner le lieu de sépulture; lorsque nous y fûmes parvenus, le corps fut descendu du char et déposé un instant au bord de la fosse. Mon père enleva l'uniforme et la croix, l'homme d'Église prononça des paroles, dans une langue incompréhensible pour les assistants, jeta encore une fois de l'eau bénite, aspergea le cercueil, et puis partit. Les fossoyeurs prirent l'horrible caisse de bois avec des cordes et la glissèrent au fond du trou béant; chaque soldat s'approcha alors et tira un coup de feu dans la fosse; cela fit comme une auréole de fumée au-dessus de la tombe: cet honneur militaire rendu, le peloton se retira à son tour, les invités disparurent, M. et Mme Baptiste, l'inconnu et nous, nous demeurâmes seuls après du corps. On combla la fosse, notre père piqua en terre une croix noire sur laquelle il y avait:

ÉTIENNE PICON

Né en 1770, mort en 1836.

Il a été 1er soldat au 1er Bataillon du 1er Régiment
de la Garde impériale
et Chevalier de la Légion d'honneur.

PRIEZ POUR LUI!

Je ne savais pas lire à cette époque, l'ignorance n'était pas un vice, comme elle le serait aujourd'hui, avec l'instruction gratuite et obligatoire; il y avait surtout de l'indifférence à apprendre; la politique dirigeait les gens, de façon à leur laisser le plus longtemps possible, la calotte de plomb sur la tête; on la faisait bien lourde pour le peuple de peur qu'il ne s'enrhumât. Les gouvernements ont toujours été aux petits soins pour ce lion qui ne sait jamais bien ce qu'il est, ni ce qu'il vaut, et qui s'amuse à créer des rentes à ceux qui l'exploitent le mieux.

Dans la famille (je pourrais tout aussi bien dire dans toute la maison), mon père lisait couramment, et orthographiait comme un buffle de Java qui voudrait écrire l'Allemand.

Antonia lisait et écrivait; je voyais ses petites pattes de mouche sur des cahiers de papier; tout le reste, à commencer par moi, vivait dans une ignorance crasse; je savais en musique: do, ré, mi, fa, sol, la, si, do, bien avant de savoir A, B, C, D.

Les leçons continuèrent chez M. Michel.

XII

Je ne sais quel vertige, quelle nouvelle folie s'empara de la cervelle paternelle, deux mois après la mort de notre regretté ami, il se décréta directeur de théâtre, et en vertu de son pouvoir discrétionnaire, me créa chef d'orchestre.

Que dis-je? — Orchestre à moi tout seul.

Il fit construire, tout en y travaillant lui-même, un guignol, et obtint la permission d'installer sa *Turlutaine*, sur le cours Tourny, en face le glacier, menaçant ainsi le grand théâtre d'une concurrence à outrance.

Il nous arriva de Paris, des têtes de bois, des mains sculptées ; ma mère, Antonia ajustèrent des robes, des coiffures, des manchettes, s'ingénièrent à organiser des toilettes à nos comédiens indispensables, qui se trouvèrent être pour le répertoire courant :

Polichinelle,
Monsieur le diable,
Arlequin,
Pierrot,
Colombine,
La mère Michel et son chat,
Un juge du baillage dans la Normandie,
Saint Antoine et son cochon,à queue mécanique.

Ah ! j'allais oublier trois accessoires :

Un gendarme,
Un sabre,
Un bâton.

L'ouverture, pardon, l'inauguration eut lieu par un temps splendide.

Le *Castelet* posé (c'est ainsi qu'on nomme ces morceaux de bois, entourés de coutil, qui représentent ces sortes de théâtres), on tendit une corde sur de petites barres de fer plantées en terre ; cette corde formait une enceinte, à l'intérieur de laquelle, nous avions placé une douzaine de bancs, et quelques chaises réservées, places à 10 centimes comme à l'église.

Mon père, directeur, gérant, acteur principal, faisait vibrer la *pratique* de Polichinelle à l'intérieur du castelet; Antonia, à côté de lui, lui passait un à un les comédiens, qui avaient à entrer en scène ; moi, assis sur une grande chaise, en dehors du théâtre, j'avais pour arme mon violon, pour orchestre ma personne ; ma mère recevait le monde, le plaçait et encaissait la monnaie ; au bout de huit jours, nous nous étions acquis une clientèle bourgeoise de gros bébés, accompagnés de leurs bonnes, ainsi que

de militaires, cela va s'en dire : troupier et bonne d'enfant, deux inséparables avant la pomme! Nos artistes n'étaient pas chers, nous n'avions pas le moyen de payer 10,000 francs par mois un ténor bête! les affaires marchaient, notre salle de spectacle s'agrandit d'une nouvelle rangée de chaises, qu'on appela stalles, fauteuils d'orchestre.

Antonia empruntait une voix nazillarde, lorsqu'elle faisait parler la mère Michel, se plaignant au commissaire des agaceries du sieur Polichinelle, et c'était à qui se tordrait le mieux de rire dans notre marmaille de spectateurs; ou bien, prenant une voix bien flutée, elle parlait à l'esprit et au cœur de ses jeunes auditeurs et les émouvait au delà du possible ; quand ces scènes se présentaient, j'étais un chef de claque inappréciable ; romain , ou chevalier du lustre, j'avais une joie exhubérante qui poussait à rire, presqu'autant, à cause de ma gaieté, que par ce qui se passait sur le théâtre.

Mon père imitait à merveille el signor Pulcinello; il maniait la pratique avec vivacité et savait changer presque instantanément de voix. Ce petit instrument, le bonheur du jeune âge, est composé de deux morceaux de fer-blanc,

recouvert de gros fil ; tout le monde connaît ça aujourd'hui, mais en 1836 c'était nouveau, c'était inconnu.

Pendant une de nos représentations, un anglais un de ces superbes fils de la grande Albion, *old England,* demanda à parler à l'Impressario du Castelet, *de la pettite barack à coumédie,* comme il s'exprima, sans prétendre nous offenser ni nous humilier.

Durant un entr'acte, papa se rendit à son désir.

— Aoh, Mossieu, jè voalé apprendre à faire Polichinelle ! Voalé voa doné à moa des lessone?

— Volontiers, monsieur.

— Feêsez voare lè pètite instroument, lè mécanic.

— Voilà.

— Alors, voa feêsez comme ça?

Il voulut imiter Polichinelle, mais en même temps, il fit un mouvement d'épaule en avant, il hocha la tête et remit, dans ses mains, l'objet qui sert à produire la voix de l'homme aux deux bosses, tout en disant :

— Aoh ! c'était pas facile, je avé manqué avaler lè pettite chose.

Il tourna quelque peu et conclut :

— Ce était dangereux, Mossieu!

— Pas du tout : la pratique que vous tenez là a déjà été avalée trois fois.

— Aoh! fit l'anglais en rendant l'instrument voyageur, jè attendé voa demain midi, hôtel Britanique. (Il y a un hôtel Britannique où d'Albion dans le coin le plus retiré de la terre.) Jè voalè oune pettite machine toate neuve.

Et il s'essuya les lèvres.

Depuis Sainte-Hélène et Hudson Loow, mon père n'aimait pas les Anglais et ne laissait jamais échapper l'occasion de le leur prouver par une bonne facétie.

Le lendemain, ce fils d'Outre-Manche prit sa leçon avec une pratique, non moins vagabonde que la première, mais la foi sauve, dit-on.

Aoh yes!

Grâce aux beaux jours, à notre excellente troupe, composée d'artistes consciencieux, artistes comme on en voit peu, comme je n'en ai plus vu depuis, la maison avait regagné ses anciennes allures de semi-prospérité.

Mes occupations, quoique multiples et délicates, me laissaient des loisirs. J'avais des pleines heures de tranquillité relative.

Je tenais en ordre le castelet, soignais les

chandeliers, accrochais les comédiens de chaque côté, la tête en bas, la jupe en l'air, tous étaient *cul-de-jatte.*

Jamais de discussion ; le silence le plus profond, l'obéissance la plus passive, une discipline impossible à trouver ailleurs, il n'y avait même pas la plus petite histoire de femme ! Ah ! que de fois, dans la suite, devenu directeur ou administrateur, j'ai regretté ces premiers acteurs, et établi, in petto, des comparaisons sur leur talent, toutes à leur avantage. J'ai cependant vu depuis, bien des artistes polichinelles, bien des arlequins à morales aussi variés que les couleurs de leur costume ! J'ai vu bien des pierrots, premiers rôles et jeunes premiers ; non, plus jamais, je n'ai rencontré une troupe aussi honnête, et s'inspirant mieux du désir d'apporter tout son bon vouloir au succès de l'entreprise qui la fait vivre. Pas de jalousie d'emploi; pas d'ut dièze dominateur et despotique; d'ailleurs, pas de chanteurs aboyeurs, une simple et modeste troupe de haute comédie, genre Molière.

Les soins donnés à nos pensionnaires internes, je rentrais les chaises, les bancs, le castelet, tout ce qui constituait notre outillage, et je les déposais dans un hangar loué à cet effet, dès

notre représentation achevée, vers les dix heures et demie. Mon père sortait de son étui en coutil, et ne s'occupait plus que de sa maladie, la pépie, dont nous le savions atteint; il la traitait, avec une persévérance digne d'un meilleur sort, chez un limonadier ou chez un marchand de vins. Ma mère et Antonia allaient réchauffer les restes du dîner, quant à moi, je vaquais encore à mille et une choses. Avant de se retirer, ma mère tirait de la grande poche de son tablier, deux ou trois sous, qui ne tardaient pas à s'engouffrer dans celle de la marchande de berlingots et de limonade *cassonnadée*.

Cette nouvelle vie pouvait durer longtemps, même avec l'assaisonnement des taloches paternelles, mais à l'horizon se dessinait encore un point noir, comme dans le désert de Félicien David. Ce point noir était pour moi le simoun : lent comme le pas d'un chameau, il allait déchirer la toile de ma tente abri, et renverser notre antique castel. L'automne repoussait l'été, ce poltron qui se dérobe un peu plus tous les ans ; la fraîcheur retenait chez eux nos amateurs de spectacle à ciel ouvert : messieurs les bébés toussaient, on battait la retraite trop tôt, on nous privait des militaires et les militaires nous

privaient des bonnes; le cours Tourny se désertait. Pour rentrer le soir mon bagage, j'avais autour de moi une nuée de jeunes voyoux, avec lesquels je soutenais des combats homériques, pour les empêcher de pénétrer (les profanes) dans le sanctuaire de mes comédiens de bois. Le premier qui me tombait sous la main, recevait une de ces piles, dont on se rappelle toujours avec plaisir lorsqu'on évoque ses souvenirs d'enfance.

Un de ces forts vagabonds des rues fit un jour, malicieusement, un trou dans la toile de mon castel. Je le surpris, son canif à la main, *flagrante delicto*, et lui sautai dessus. Il m'effleura de sa lame tranchante; ma rage ne connut plus de bornes. Je l'ensanglantai! On dut le transporter chez un pharmacien.

La police intervint, mais comme les carabiniers des brigands. Tou...jours... trop... tard. On me conduisit chez le commissaire. J'étais fort ému, dans un grand désordre de toilette. Ma pâleur, cette fois, était livide et mettait plus de temps à disparaître.

Heureusement j'étais connu de tout le monde, et en bien. Quelques personnes s'interposèrent et affirmèrent que, tous les soirs, une bande de polissons m'accablait de niches, à enlever la

patience à tous les saints du paradis. On protesta de la douceur de mon caractère, de mon ardeur au travail, bref je fus relaxé. Le fort malin du canif s'abstint à l'avenir de se montrer à nos dernières soirées ; la correction avait porté ses fruits.

XIII

Le pâle automne s'avançait; le ciel prenait ses couleurs sombres; les feuilles des arbres jonchaient le sol et criaient sous le pas des passants ; les hommes avaient moins de gaieté dans l'allure; les cheminées élevaient leurs longs panaches de fumée dans l'atmosphère; les oiseaux pioutaient avec moins d'ardeur ; à travers cette atmosphère brumeuse, un sentiment d'inquiétude très prononcé travaillait mon cœur. Je voyais mon pauvre Adrien, un petit paquet sur l'épaule au bout d'un bâton, parcourir de grandes routes, pleines de poussière, et s'avancer vers Paris.

Nous étions allés au cimetière rendre visite à la tombe du père Picon. Les fleurs qui l'ornaient en étaient fanées. Au mois de novembre, un cimetière est horriblement triste. Il semble que

la vie se retire de nous pour une seconde fois. La terre est détrempée. Au milieu de ces pierres humides, le vent pleure et contraste seul avec ce grand silence. Le vague et le sombre planent au-dessus et parlent du néant. On se sent dans le cœur un poids de glace. On dirait qu'une tempête se prépare. Le silence qui vous entoure éveille mille tumultes dans l'âme. Les pensées se précipitent en masse, cherchant un but à leur course ; elles se heurtent à l'insondable. Ce n'est pas encore la mort, c'est l'épouvantable vide, un chemin qui aboutit brusquement à un abîme.

C'est, dans cette disposition d'esprit, née de la saison et de notre visite au père Picon, que vint nous surprendre l'affligeante nouvelle de la maladie de M. Michel, notre cher protecteur.

Nous fûmes surpris au lit, un matin, par la subite arrivée de la vieille Mme Thérèse, émue, bouleversée, qui, sans plus nous dire un seul mot de patois, nous fit :

— Habillez-vous au plus vite et venez à la maison, M. Michel se sent très mal et veut vous voir tous.

Pressée, inquiète elle partit, nous laissant dans la stupeur.

— Ah ! mon Dieu ! M. Michel malade, à son

âge. Quel malheur nous menace encore ? Dépêchons-nous. Nous serons peut-être rassurés en le voyant.

Telles étaient nos exclamations entrecoupées et agitées.

Nous ne perdîmes pas de temps. Nous nous trouvâmes dans la rue et à la porte du jardin sans savoir comment.

Mme Thérèse, revenue de ses courses, nous ouvrit. Sans se parler, et par signes, on se comprit. Nous montâmes tous à la chambre du malade. L'oreille délicate de M. Michel nous avait entendus. Il cria :

— Entrez, entrez.

Nous l'aperçûmes sur son lit, où une masse d'oreillers le tenaient presque droit. Nous l'embrassâmes, en mettant tout notre cœur dans nos baisers. Il eut un moment de grande joie. A notre aspect, son visage s'était éclairé. Après cet échange d'effusion affectueuse, il nous invita tous à nous asseoir. Nous lui obéîmes, parents et enfants.

La main droite appuyée sur la lèvre, la tête penchée, il parut se recueillir, le silence était complet autour de lui. Sa main, pâle et ridée, promena sur son front très haut, repoussa ses

cheveux, blancs comme neige, derrière les oreilles, puis, d'une voix faible, il dit :

— M. B..., je vous ai fait venir, car je n'aurai peut-être plus le plaisir de vous voir encore, d'embrasser ces enfants ! Je suis très mal et sens ma fin prochaine. Demain, après-demain, cette maison de tranquillité, d'étude, de solitude, sera envahie, d'abord par les parents qui habitent cette ville, ensuite par d'autres qui viendront de loin. Tous vous ignorent et seraient jaloux de l'affection que je vous témoignerais. D'autre part, après moi, vous ne pouvez plus rester à Bordeaux. Antonia fut une enfant des rues, sans moi elle serait inconnue. Il vous faut donc partir, avoir un autre but que celui que vous lui destiniez ici. Malheureusement je ne puis achever mon petit Victor, c'est une grande douleur, un immense regret ! Antonia doit voyager, se faire connaître, en donnant des concerts partout où vous passerez. Avec les recommandations que voici (il montra un paquet de lettres sur la table), les articles que les journaux publieront, la protection des rédacteurs, l'appui de M. et Mme la comtesse de V..., vous aurez les moyens de commencer une série d'un bon rapport. En vous dirigeant sur Paris, Antonia

pourrait avoir la consécration du Conservatoire, ou atteindre tout d'abord Toulouse, la ville des arts de notre Midi. Là, elle ferait entendre sa voix, et, choisissant un centre, où les premières phases de son enfance ne soient pas connues, elle aurait plus de chance de se produire. Je le répète, moi mort, vous n'avez plus rien à espérer ici..... Vous même, M. B.... ajouta-t-il en regardant sévèrement mon père, il est utile pour les vôtres que vous quittiez Bordeaux. (Mon père rougit légèrement, mais ne répondit pas.) Promettez-moi d'agir comme je vous le demande, et revenez demain à pareille heure, nous pourrons peut être encore causer.

S'adressant à ma sœur, il continua :

— Antonia, je te laisse un souvenir. Je te donne mon violon.

Elle fit un mouvement, presque comme pour refuser.

— Tais-toi, lui fit-il, tais-toi, c'est en échange du tien. Quant à toi, mon petit Victor, il te faudrait de l'instruction, tu n'as à compter que sur l'avenir de ta sœur pour préparer le tien. Tu auras aussi un souvenir de moi. Maintenant venez m'embrasser tous les deux.

Ce fut avec un réel élan de tendresse que

nous nous élançâmes vers son lit. Antonia s'accouda en avant, je m'assis sur le bord, mon père et ma mère essuyaient leurs yeux.

Il reprit au bout d'un instant :

— Je suis bien fatigué, mes amours. Je vais me reposer un peu. A demain avec ton violon.

Il montra le paquet de lettres à mon père, fit un petit signe à ma mère, tira quelque chose de dessous le traversin, glissa ce quelque chose dans la poche de maman qui l'en ressortit et s'écria à la vue d'un rouleau :

— Ah ! M. Michel, encore !

— C'est bien, c'est bien, dit-il en souriant, à demain.

Nous sortîmes sans bruit.

Au bas de l'escalier, Mme Thérèse, qui nous attendait, tenait une tasse de tisane à la main. Elle ne fit que nous embrasser, serra la main à nos parents et nous murmura :

— A bientôt.

Jusque chez nous, aucune parole ne fut prononcée. Nous marchions lentement, les yeux humides, pensant à part nous, à la perspective d'un changement et d'un nouveau malheur.

Les grandes douleurs endorment vite. Nous travaillâmes beaucoup pour secouer nos pen-

sées. Nos voisins aussi furent bien chagrins.

Mon père rentra de bonne heure, sombre mais plus doux. Il nous caressa et nous parla dans des termes affectueux, auxquels nous n'étions pas habitués. Il était sous l'influence de cette belle âme que la terre allait perdre en celle de notre ami et protecteur. Mon père n'était ni un sot, ni un méchant homme. Sa réputation d'honorabilité était incontestable et incontestée. La fréquentation de mauvais amis déteignait seule sur la faiblesse de son caractère. Peut-être y avait-il aussi du jupon? Que sais-je? Je ne juge pas, ne condamne pas, je raconte, je plains et je pardonne.

Exacts comme un régulateur, nous frappions le lendemain à la porte du jardin. Ce ne fut pas Mme Thérèse qui nous reçut, mais une dame qui la remplaçait momentanément. Mme Thérèse avait passé la nuit et se reposait. La nouvelle personne nous dit, avec un bon sourire, que nous pouvions monter. La voix de M. Michel nous cria comme la veille :

— Entrez, entrez.

Même effusion, même joie.

On s'installa, on causa tout doucement, pour ne pas fatiguer le malade, qui paraissait un peu

plus faible, mais riait fort de notre babillage, de nos observations naïves. Les deux extrémités de la vie se rejoignaient et fusionnaient.

— Antonia, dit tout à coup M. Michel, descends au salon, prends mon violon.

Ma sœur descendit sans courir, sans se presser; elle remonta, au bout d'un instant, avec la belle boîte, la serrant dans ses mains, comme on fait avec le Saint-Sacrement, et toute prête à s'agenenouiller devant son professeur : la jolie boîte en bois de rose fut mise sur le bord du lit.

— Ouvre, dit M. Michel.

Le vénérable instrument nous apparût comme un joyau enchâssé dans son écrin.

— Regarde bien, mon enfant, cet ami de mon passé : les souvenirs qui se rattachent à ses triomphes seraient à jamais perdus, s'il restait dans cette maison; peut-être même le vendrait-on, et il risquerait d'aller en de mauvaises mains ; ne bougeant plus de sa boîte, réduit à l'état de meuble, ne chantant plus sous la main d'un artiste, mon pauvre instrument mourrait. Mais il fait partie de cette propriété dans laquelle il a vécu avec moi, il ne peut la quitter qu'en y étant représenté par un autre violon ; nous allons donc opérer une simple substitution : tu vas le

prendre et mettre le tien à sa place ; j'ai deux cages et deux oiseaux ; ma maison et cette boîte sont les cages, mon âme et mon instrument sont les oiseaux ; lorsque je serai mort, Dieu ouvrira une fenêtre et mon âme s'élancera dans l'espace ; moi j'ouvre la boîte, et je donne la liberté au noble compagnon de ma vie et de ma gloire ; avec toi, il chantera encore, vous parlerez ensemble de moi, c'est une consolation pour ma fin !

Il y eut un temps d'arrêt, un silence éloquent; tous nos regards étaient fixés sur l'instrument aimé de M. Michel, on y aurait touché du bout des doigts, peut-être aurait-il parlé, l'éclair eût jailli, que de milliers de notes douces, brillantes, sonores, gaies, amoureuses, plaintives ou fortes étaient sorties de cet objet inerte, de ce mort, dont on ouvrait le cercueil pour une résurrection.

Le violon d'Antonia avait été tiré de son enveloppe de drap, et reposait sur le lit, à côté de l'autre ; je les avais entendus parler ensemble, une fois seulement, la nuit où, par la rue, avec Adrien, j'avais écouté ces chants célestes, ces vibrations divines, dont le souvenir excitait encore en moi des tressaillements d'extase ! Désormais, ils ne se parleraient plus, ils se sépa-

raient pour toujours, ils changeaient tous deux, de maître, l'un pouvait espérer briller encore, l'autre s'engloutissait dans l'oubli, il se préparait à ne plus être qu'une momie.

Et mon violon à moi? Ce *supporte-tout* du saltimbanque, pauvre avorton qui avait osé avoir des aspirations, et qui ne s'était plus contenté d'exécuter la gigue, le cancan, le galop! qu'allait-il devenir? Personne n'y pensait, il était trop infime pour attirer l'attention; cependant, ô brave *crin-crin* de ma jeunesse, il avait gravé en dedans de lui-même : Ceci nourrira cela!

M. Michel eut comme un réveil!

— Enlève l'instrument, maintenant, dit-il, prends l'archet... Bien!... mets ton violon là, à la place... Bon, remets ton archet, ferme la boîte et descends là au salon.

Mon tour vint aussi : M. Michel me prit près de lui :

— Mon petit Victor, me fit-il, je vais te donner mon encrier; il te forcera à bien apprendre à écrire.

Puis, s'adressant à ma mère :

— Il y a dans mon armoire un vêtement pour lui, emportez-le, c'est ma vieille Thérèse qui s'est occupée de cela; de cette façon, il accom-

pagnera sa sœur lorsqu'elle rend visite à Mme la comtesse de V...

Il s'arrêta encore quelques secondes, le digne vieillard était visiblement fatigué : Il voulut serrer les mains à notre père qui pleurait, et deux grosses larmes roulèrent aussi dans le creux de ses joues ; il avoua sa faiblesse et son bonheur de nous avoir là, il ajouta :

— Revenez demain, je me promets ce nouveau plaisir. Ah ! fit-il, bravo pour Polichinelle, mais Antonia n'est pas faite pour les *mère Michel* et les *Colombine*. Quant à Victor, il était à sa place ; chef d'orchestre, il avait l'emploi que je lui destinais un jour !

Chef d'orchestre ! L'orgueil me monta au visage, et le doux bruit des baisers recommença.

Quelques instants plus tard, nous quittions la maison comme si nous devions encore la revoir pendant de longues années; cette entrevue hélas, fut la dernière : nous partîmes pleins de gaité, de tendresse et d'espoir de retour, sous le charme d'un mirage trompeur, nous nous retirâmes heureux, contents, comme s'en vont les gens de la noce.

Sous cette impression, la journée fut joyeuse !

nous travaillâmes bien, on se coucha en pensant à la nouvelle visite.

Dès six heures du matin, réveillés par nos petits pensionnaires du balcon, ces intrépides gazouilleurs matinals, ces coureurs et vagabonds ailés, ces possesseurs sans patente de l'air, ces pillards des jardins, ces indiscrets de derrière les vitres, nous fûmes promptement à la besogne et nous nous empressâmes de satisfaire ces impatients amis, ne connaissant qu'une seule réponse, les débris de repas qu'on leur remettait.

Ou voulut faire honneur au bon M. Michel, on m'habilla avec le joli vêtement choisi par Mme Thérèse; j'étais splendide! pantalon, gilet, petite veste ronde en drap fin, boutons de cuivre, casquette, rien n'y manquait! Je me hâtai de brosser mes chaussures, répandant sur elles un véritable fleuve de cirage, je frottai à m'enlever l'épiderme!... Je n'avais jamais été aussi élégant. J'abusai tellement du cirage qu'il m'en resta sur les cheveux, les mains, les joues, ma chemise même! Bast! un coup de brosse de plus, tout devint luisant à s'y mirer, j'avais presque envie de cirer la tartine de beurre que je trempais dans mon café au lait. Antonia ne me quittait pas de l'œil, et me forçait à demeurer tranquille.

L'heure du départ sonnant, je me livrai à quelques entrechats, à un tour de gigue, pour dégourdir mes jambes, qui ne demandaient qu'à courir, nous partîmes !

Arrivés tous quatre devant la porte du jardin, c'est moi qmi soulevai le marteau, m'apprêtant à passer à travers le corps de tous, pour me présenter le premier près de notre ami.

Un nouveau visage se montra à la porte entr'ouverte et nous cloua sur place. Ce n'était ni Mme Thérèse, ni la bonne dame d'hier ! c'était une femme élégante, d'un aspect glacial et qui nous interrogea sur ce que nous voulions.

Dans l'intervalle de temps qu'il apporta à répondre, mon père remarqua dans la cuisine, au bout du jardin, des personnes installées comme chez elles, et qui nous étaient étrangères.

— Nous désirons voir M. Michel, dit-il.

— C'est impossible, répondit la dame, plus froidement encore.

— Nous avions pourtant rendez-vous avec lui.

— M. Michel ne reçoit personne.

— Serait-il plus malade?

— Oui, monsieur, et défense est faite de laisser pénétrer, auprès de lui, d'autres personnes que celles de la famille.

— Soyez assez bonne, madame, pour le bien assurer du profond regret que nous éprouvons de ne pouvoir satisfaire sa volonté.

— Votre nom, en ce cas?

— M. B... et sa famille.

— Ah! ah! fit la dame en lançant un regard sur Antonia.

— Nous serait-il permis au moins, de témoigner tous nos regrets à Mme Thérèse.

— Mme Thérèse n'est plus ici, monsieur.

— Pourriez-vous, madame, me donner sa nouvelle adresse?

— Cela m'est encore *impossible;* elle a dû partir pour son pays.

Mon père ne lâchait pas prise facilement, et nous nous tenions groupés, autour de lui, en un faisceau compact; les personnes de la cuisine venaient, une à une écouter dans le jardin, la fin de la conversation.

— Mon Dieu, madame, permettez-moi d'insister, et de trouver étrange, qu'ayant rendez-vous avec M. Michel, il ne nous soit pas permis de le revoir pour lui adresser nos adieux, à moins toutefois que cette consigne, un peu sévère, n'émane de lui.

— Monsieur, nous n'avons à obéir à aucune

autre consigne, qu'à celle qui défend de laisser approcher qui que ce soit, de notre cher malade.

— La présence de ces enfants lui ferait peut-être plus de bien que la visite du médecin.

— Nous n'avons pas qualité, monsieur, pour apprécier cela.

— C'est bien, madame, nous nous retirons navrés.

Puis se tournant vers nous, il continua :

— Mes enfants, envoyez d'ici un dernier baiser à celui qui vous aimait tant ! Ce sera la dernière expression de la reconnaissance que vous lui devez.

Et nous envoyâmes, du plus profond de notre cœur, dans la direction de la chambre du bon, brave et excellent M. Michel, nos baisers les plus tendres, mais aussi les plus tristes.

Nous saluâmes, sans qu'on nous rendit notre politesse : mon père se couvrit alors et s'exclama d'une voix forte :

— C'est égal, vous êtes de mauvaises gens!

La porte se ferma brutalement sur nous et nous restâmes attérés, quelques instants, devant ce seuil ami ; mon père ajouta en manière de réflexion :

— Nous n'étions que de pauvres souris ef-

frayées; les rats sont entrés en maîtres dans le fromage.

A partir de ce jour, j'eus une haute opinion de son esprit.

Notre stupéfaction se dissipa peu à peu, mon père regarda encore une fois la maison, eut un moment de dépit, puis de colère, le tout se termina par un geste de menace, après lequel il nous prit par la main et nous ramena chez nous.

Nous racontâmes à M. et Mme Baptiste notre mésaventure, M. Baptiste nous promit de fouiller tout Bordeaux afin de découvrir la bonne Mme Thérèse.

Notre chef de famille manifesta l'intention de mettre immédiatement à exécution le projet, ou plutôt le vœu de M. Michel; on parlait de vendre le mobilier, de commencer la série de concerts, par Castres et La Réole d'abord; cela n'était qu'à l'état d'embryon : il y avait forces démarches, forces visites à faire, avant de quitter Bordeaux pour toujours, avant de nous éloigner de cette ville, témoin de nos joies et de nos douleurs.

Le deuxième jour après notre entrevue avec la famille Michel, nous reçûmes une lettre de Mme Thérèse; combien grand fut notre contentement ! Elle nous apprenait qu'elle avait été

pour ainsi dire, mise à la porte, par la famille accourue et installée chez le digne professeur; elle nous promettait de nous renseigner sur nos craintes au sujet de la santé de M. Michel, elle nous donnait du courage et nous affirmait qu'elle nous reverrait! elle habitait la campagne, Saint-Girons, si je me souviens bien!

Cette lettre nous tranquillisa et nous attendîmes les événements.

L'attente ne fut pas longue; trois ou quatre jours après, nos inquiétudes étaient confirmées; sans un mot de préparation, sans termes ambigus, on nous écrivit : — M. Michel est mort!

Ce qui se passa chez nous, ne se décrit pas : on ne demande, pas au pauvre malheureux, quel effet lui a produit le coup de massue qu'on lui a appliqué sur la tête; mon père lui-même, qui m'avait paru si fort contre l'adversité et la mort, demeura plongé dans une stupeur effrayante; assis, les bras sur les genoux, la tête pendante, il était, des heures entières, enfermé dans un rêve creux.

Si, ce jour-là, l'esprit de M. Michel a vu notre père, il a du le reconnaître pour ce qu'il était, un homme de cœur et d'attachement, il a dû l'aimer.

Le soir, il domina son émotion; il alla s'informer, prendre des renseignements dans le voisinage de la maison du défunt; il revint bien convaincu de la triste réalité, mais plus calme, plus fort.

— Demain, mes enfants, nous dit-il, il faut nous apprêter à rendre les derniers devoirs à celui qui fut votre ami, votre protecteur après moi, et je puis le dire, un bienfaiteur constant et affectueux.

Nous veillâmes cette nuit, assis sur nos chaises, comme si le mort eût été gardé par nous.

Au matin, mon père nous quitta encore une fois, pour aller suivre les apprêts de la triste cérémonie, il vint nous chercher vers les midi, nous disant :

— Allons!

Je mis l'habillement qui m'avait si mal réussi la première fois, nous étions tous en deuil, ma mère acheta du crêpe pour ma casquette et mon bras.

Déjà, bon nombre de personnes stationnaient dans la rue; il y avait des équipages, la maison et le mur du jardin étaient tendus de draperies noires avec les initiales E. M.; par la porte ouverte on apercevait le cercueil de M. Michel,

sur de hauts tréteaux, en face de l'escalier, dans l'angle le plus éloigné du jardin.

On entrait, on sortait, on s'inscrivait, la famille entourait le corps, saluait et recevait les compliments de condoléance ; nombre d'invités s'arrêtaient sur les côtés, laissant un grand espace libre pour les nouveaux visiteurs.

Mon père, autour duquel nous nous serrions, observait tout du dehors : ayant mûrement réfléchi, il franchit la porte du jardin, suivi par nous ! il alla d'abord à une table, drapée de noir, sur laquelle se trouvait le registre aux signatures ; il se fit donner la plume, de la main du gardien, et inscrivit son nom ; il la passa ensuite à Antonia qui transcrivit le sien ; se dirigeant de là vers le cercueil, il s'empara du goupillon qui reposait dans un vase d'argent, et fit avec lui le signe de la croix, puis après l'avoir présenté à chacun de nous, il le remit en place. Nous fîmes le tour du cercueil, devant la famille, et nous nous arrêtâmes auprès des premiers invités. La famille avait mal contenu un mouvement de haine, elle avait eu comme le désir de nous chasser, elle se tût sous l'influence des signes que lui adressait un monsieur très grand, très maigre, une figure qui suait la sacristie par

tous les pores, et qui semblait tout mener, tout ordonner dans ce lieu, jadis mon paradis.

Nous cherchâmes vainement Mme Thérèse, elle était absente. Nous fûmes d'airain, nous nous incrustâmes à cette place que nous ne voulions céder à personne. Le temps était froid, et le vent s'engouffrant dans le jardin, agitait le drap qui recouvrait le cercueil; il s'élevait, s'abaissait comme pour nous dire: « M. Michel vous voit. »

Un char très décoré arriva sur ces entrefaites; tout le chapitre de Saint-Séverin entra : prêtres, enfants de chœur, cierges allumés, tout y était: après cette mise en scène sévère, mais imposante, de l'Église, les porteurs enlevèrent le cercueil, qu'on déposa dans la riche voiture aux panaches noirs; on accrocha des couronnes; la famille passa devant nous, en nous toisant d'un regard louche, nous ne bougeâmes pas, nous conservâmes le visage haut et fier, le regard assuré. Tous les invités suivirent, nous nous plaçâmes les derniers, avant les voitures de deuil. Nous marchâmes; combien de fois déjà avions-nous dévoré nos larmes? Le cortège parvenu à l'église, mon père n'éprouva aucun embarras, à nous mettre en face de la famille. La messe en musique fut interminable, elle prolongeait notre

supplice. Nos yeux rouges, gonflés, attiraient, malgré nous, l'attention de tout le monde; les parents conservaient leurs allures hautaines et méprisantes; mon père, héroïque, le corps penché en avant, remplissait son devoir d'honnêteté envers le mort, et n'abaissait pas ses regards devant ceux qui cherchaient à l'affronter, à le provoquer. Personne, en somme, n'avait le triste courage de nous interroger, ou de nous intimer l'ordre de nous retirer.

Rien ne troubla donc la cérémonie à l'église, notre chef de famille avait résolu d'aller jusqu'au bout. A la sortie, on se remit dans le même ordre; le chapitre, n'accompagna le corps que jusqu'au seuil du temple; un seul prêtre et deux enfants de chœur montèrent dans la première voiture, bon nombre d'invités n'allèrent pas jusqu'au cimetière, la famille s'installa dans les grandes voitures, de sorte que nous restâmes à peu près les seuls derrière le riche corbillard. Sans lui faire honneur, comme nous l'aurions voulu, nous ne ridiculisions pas la dernière promenade de notre cher protecteur. Nousétions propres avec nos vêtements sombres; et nos visages, ai-je besoin de le dire, tout attristés, nous donnaient un aspect digne, qui

nous élevait au-dessus de toutes les injures. Quelques mots méchants déjà avaient sifflé à nos oreilles, sans nous atteindre; ils avaient glissé sur notre cœur qui les avait dédaignés, comme partant d'une vengeance basse, orgueilleuse et lâche. Nous les avions entendus, sans broncher, armés de notre douleur réelle; celle des autres n'existait plus : la cérémonie s'achevait pour eux comme une obligation; pour nous l'approche de sa fin ravivait nos regrets, et ce nous fut un vrai chemin de la croix.

Nous nous trouvâmes enfin sous la voûte d'entrée du cimetière. Nous suivîmes, toujours les derniers, jusqu'au caveau de famille. On s'y rangea devant les porteurs, les parents en tête. L'office religieux terminé, on répandit de l'eau bénite, et le corps fut déposé dans le caveau, que l'on ne ferma pas..... Tout le monde s'éloigna après avoir échangé quelques paroles d'adieux, et nous restâmes seuls, cette fois bien maîtres du terrain.

Quand l'isolement fut complet, nous nous approchâmes de la tombe, et, nous agenouillant, nous adressâmes une prière fervente à Dieu, en donnant libre cours à nos larmes. Notre mère s'était munie de petits bouquets, nous les je-

tâmes bien doucement sur le cercueil, de peur de faire du mal à notre bon ami. Notre père nous montra du doigt, en nous relevant, le chemin de la tombe du père Picon, et nous y fûmes. Il ne fallut rien moins que la voix du garde qui cria : « On ferme », pour nous rappeler qu'il était temps de songer à la retraite.

Les deux premiers amis de mon enfance étaient à jamais perdus pour moi ; la mort commençait sur eux son œuvre de destruction. Les vers rongeurs qui s'attaquent aussi bien aux rois qu'aux paysans, allaient s'acharner après eux, et les dévorer dans les profondeurs de l'éternité. Le corps de M. Michel venait d'être mis dans un trou d'où il ne sortirait plus, mais son âme était encore au milieu de nous. Nous possédions son violon, comme nous avions la croix du père Picon ; deux beaux et chers souvenirs. Que sont-ils eux-mêmes à l'heure où j'écris ces lignes? Seul, je me souviens. Quel effroyable vide autour du cœur de l'homme !

En rentrant chez nous, nous fêtâmes tout ce qui avait été M. Michel, tout ce qui avait été le père Picon. Puis, l'accablement s'empara de nous, et nous nous laissâmes abattre par la douleur, au milieu de laquelle, nous surprit le sommeil.

La mort de ce dernier ami brisait l'avenir rêvé. J'allais courir, sans guide, dans des sentiers ignorés. L'inconnu se dressait devant moi. Je ne savais pas autre chose que mes difficiles exercices, qui pouvaient ne pas amuser tout le monde, mon éternelle gigue, mes airs de danse et mes gaudrioles. Par mes leçons perdues, tout croulait autour de moi. C'est aujourd'hui surtout, à mon âge, en cet instant suprême où j'interroge ce passé, que je sens la perte éprouvée ce jour-là. Par elle, j'appartenais pour toujours à la catégorie des déclassés. M. Michel avait été l'arbre de couche de notre existence, l'arbre se cassa, tous les ressorts furent broyés. C'est à un cheveu bien fin que se lie souvent l'avenir d'un homme.

XIV

Une résolution subite de mon père nous mit tout à coup sans dessus dessous. Nous étions consternés, dévoyés, en pleine prostration; l'éclat de sa volonté nous jeta tous en l'air, ramena le mouvement dans notre logis.

On commença, ainsi que l'avait conseillé notre vieil ami, par faire des visites aux journalistes, et on obtint d'eux des lettres de recommanda-

tion, des articles de journaux. Nous nous rendîmes chez Mme la comtesse de V..., et tout ce qu'on sollicita fut accordé avec générosité, sans orgueil mal placé comme sans air de protection, sans aucune nuance de caste sociale, en bonne et grande noblesse. C'était de la vieille gentilhommerie française! Cette aristocratie raffinée, cette race élevée, digne et fière de son honneur, n'existe plus. Refoulée par la seconde savonnette à vilain du règne de Louis-Philippe, elle s'est endormie dans l'indifférence et l'apathie.

L'abâtardissement des nobles et sublimes passions, l'abaissement des sentiments individuels, une infiltration américaine continue dans toutes les sociétés du vieux monde européen, firent perdre leur niveau aux anciennes races. Cette nouvelle sotte noblesse, qui s'appelle la *noblesse de finance*, détruisit toute la saine morale d'autrefois. Les manières devinrent communes, le langage sale, les mœurs dépravées, l'argent remplaça même l'honneur !

Dans toutes ces préoccupations d'un changement prochain, j'avais bien remarqué qu'il n'était pas question de moi. Les passeports étaient faits, mais je n'y figurais pas. Mon père me déclara nettement que je voyagerais

seul de mon côté, avec mes chansons, dont on imprimerait un cahier en rame que j'emporterais, et que je renouvelerais chez l'imprimeur en cas d'épuisement.

Le plan était des plus simples. Mon père, ma mère et Antonia iraient de ville en ville, en donnant des concerts pour atteindre Toulouse, qui devenait notre futur point de réunion. De mon côté, je voyagerais en parcourant les villages, les bourgs, les foires et les marchés, dans la même direction que la famille. A mon arrivée à Toulouse, je me rendrais chez M. Solaire, parrain de ma sœur, qui demeurait rue des Pénitents-Bleus, et dont la maison avait aussi accès sur la rue des Remparts-Saint-Etienne; là je m'informerais pour savoir, si je devais attendre mes parents, ou continuer ma route à travers le Midi, jusqu'à Marseille.

Pour ce premier voyage, on me confiait à un *camelottier*. Guidé par lui, je l'aiderais à soigner son cheval, sa voiture, à fermer ou ouvrir sa boutique, moyennant quoi il me piloterait, me protégerait, m'enseignerait les bons coins aux foires, me laissant libre de mes bénéfices, sans s'immiscer dans mes finances, ni attenter en rien à ma manière d'être, de faire, de penser. Il

devait être considéré par moi comme un conducteur, un ami, voilà tout!

Tout cela se disait, se préparait, sans que j'eusse à donner mon avis. Au fond, voyager, être indépendant, chatouillaient assez agréablement ma nature forte. Oui, mais ma mère, mais Antonia! Je me séparais d'elles pour longtemps, c'était le côté sombre de mes réflexions.

Impossible de me révolter contre les ordres paternels, prier, supplier n'eût servi à rien.

C'était dit, c'était arrêté, l'exécution du projet était proche. La fatalité me poussait sa roue sur le corps. On me conduisit chez mon nouveau Mentor, rue Meriadeck, une petite rue qui est devenue bien grande depuis. Devant la maison ou nous entrâmes, se trouvait une énorme bouche d'égout qui n'existe plus actuellement.

L'homme appelé à devenir mon guide, mon copain, n'était autre que M. Berthé, le même qui avait rencontré Adrien sur la route de Paris, et nous en avait apporté la nouvelle (on s'en souvient) à trois heures du matin.

Ce fut moins triste pour moi d'avoir affaire à une connaissance. On convint de tout. Je rendis visite au cheval, à la voiture. Quant au magasin, il m'en fallait au moins la pratique.

On vendit tout à la maison, excepté le pupitre, que l'on confia à M. Baptiste. On acheta une boîte pour le violon d'Antonia. Mon lit disparut avec le reste du mobilier. Sans gîte, nous fûmes nicher le soir dans un dortoir commun, rue Roulot, où l'on payait six sous le coucher.

Etait-ce l'effet du changement, du besoin de locomotion ; je n'avais point de tristesse à cette heure. Je regardais tout, avec cette curiosité et cette insouciance enfantines, qui s'accommodent si vite aux bouleversements et aux malheurs même.

Tout le monde partait deux jours après la vente; ces deux jours mon père me les abandonnait ; j'eûs permission d'exécuter une tournée générale dans les rues, les cafés, les restaurants, enfin tous les établissements publics bien connus par moi. Le bénéfice m'en appartenait.

De ce moment, j'étais mon maître, j'agissais comme bon me semblait, je me préparais à ma nouvelle existence, j'étudiais mon nouveau métier.

Je fis donc seul, et bien seul, une dernière revue, de ce que j'avais connu et fréquenté ; je voulus caser dans ma mémoire ce que peut-

-être je ne verrais plus. Pour quelques endroits, ce fut un plaisir ; pour d'autres, j'eus un sentiment de honte, de mépris, de haine.

Je gagnai trente francs dans ces dernières tournées : je n'étais plus aussi simple, aussi naïf, aussi maladroit ! Le métier, auquel je croyais être condamné pour la vie entière, m'entrait par tous les pores.

Plusieurs fois, mes pas me menèrent vers les ruines du palais Gallien, et j'arrivais jusqu'à la maisonnette de M. Michel. Je regardais par les trous de serrures, soit dans l'antichambre, soit dans le jardin, *rassasiant* ma vue du paradis, d'où j'avais été chassé ! Avec quelle avidité j'observais tout cela ! Comme je me l'incrustais dans le cœur et dans l'âme ! Personne n'y habitait encore. Tout était glacé par la mort. Je m'enfuyais parfois avec le vertige, ou bien, il me prenait des envies folles de forcer cette porte, d'entrer, de tout contempler à mon aise, de me prosterner, d'embrasser la place où M. Michel avait mis sa main, posé sa tête blanche !

La vision disparue, je m'élançais au loin, et je venais dire bonjour à mon ancienne marchande de coco, me faisant servir comme un homme. Je venais ensuite à l'endroit où j'avais trouvé

ma diligence, et je rêvais sur ce jouet qui fit époque dans mes souvenirs d'enfance. Je n'oubliais pas non plus de dire adieu au castelet, passé aux mains d'un autre propriétaire.

Je m'assis dans ces allées sombres de maisons, où Antonia et moi nous nous consolions jadis, sous les arcades du Grand-Théâtre, près de la porte des artistes, où pour la première fois, j'avais vu M. Michel, avec son bon sourire, les bras tendus pour bien nous accueillir ! En y pensant encore en ce moment, les impressions sont tellement marquées au cœur, qu'il saute comme je le sentais alors bondir dans ma poitrine jeune et forte. Mon imagination efface les distances parcourues, je revois tout comme autrefois, et je vis par la pensée de cet âge de croyance et d'amour.

Premiers sentiments de l'enfance, quelle douce fraîcheur ne laissez-vous pas dans l'âme ! On donnerait ce qu'on a encore d'existence à vivre, pour quelques nouveaux instants de cette impressionnable et limpide période !

Notre famille, en voie de désagrégation, réunit tous ses membres, pour une visite aux deux amis de là-bas ! ! ! C'était la veille de notre séparation. Nous achetâmes des bouquets, je me

parai de mes beaux habits, et nous allâmes jeter nos baisers, nos larmes et nos fleurs sur ces tombes chéries !

Le caveau de M. Michel était hermétiquement fermé; impossible de lui glisser une fleur. On n'y voyait plus rien de lui. En m'agenouillant, je lui fis une confidence; ne pensant pas à la prière, cette consolation des âmes pieuses, je lui dis :

— Antonia s'en va!... Nous nous séparons... Je vais refaire le sauteur, le marchand de chansons, le *domestique des autres*... Est-ce bien là ce que vous vouliez, ô bon M. Michel ?

Mon cœur se mit à battre violemment. J'entendis comme un murmure près de mon oreille, un souffle qui me répondait :

— Courage, mon petit Victor!

C'était ma mère, dont les yeux, fixés d'une manière étrange sur moi, devinaient sans doute ce qui se passait en moi.

Le père Picon eut aussi ses pleurs et ses regrets.

— S'il avait vécu, pensai-je sur sa tombe, il m'aurait peut-être fait soldat! J'aurais pu devenir un brillant officier. J'avais peut-être de l'étoffe guerrière en moi. Qui sait !

Ah ! que de chemins barrés devant moi. Premières illusions envolées, vous fûtes toujours toute ma vie. Il ne me reste plus rien à espérer aujourd'hui. Mes cheveux ont blanchi et j'ai le cœur meurtri.

La famille couchait chez M. et Mme Baptiste. Je retournai à mon lit de six sous, après avoir pris préalablement mon violon dans son étui, mon paquet de hardes préparé par les soins de ma mère, mes chansons retirées de l'imprimerie, estampillées, autorisées pour la vente, et avoir porté le tout chez M. Berthé, avec lequel je partais le lendemain, dès que mes parents se seraient embarqués sur le bateau-poste qui devait les conduire jusqu'à Castres.

Les conversations du dortoir de la rue Roulot, n'eurent pas d'écho en moi ; mes six sous me rendaient maîtres de mon lit et de mon tympan, je fus invulnérable. Les voisins que j'eus pendant ces deux nuits ne regardaient pas la vie par la même fenêtre que moi : nous étions opposés de langage comme nous l'étions de sentiments. Cette page de mon histoire s'est effacée de ma mémoire.

LIVRE II

I

Enfin il se leva ce jour où tout allait changer. Elle sonna cette heure de séparation où le passé allait disparaître pour toujours, où une vie toute nouvelle s'annonçait à l'horizon! Que serait-elle?

Mon premier soin fut d'acheter une paire de mitaines pour ma sœur, et, pour ma mère, un joli sac en beau drap doublé de soie, avec des cordons pour le suspendre au bras. Je me rendis à la maison où tous s'occupaient des préparatifs du départ, des bagages, composés de deux malles, la boîte à violon, des cartons à chapeaux, plus un vieux sac de voyage, qui avait dû passer la Manche, avec les troubadours, mes ascendants.

Mes présents furent accueillis avec chaleur. On fit transporter le tout au bureau du bateau, à un embarcadère qui n'existe plus, de l'autre côté du pont, rive opposée. Nous fîmes, quant à nous, le trajet à pied, en passant par les Salinières.

Une fois les bagages déposés à bord, et en attendant l'heure du départ (9 heures), nous déjeûnâmes dans un des gais *gargots* du quai. M. et Mme Baptiste, ainsi que M. Berthé complétèrent la réunion.

A table, les amis soutinrent seuls la conversation. Ma mère me tenait près d'elle, et m'embrassait, comme elle m'avait embrassé à Pithiviers, chez la nourrice.

Un premier coup de cloche nous prévint qu'il était temps de se rapprocher.

Arrivés sur le quai, près du bateau, femmes et enfants commencèrent à pleurer, tandis que mon père, au contraire, riant de nous, me tapait sur les joues, serrait la main à nos amis, me recommandait à M. Berthé, et montait le premier à bord. Antonia ne démarait pas facilement. Ma mère fut la dernière à mes côtés ; elle se décida enfin à se séparer de moi, et tous se perdirent à mes regards, au milieu des autres

voyageurs. On lâcha les câbles, le bateau fendit l'eau, la vision s'évanouit peu à peu dans le lointain, nos amis m'entraînèrent.

Je devins horriblement pâle, je marchai sans regarder derrière moi, à quelques pas devant les autres. Il m'eût été impossible de prononcer un seul mot.

Ma famille envolée et déjà loin, l'heure de mon départ de Bordeaux approchait à son tour.

Après avoir quitté le bateau, nous longeâmes les quais, et prîmes par la rue Saint-Rémy, pour passer sous la porte Diseau. A l'angle gauche de la rue Dauphine, sur les marches de la pharmacie, j'achetai à ma vieille marchande, Mme Sarrazin, dont j'étais l'excellente pratique, des berlingots que j'offris à nos vieux amis.

Je ne pus m'empêcher de regarder la boutique de notre épicier. Les tonneaux, pleins de pruneaux, de mélasse, étaient toujours là, comme des démons tentateurs. Depuis la fameuse correction, mon caractère s'était joliment fait. Je contemplai cela, en petit homme, qui ne se sent déjà plus un enfant. M. et Mme Baptiste se souvinrent, de leur côté, de la grosse leçon que j'avais reçue, et me plaisantèrent avec douceur.

Devant la porte de notre ancienne demeure, j'embrassai Mme Baptiste avec effusion. Elle voulut me faire monter, je m'y refusai obstinément. Si j'avais cédé, j'aurais été frapper à notre porte, avec le poing ou le bout de mon pied, comme je le faisais dans les plus tendres années, j'aurais crié, avec mon cœur saignant, et les larmes aux yeux : « Maman, maman. » Le mot enfantin d'autrefois serait venu à mes lèvres : — « Tonia, ma bonne Tonia, ouvre à ton petit frère. » J'aurais attendu que tous ceux que j'aimais tant, vinssent me chercher et je serais mort de désespoir là.

Je recommandai le pupitre à M. Baptiste, nous nous embrassâmes encore, et je suivis mon nouveau compagnon, rue Meriadeck.

Nous devions quitter Bordeaux à quatre heures, et prendre la route du Midi. Nous avions assez de temps, devant nous, pour nous occuper de nos préparatifs.

Laissé seul dans la chambre de M. Berthé, il me vint tout à coup, au milieu de la concentration d'esprit dans laquelle je m'étais enfermé, une espèce de délire, un désir violent de me tuer. Un accès de fièvre chaude s'empara de mon cerveau. Sur la table, près de moi, il y

avait des couteaux de toutes qualités. J'en saisis un. M. Berthé ouvrit la porte juste en ce moment. Il me vit tout empourpré, devina ce qui se passait en moi, sauta sur ma main, me prit dans ses bras, comme il l'aurait fait d'un enfant au maillot, m'allongea sur son lit, et appliqua sur mon front brûlant, une compresse d'eau froide.

Tout cela s'était opéré sans un mot de prononcé. Il couvrit chaudement mes pieds, me soigna aussi bien qu'une mère, tira les rideaux de lustrine sur leurs anneaux, me cachant ainsi le jour. De temps en temps il s'approchait de moi, regardait mon visage, pressait ma main, me touchait le front, sur lequel il renouvela, plusieurs fois, les compresses d'eau froide. Tout en s'occupant de moi, il complétait doucement ses petits paquets d'emballage. Cette sollicitude silencieuse qu'il me témoignait lui attirait singulièrement ma sympathie. Approximativement, je restai deux heures dans le repos.

Me sentant mieux, plus ferme d'esprit, je me levai. Mon associé, mon compagnon, mon ami, comme on voudra, vint me chercher et me fit asseoir sur une chaise. Tous les instruments tranchants de la chambre avaient disparu. Le

dialogue suivant s'établit entre nous deux :

— Ah! mon petit camarade, ça n'est pas gentil de faire de ces choses-là ; il ne faut plus recommencer. Tu m'as effrayé, j'ai bien cru tout d'abord que cela ne finirait pas ainsi. A ton âge, à la suite d'un tel accès de fièvre, il en découle toujours une maladie. Mais ta nature robuste vient de l'emporter. Es-tu mieux à cette heure ?

— Oui, M. Berthé.

— Penses-tu être en état de partir quand même ?

— Oui, M. Berthé.

— Alors il faut te secouer un peu, te distraire, changer d'air.

— Oui, c'est cela, partons. Çà m'amusera.

— Eh bien, allons chercher Julie.

— Julie, dis-je, qui Julie ?

— Ma jument, parbleu !

— Ah ! bon.

— Nous allons l'atteler. Nous reviendrons prendre nos paquets, nous les installerons dans la carriole, et fouette cocher !

Je me levai et dis :

— Allons voir Julie.

Mme ou Mlle Julie était une fort jolie bête,

grassouillette, et qui éternua plusieurs fois pour saluer son maître.

— Julie, dit ce dernier, voilà un camarade.

Invité par M. Berthé, je touchai la bête, à laquelle je fis des caresses. Elle m'en remercia, et ratifia notre accord, en frappant le sol, de son sabot droit, et par des mouvements approbatifs de tête.

J'aidai alors à la parer, à la tenir par la bride, en lui souriant, l'appelant cent fois pour ne pas oublier son nom :

— Julie, Julie.

La carriole était de forme carrée allongée, sur quatre roues, avec toiture droite. A gauche, le panneau relevé, soutenu par des tringles, laissait voir la boutique de bimbelotterie. Le panneau de droite soulevé, on voyait les marchandises empaquetées, prêtes à passer du côté gauche, pour être étalées à l'œil du client. Sous la voiture, entre les essieux, une caisse tenue par quatre chaînes, ballottant de ci de là, était le grenier d'abondance de Julie et de son maître. Sur le devant de la carriole, un siège où l'on pouvait au besoin tenir deux. Au-dessus un capottage d'été et d'hiver. Sous le siège, un compartiment rempli d'objets divers.

M. Berthé me révéla tous les secrets et tous les mystères de son magasin ambulant. Je trouvai ce commerce-là plus agréable, plus distingué que les feux diamentaux et le castelet.

Julie attelée, nous la conduisîmes à la porte de la maison. Tout fut descendu, mis en ordre dans la voiture. Les marchandises, ainsi que mon balluchon et mon violon que nous enfermâmes dans le compartiment sous le siège. Nous y mîmes aussi des assiettes, des verres et des bouteilles de vin, destinées à être utilisées pendant les haltes que nous ferions, soit dans les bois, soit sur les routes, soit dans les marchés ou les fêtes de nuit.

Le tout, bien arrangé, bien arrimé, M. Berthé se plaça à la tête de la jument, côté gauche. D'une main il lui prit le licol; Julie se laissa faire. Il me tendit l'autre, et il n'eut qu'à prononcer: « En route, » pour que Julie immédiatement s'ébranla, entraînant avec elle la carriole.

Le départ s'effectuait.

Nous passâmes par les allées d'Albret pour rejoindre la route du Midi. Bientôt Bordeaux commença à disparaître dans le lointain derrière nous. Je me retournai de temps en temps. Les grandes maisons, les grands arbres se rape-

tissaient. Les clochers seuls de Saint-André et de Saint-Michel se montrèrent encore à mes regards. Puis tout se noya dans l'infini qui s'étendait au delà de nous. Je laissai retomber ma tête ; mes yeux ne distinguaient plus que le long ruban qui se déroulait devant nous, s'élargissant à notre approche. Nous étions en rase campagne. Le livre de mon enfance se fermait pour toujours.

Pendant tous ces premiers moments de route, M. Berthé avait plutôt causé avec Julie qu'avec moi. Il avait respecté la solitude que je recherchais en moi-même. Il m'avait abandonné à mes réflexions, et sagement il avait agi, en homme discret qui connaît le cœur humain.

J'aurais été incapable de répondre à quoique ce soit. Qu'on pense à tout ce qui pouvait se remuer dans ma jeune cervelle ! un homme en eût peut-être été accablé, étourdi.

Je me trouvais là, sur cette route, comme dégagé de ma première chrysalide. L'œuf; dans lequel j'avais vécu jusque-là, venait d'éclater tout à coup. Je respirais un autre air, et cet air étalait à mes regards d'autres objets, que je n'avais jamais bien pressentis. Je perdais le sentiment des êtres, avec lesquels j'avais vécu,

me demandant, si je devais les oublier tout à fait, ou si, les retrouvant un jour ou l'autre, je saurais les reconnaître. Evidemment ils auraient changé, ne l'étais-je pas moi déjà! En ce moment je me détachais de tout, me sondant, pour me rendre compte si, plus tard, je m'attacherais à d'autres personnes. Ne devrais-je plus aimer? M'aimerait-on?

Voilà ce qui, inconsciemment, se travaillait en moi. Sans cela, n'aurais-je pas ri, bavardé, interrogé à chaque instant M. Berthé? Ne me serais-je pas étourdi de mon verbiage? N'aurais-je pas voulu penser à haute voix, au lieu de me cadenasser? Non, il se mouvait dans ma tête quelque chose de nouveau. Cette secousse morale me métamorphosait entièrement. Seulement, j'ai le droit de trouver que l'on me transplantait bien précipitamment, que l'on changeait l'arbre de terre, sans attendre que la sève en fût quelque peu descendue. Je n'étais pas assez moi. On cassait trop tôt ma branche.

M. Berthé, au milieu d'une chanson et de coups de fouets cinglant l'air, s'interrompit pour regarder sa montre :

— Six heures, dit-il, voilà deux heures que nous marchons, la nuit approche, nous allons

allumer une lanterne, pour satisfaire aux règlements de police, et pour savoir qui vient devant nous. Nous monterons sur le siège, Julie n'est pas fatiguée; au premier village qui se présentera, nous ferons halte pour le coucher. Ça te va-t-il, mon fieu ?

— Oui, M. Berthé, tout ce que vous voudrez.

— Ohé, Julie, halte, ma belle.

Et la bête s'arrêta.

On alluma la mèche d'une boîte à huile, carrée, au moyen d'une allumette, que l'on trempait dans une petite fiole de phosphore : c'était le vieux système, inconnu de nos jours; nous nous installâmes sur le siège, sans déplaire à Julie, qui repartit gaillardement, au signal de son maître.

Julie était une bête franche, de sang normand, aimant beaucoup à rire; on ne la fatiguait pas trop, on la soignait bien, et à l'occasion elle savait donner un bon coup de collier.

Nous, assis, la nuit vint rapidement : un vent froid piquait les oreilles, le ciel était bleu foncé, les étoiles commencèrent à scintiller; à la ville, je n'avais jamais pensé à remarquer, avec quelle rapidité, le jour se retire, et est remplacé par la nuit : c'était encore un spectacle

nouveau pour moi ; aussi mes yeux ne se lassaient pas de contempler le paysage, qui se dérobait sous nos pas. Les arbres grandissaient à notre approche et semblaient vouloir nous effrayer ; les mille bruits de la nature en demi-sommeil, rendaient mon âme presque craintive, j'aurais été seul, je n'aurais pas hésité à me cacher, ou à me sauver. La présence de M. Berthé, la tête toujours en mouvement de Julie, le son des grelots qu'elle agitait, la lanterne jetant sa clarté autour de nous, le bruit des sabots de la jument qui retentissaient sur la route, tout cela me rassurait pleinement.

Tant qu'il avait fait jour, nous n'avions porté aucune attention aux voituriers, qui venaient en sens opposé, ni aux piétons, aux paysans rentrant chez eux ; mais avec la nuit, le moindre bruit, en dehors de celui que nous faisions nous-même, nous mettait en éveil. Dès qu'une ombre se dessinait dans le rayon lumineux de notre lanterne, nous regardions attentivement qui passait ! Quelques chiens aboyaient au loin, dans les fermes, avec un ton de menace, nous criant, pour ainsi dire, de filer au large. Un moment, nous entendîmes un galop de chevaux et le bruit de fers qui se heurtaient.

A mesure que nous avançâmes, le bruit devint plus distinct, et à distance nous reconnûmes l'uniforme de deux cavaliers, deux gendarmes, sabres pendants, mousquets en bandouillère, chapeaux tricornes enveloppés dans la toile vernie, luisante sous les rayons de la lanterne.

Ils ralentirent l'allure de leurs chevaux, M. Berthé retint un peu Julie, de part et d'autre on s'observait.

— Eh là ! cria un des cavaliers, où allons-nous donc comme ça ?

M. Berthé répondit :

— Et au premier bouchon venu.

— C'est M. Berthé, s'écria l'autre gendarme.

— Lui-même, en chair et en os, comme saint Amadou.

On se rapprocha davantage, on s'arrêta et la conversation s'établit :

— Vous recommencez vos tournées?

— Oh! cette fois, je vais loin, jusqu'à Toulouse.

— On ne vous verra pas de sitôt?

— Ah ! qui sait?

— Et ce p'tiot, c'est vot' fils?

— Non, c'est le petit au père B... que vous connaissez bien aussi.

— Ah! oui.

En quelques mots, M. Berthé raconta mon histoire.

— Allons, bon voyage et pas de mauvaises rencontres; dans vingt minutes vous tomberez sur le *Lapin Blanc* du père Breulet, et nous, nous avons une heure et demie pour arriver à Bordeaux.

— Vous avez de belles et bonnes montures; adieu.

— Adieu!

Tout rentra dans le calme d'auparavant; Julie était contente; mon compagnon sifflottait un petit air de musique, moi je laissai voguer ma pensée bien loin de là.

De forts bâillements tourmentaient M. Berthé. Sans trop me rendre compte pourquoi, j'éprouvais de mon côté de gros tiraillements d'estomac. Le déjeuner du matin était digéré depuis longtemps; heureusement les maisons commençaient à se montrer sur la route et se resserraient de plus en plus.

Nous nous arrêtâmes enfin devant une grande voûte, éclairée par un vilain réverbère qui la dominait, et qui permettait de lire l'enseigne,

accrochée à un poteau en fer, au-dessus de l'entrée.

On lisait :

Au Lapin Blanc, et le lapin blanc était peint au-dessous, vous invitant à pénétrer dans l'intérieur de l'auberge, et à vous y rassasier de la chair de ses pareils.

Quel bruit à notre arrivée ! le maître, le garçon de salle, le valet d'écurie en sabots, la cuisinière, une fourchette de bois à la main, la patronne, avec son tablier retroussé, et tricotant une paire de bas rouges, se précipitèrent à notre rencontre.

On connaissait bien le client qui entrait.

— Eh bonjour M. Berthé, lui disait-on de toutes parts.

Les poignées de mains s'échangeaient *en veux-tu, en voilà*, accompagnées de joyeux éclats de rire.

La voiture fut remisée, Julie, conduite à l'écurie, y fut bouchonnée, essuyée, dégagée de ses harnais; le foin roula dans sa mangeoire, elle avalait avec un appétit féroce.

J'assistai M. Berthé dans toutes ses opérations, et, avant d'entrer dans la salle à manger, nous allâmes, par mesure de précaution, inspecter la

voiture, et nous assurer des serrures et des cadenas.

Un perron, de huit marches, nous permit de pénétrer directement de la cour dans la salle à manger; notre couvert était mis à une table du milieu : c'était une vaste salle, éclairée par une seule lampe, maintenue au plafond, grâce à un crochet en fer; sur les côtés, se trouvaient des rangées de tables; on voyait par les traces marquées sur elles, que le repas avait eu lieu; les nappes étaient fortement tachées, on marchait sur des miettes de pain, et des croûtes égarées criaient sous les pieds; la mèche de la lampe trop haute éclairait mal.

Cela, examiné rapidemant, surtout par moi, nous songeâmes sérieusement à attaquer un souper, arrivé à temps; la patronne vint près de nous, avec une chandelle dans un gros chandelier de cuivre; à ce chandelier était adaptée, par une chaînette, une paire de mouchettes, dont un des côtés contenait une boîte pour les morceaux de mèche coupés. Mme Breulet s'assit près de nous, et tout en s'occupant de son tricotage, elle nous fit servir, nous demandant des nouvelles de Bordeaux. Nous ouvrîmes le feu par une excellente soupe, suivie d'une omelette au lard,

puis un fricandeau à l'oseille se plaça de lui-même sous nos dents, le tout apprêté à s'en lécher les doigts, et arrosé d'un bon gros vin, pas du tout falsifié.

Je devins, bien entendu, un objet de curiosité; et tout le personnel de la maison finit par s'asseoir autour de nous. La curiosité, n'ayant pas de quoi se satisfaire dans les mots vagues, servis en pâture, à tous les commentaires qui pleuvaient à mon sujet, la patronne aborda résolûment la question :

— Ah çà, père Berthé, je ne vous savais pas d'enfant !

Pour se débarrasser de toute importunité, il répondit :

— Mais il n'est pas à moi; c'est mon compagnon de route, mon camarade, et nous allons, je l'espère bien, vivre en bonne intelligence, comme deux amis.

— Ah bah !

— Vous voyez ce p'tit-là ? eh bien, c'est le diable ; il travaille comme un ange, et vous fourrera, avec son violon, des fourmis dans les jambes. Vous sauterez, même malgré vous !

Sur ces simples mots les yeux ne me quittèrent plus, je fus un point de mire, une cible.

On parla ensuite de l'heure du marché pour le lendemain ; la fatigue l'emportant et se manifestant par des bâillements prolongés, on nous mena à nos lits ; il fallut traverser la cour et rejoindre un escalier de bois, taillé en plein cœur de chêne : il eût pu supporter le monde !

Au premier étage, un couloir large, comme le sont ceux des vieux monastères, se présenta à nous ; on nous destinait une chambre, à deux lits, donnant sur la campagne ; nous ne perdîmes pas de temps à l'étudier, nous nous enfonçâmes dans des matelas très mous ; quel repos, quelle douce nuit ! les émotions de cette journée, si remplie, s'envolèrent dans le pays des songes pour quelques heures ; cette nuit-là j'eus un repos aussi profond que doit l'être celui de la mort ! En ouvrant les yeux, je ne pus guère apprécier combien de temps j'avais dormi ; contrevents et rideaux étaient fermés, et interdisaient à la lumière de pénétrer.

— Défense au jour d'entrer là-dedans, semblaient-ils dire.

A défaut de la lueur du jour pour être fixé, l'esprit, ainsi que le corps, murmurèrent qu'il était tard, et qu'il fallait cesser de se prélasser au lit.

Je me levai, entr'ouvris à tâtons une fenêtre, bien étroite et bien petite, pour la hauteur et la largeur de la chambre. Un rayon de soleil éclaira tout autour de moi, le lit de M. Berthé était vide.

M'habiller, descendre, aller à l'écurie, fut rapidement exécuté. Pas de Julie! Je courus m'informer à la cuisine. L'on m'y reconnut et je fus reçu avec sympathie. La patronne, femme plantureuse, me prit le menton et me dit :

— Il est dix heures. M. Berthé avait recommandé de ne pas t'éveiller. Il a déjeuné, puis est parti, avec son cheval et la voiture, pour le marché. Il faut aller le rejoindre. Vous déjeunerez à midi.

— Bien, répondis-je.

Je me dirigeai vers le marché, m'orientant assez bien, me renseignant aux uns et aux autres. Le pays ne demandait pas beaucoup de mémoire pour être connu.

Sur une grande place, un mail, avec deux rangées de beaux arbres (des marronniers superbes). C'est là que je découvris la voiture, et Julie, qui s'amusait toute seule.

M. Berthé vendait des peignes à chignons, hauts de forme; ses savons, ses blaireaux, ses

bas, ses collerettes, ses canifs, ses ciseaux, etc., attiraient la clientèle. Je m'approchai de lui, il m'embrassa. Je le priai d'ouvrir la caisse de la voiture, afin d'y prendre mon violon et mes chansons. Plein de complaisance, il m'aida à sortir mon magasin de musique, et je courus ensuite me procurer une chaise à l'auberge, pour pouvoir commencer mon commerce. Armé en guerre, je cherchai une bonne place. Je la trouvai et m'y incrustai.

Les premiers préludes de mon archet firent affluer la foule autour de moi. J'entonnai alors, et chansons bachiques, et chansons grivoises, et chansons patriotiques. Le receveur des fermages de la commune se présenta, et me demanda le prix de la place que j'occupais, 25 centimes. Je m'empressai de les lui remettre, et mon *commerce* reprit son train-train.

Vers midi, le marché se dépeupla en partie. L'heure du repas sonnait pour les estomacs creux. Revenu près de M. Berthé, je comptai ma recette : 4 francs 10 sous, en moins de deux heures, les plus mauvaises de la journée. Dans l'après-midi le paysan, satisfait de ses transactions, prêt à rentrer chez lui, s'arrêtait plus volontiers pour écouter un petit air de violon.

Acheter le cahier des chansons destinées à l'égayer durant les longues veillées et qu'il chanterait le dimanche sur la place de l'église ou au cabaret s'imposait à lui.

Nous ne quittâmes pas la place. Le magasin devait rester ouvert. Je ramenai cependant Julie à l'écurie, afin qu'elle y reposât jusqu'au soir. Je me fis donner notre déjeuner, à l'auberge, et je retournai m'installer près de la voiture, tout cela docilement, sur les indications de M. Berthé. Ces courses, ce mouvement me rendaient tout heureux.

Nous déjeunâmes gaiement tous les deux, assis sur nos chaises, le siège de la voiture nous servant de table. Les paysans désertaient un instant. Les marchands n'abandonnaient pas la place, dans l'espoir d'un prompt retour.

Pendant le repas, je fus un peu plus bavard que je ne l'avais été jusque-là.

— Petit camarade, dit M. Berthé, j'ai bien eu peur d'avoir un gros malade avec moi. Mais ta mine d'aujourd'hui, ton ardeur au travail, me disent que c'est fini. La secousse a été violente, elle a rencontré une résistance opiniâtre. J'espère bien te ramener sain et sauf à ceux qui t'ont confié à moi.

— M. Berthé, hasardai-je (pour changer la conversation, car, tacitement, je m'étais promis de ne pas revenir, de longtemgs, sur tous ceux que je venais de quitter et qui m'abandonnaient), M. Berthé, combien dure ce marché ?

— Deux jours ; mais nous pouvons rester un troisième. Ton commerce et le mien s'usent moins vite que certains autres.

Tandis que nous déjeunions ainsi, devisant sur mille choses, il vint des fillettes du pays, fort gentilles, et qui achetèrent une paire de bas blancs, des chaussons et une camisole. Petit à petit le marché reprit sa physionomie du matin. La vente marcha bien.

Je serrai les ustensiles, et retournai à ma place, payée jusqu'à six heures, heure à laquelle il n'y avait plus que les boutiquiers, les petits camelots, qui pliaient à leur tour bagage.

Ma journée terminée je courus prendre Julie. A mon retour, la voiture était close. Nous nous dirigeâmes vers l'auberge, qui regorgeait de voyageurs.

C'était un brouhaba à ne pas s'entendre. La rentrée d'un marché est toujours bruyante.

Dans un coin, je comptai ma recette. J'avais fait onze francs et quelques sous. Je parle par

sous, parce qu'à cette époque, bien peu de personnes comptaient par centimes. Le calcul décimal d'Arago ne s'acclimatait pas facilement dans nos campagnes, où cependant *Calculus* de l'antiquité était oublié. Ce n'était pas avec des petits cailloux que l'on comptait, mais le vieux système de Néper se pratiquait quelquefois, comme en 1617. On se servait des expressions: *Petit écu, écu de six livres;* ou bien : *Trois fois trente sous,* ainsi qu'on compte au Canada; *Nonante, septante, octante,* etc. On vendait à l'aune, mesure qui variait à l'infini. On faisait de grands efforts pour arrêter le *mètre,* interdire le *kilo* et noyer le *litre.* La résistance poussait quelquefois jusqu'à la révolte. Les usages, les habitudes, les coutumes sont difficiles à déraciner, même chez un peuple qui se prétend le plus avancé de tous. La France avait encore, à ce moment, des contrées à l'état vraiment sauvage. Je ne sais pas trop si cela s'est bien modifié depuis. Les chemins de fer n'avaient pas transformé le pays. Qui l'a vu alors, qui le voit maintenant, a besoin de toute sa mémoire, pour retrouver certains sites, certains dictons, certains types. Tout disparaît, parce que tout s'use.

J'avais lieu d'être satisfait de mon gain. Onze francs de ce temps, en représentait vingt-cinq d'à-présent. Ce chiffre onze était aussi celui de mon âge.

Soigner Julie passait avant tout. La bête d'abord, l'homme après, comme au régiment.

— Viens, mon garçon, me dit M. Berthé, quand nous eûmes achevé de nous occuper de la jument, nous allons choisir nos places. Il y a ici de grosses bourses et de fortes têtes, des marchands de gros qui, lorsqu'ils sont à table, et que l'humeur leur en dit, s'amusent à faire sauter en l'air, les bouchons et les écus. Etre trop près d'eux excite. C'est malsain, si on ne peut les imiter. Nous ne sommes que des parpaillots à côté de ces larges blouses. Contentons-nous d'une place modeste.

J'approuvai fort ce raisonnement. Nous prîmes une table pour deux, dans un angle, derrière la porte de la cuisine, assez éloignée des belles et grandes nappes, devant lesquelles s'apprêtaient à s'installer, les gros marchands de chevaux, de bœufs, de volailles, et les grainetiers.

La domesticité mâle et femelle se multipliait en allées et venues. Elle posait les bouteilles,

les carafes, avec accompagnement du cliquetis des couteaux, des fourchettes, des assiettes et des verres. Tout cela assourdissant au possible.

L'auberge du *Lapin Blanc* n'avait de ces bonnes aubaines que tous les deux ou trois mois. Aussi, il s'agissait de maintenir haut et ferme le drapeau culinaire de la maison. En dehors de ces marchés, on y attendait tout un jour, quelquefois plusieurs, la venue d'un voyageur. Quand il était comme nous, l'aubergiste savait que ses économies n'augmenteraient pas, en proportion suffisante, pour lui permettre d'acheter du bien au soleil.

Le service des couverts achevé, l'éclairage brillamment organisé, un formidable coup de cloche retentit tout à coup : *Din, din, don,* comme sur le motif des *Lampions*.

On se coudoya, se bouscula, se rudoya un brin, c'était du plaisir. Il n'y a que les Français pour être gais et bruyants partout. Les autres peuples ne savent pas s'amuser, et il est rare que leurs salles à manger n'aient pas la folle apparence de l'intérieur d'un sépulcre.

La salle du festin fut envahie. Le fumet

d'une soupe aux choux et au lard se répandit dans l'atmosphère, le vacarme des chaises, mélangé aux appels d'un chacun produisit un tumulte des plus caractéristiques.

— Venez donc ici, eh! un tel, nous sommes là.

— Qui veut ma place, j'ai trop d'air ?

— Moi !

— Eh Breulet, pourquoi me changez-vous toujours? Vous avez des préférences pour Étienne.

— Dis-donc, fiston, t'es donc bien avec la patronne, toi?

— On a tort de laisser ensemble Jalinot et Cussard, ils vont se manger.

— Allons bon, c'est moi qui ai la chaise cassée, celle de la dernière fois.

— Tiens, Chaillet, prends mon fauteuil, je préfère le banc.

— Eh Lafleur, parfum du *Lapin Blanc*, un verre à ma place, animal.

— Si le dîner est aux petits oignons, je veux qu'on me serve le cordon bleu sur un plat d'argent.

Et tout le monde d'applaudir, de crier bravo.

M. Berthé et moi nous ne faisions pas chorus. On nous voyait à peine dans notre coin, nos

couverts étaient en face l'un de l'autre, une chandelle nous éclairait, munie de ses indispensables mouchettes.

On ne peut se figurer aujourd'hui l'excellence de ces vieilles tables d'hôte : on y apportait un soin méticuleux ; la vie de table avait plus d'importance, on se donnait le temps de savourer les mets, c'était surtout là où se réunissaient les rouliers, que la cuisine campagnarde méritait d'être goûtée ; la cuisine des seigneurs baissait pavillon devant elle ; les habitués des grands chemins et des routes eussent dédaigné le meilleur de nos buffets de chemins de fer.

J'assistais pour la première fois à ce spectacle, toujours curieux, d'estomacs satisfaits, où les coudes cherchent leurs aises sur la table, et les prennent sans façon. La gaieté gauloise, exubérante, tapageuse, entraînante, quelque peu cascadeuse, commençait avec les vins plus chers, sinon plus fins, qui escortaient le dessert monstre, composé de fromages, de poires, pommes, confitures de toutes sortes, etc.

Un gâteau aux proportions gigantesques, conçu et exécuté dans la maison même, fit son apparition majestueuse, flanqué de deux cuisiniers, le portant dans une corbeille plate.

Ah quelle belle chose que la gourmandise! La table frémit sous l'explosion de contentement de ceux qui l'entouraient; on se mit en devoir de recommencer la manœuvre des mâchoires, les physionomies eurent des sourires épanouis dans toutes leurs splendeurs, les ventres rebondirent, s'arrondirent, les reins se cambrèrent par un effet du ballonnage de leurs antipodes, les yeux *s'énérillèrent*, les nez aspirèrent, les jambes pétillèrent d'impatience, s'allongeant sous la nappe comme des sangsues gorgées, ce fut une apothéose grandiose, digne d'un Gargantua, d'un Lucullus, à moins toutefois qu'elle ne le fût simplement d'un Falstaff.

Je contemplais tout cela avec une parfaite indifférence. J'ignorais ces plaisirs, et ne demandais qu'à satisfaire sobrement ma faim et ma soif.

Mon compagnon, d'un âge plus mûr, me disait :

— Hum! goûte-donc ça, petit, comme c'est bon !

Cela était bon, il est vrai, mais ne me tentait pas; je ne possédais plus le *défaut de gourmandise*.

Il n'y a pas de repas français sans toast, sans

petite chanson grivoise. Quelqu'un donna le signal en chantant un air quelconque; un autre nous mêla à la conversation et, me montrant du doigt, dit :

— C'est le p'tit là-bas qui en dégoise de belles.

La table des matadores fixa son attention sur moi; M. Berthé ne fut pas mécontent de l'observation, on l'appela, on lui remplit son verre, d'un nouveau vin, on lui demanda si le petit consentirait à chanter quelque chose de son répertoire.

M. Berthé me murmura tout bas, en me donnant les clefs :

— Va chercher ton violon, tu ne t'en plaindras pas.

Sans répondre, je sortis de la salle et revins avec mon instrument. On forma comme un éventail autour de la grande table, ceux des petites s'assirent sur les rebords de fenêtres, garçons et filles de l'auberge se tinrent sur les portes, je ressemblais à un orateur devant une assemblée, je préludai quelques accords sur mon violon, et m'appliquant de mon mieux, je chantai le *Vieux Soldat*, de Béranger.

Quand j'eus fini, les bravos ébranlèrent les vitres. M. Berthé s'était installé à la belle table,

et son verre n'y restait jamais vide! Après un repos de quelques secondes, j'eus à m'exécuter de nouveau. Cette fois, ce fut une gauloiserie que je servis à mon public : le *Val de Suzon*. La fin des couplets se répétait en chœur; aux quatre premiers, on crie : Non, non, non! au cinquième, la question se pose ainsi : « Aimeriez-vous ce val-ci? » on répond : « Oui, oui, oui! »

L'enthousiasme ne connut plus de bornes; je passai de mains en mains; l'un prit mon violon, l'autre l'archet. Je fus choyé, dévoré de caresses.

Roi de la fête, le gâteau lui-même m'offrait sa fève.

Je mis le comble à cette joie, en dansant une gigue anglaise. Après cela, je rapportai mon violon dans la voiture.

Qu'avait-on fait pendant mon absence? Je le compris de suite; quelqu'un m'appela près de lui, et plaça dans ma main une grosse poignée d'argent. Je remerciai et me rapprochai de M. Berthé; les conversations reprirent mollement; les chandelles jettaient des clartés moins vives, la lampe ne battait plus que d'une aile, les bâillements se suivaient de plus en plus fréquents; la fatigue du marché, la bonne nour-

riture, la gaieté, l'heure avancée, tout invitait au repos.

On se leva pour se retirer, nous ne fûmes pas des derniers, nous montâmes, je comptai mon argent, il y avait 6 francs! ! !

Je me couchai en trouvant que cette journée avait été bonne sous tous les rapports, mais que le meilleur de l'affaire, c'est que je n'avais pas eu le temps de penser.

A moins d'exception, je ne reviendrai plus sur ces scènes de marché qui se renouvelèrent tant de fois pour moi ; les soupers d'auberge sont partout les mêmes.

II

Le lendemain, je fus matinal et m'installai, un des premiers, au village. La journée fut moins brillante : c'est le fait de tous les marchés qui durent plus de vingt-quatre heures, le second jour se tire péniblement ; le mouvement, l'entrain n'y sont plus ; le petit commerce végète ; ça se tiraille tant bien que mal jusqu'au soir ; la corde est détendue et le pays devient paisible.

Les foires sont bien différentes : le commencement est le contraire des marchés, les paysans

savent qu'ils ont le temps d'arriver; il y a des jours où l'on ne sait plus où donner de la tête, il s'y produit sans cesse un renouveau qui fait affluer la foule et empêche que l'on veuille s'en aller; les charlatans de haut bord, les saltimbanques huppés ne viennent et n'ouvrent leurs baraques que vers la fin, se mettant ainsi en dehors du menu fretin; ils arrivent, comme des troupes fraîches dans une bataille, pour décider de la victoire! Les petits ont déblayé le terrain, place aux corps d'élite.

Le gain de ma seconde journée ne fut pas cependant aussi nul que j'aurais pu le craindre, du matin au soir j'empochai 9 francs.

Nous rentrâmes tard à l'auberge, et la trouvâmes dépeuplée; il restait quatre voyageurs, les dernières affaires se traitaient dans les fermes, dans la maison du paysan.

M. Berthé et moi nous avions à exploiter notre troisième journée; nous le fîmes chacun de notre côté, et pour tous deux, la tournée au village ne fut pas mauvaise.

A souper, afin d'égayer la maison, j'organisai une sauterie pour toute la domesticité. Les cotillons se mirent en branle, les garçons d'écurie inventèrent des pas grâcieux, à rendre jaloux un

cardinal de Richelieu, épris d'une Anne d'Autriche; Mme Breulet et son vieil époux se distinguèrent, toutes les femmes m'embrassèrent et promirent de joliment me soigner au retour.

Hélas! pour ce pays et cette auberge, où j'ai passé trois jours bien heureux, le retour n'eut pas lieu. Reconnaîtrais-je à cette heure ce petit coin de terre; tous ceux que j'y ai connus ne sont-ils pas morts?

Après les ébaudissements, on voulut me récompenser, je n'acceptai absolument rien. Aussi, à six heures du matin, sortîmes-nous triomphalement de l'auberge, avec Julie toute fringante, bien lestée, et capable d'enlever ses vingt lieues sans fatigue.

Pendant un mois ce fut la même uniformité dans notre existence : marchés et foires, auberges avec danses le soir, tout cela se répétait invariablement, nous laissant calmes et joyeux. Un jour j'éprouvai une sensation qui fit époque dans ma vie. Un rien réveilla tout à coup le souvenir du passé.

J'ai néanmoins auparavant à réparer un tout petit oubli : l'inventaire de mes objets.

Ma mère, en partant de Bordeaux, avait arrangé à sa guise ma garde-robe. Je n'avais eu

besoin, tout le temps de mon trajet, que de tirer de mon paquet, une chemise de grosse cotonnade, qui me faisait huit jours. Arrivé à ma quatrième et dernière, je relevai le bilan de mes hardes.

Je trouvai :

Deux paires de souliers solides, m'enlevant pour longtemps, tout souci de réparations ;

Trois cravates, une rouge à pois blancs, une noire et une verte ;

Trois jolies blouses à cols rabattus, les poignets soutachés de lacets blancs ;

Deux ceintures de cuir avec plaque en cuivre ;

Le vêtement complet donné par M. Michel, pantalon, gilet, petite veste, qui attendaient une bonne occasion pour se montrer ;

Huit mouchoirs à carreaux ;

Six paires de grosses chaussettes tricotées par ma mère ;

Un bonnet grec, avec bordure en peluche blanche, et un gland de soie bleue, qui pendait comme sur la coiffure d'un zouave ; ce bonnet me servait pour la vente de mes chansons, c'était mon enseigne, mon grade ; dès que je le mettais, *je me sentais tout autre.*

Un gros pantalon qui ne me quittait pas, avec bretelles. Je m'occupais moi-même de raccommoder les boutons.

Quatre chemises.

J'avais appris à laver en compagnie de ma mère. J'étais donc de droit mon blanchisseur attitré.

En retirant ma dernière chemise, un paquet roula à terre. Je ramassai, j'ouvris. O bonheur! je reconnus l'encrier de M. Michel.

Ma trouvaille me rendit on ne peut plus heureux. Je voulais la suspendre à mon cou, comme on y suspend un scapulaire. M. Berthé en portait un. Je n'avais jamais réfléchi à l'importance qu'ont ces objets sur l'imagination des hommes. J'y pensai pour la première fois, et je compris la valeur de ces vieux préjugés, de ces sottises que renie la saine raison, et qui doivent disparaître à tout jamais.

Je possédais ma relique, mon fétiche. Je le serrai avec précaution.

Mes trois chemises, mes mouchoirs, mes chaussettes avaient à être lavés, je me hâtai de m'exécuter. Au retour de mon blanchissage, je confiai mon linge à une bonne de l'auberge afin qu'elle le repassât. De tradition éternelle, toute

auberge qui se respecte a, au service des voyageurs, une bonne qui repasse.

L'état de ma garde-robe arrêté, je fis le compte de mes économies. Mes frais payés partout, ma provision de chansons renouvelée, un mois et quelques jours après mon départ de Bordeaux, j'avais dans ma bourse quatre-vingts francs nets, gagnés à la sueur de mon front.

J'étais riche, si riche, qu'à part les foires et les marchés, je dédaignai les tournées dans les villages, à moins qu'ils ne me plussent.

J'en prenais à ma fantaisie. Je préférais la vente avec M. Berthé, et je l'aidais de mon mieux, rêvant même plus tard pour moi le commerce qu'il faisait, et qu'il m'apprenait avec un vrai plaisir.

Combien a été court ce beau temps ! Quel doux souvenir que celui de ces jours si vite disparus, où nous vivions si bien d'accord, M. Berthé, moi et Julie, la bête la plus affectueuse et la plus attachée de la création ! Elle avait bien ses petits moments de folichonnerie, mais il était impossible de lui garder rancune, tant ils étaient naturels. C'était surtout lorsqu'en rentrant, je la désharnachais et lui passais son licou, pour la mener boire ou se baigner à la rivière,

qu'elle devenait quelque peu folâtre. Du plus loin qu'elle apercevait l'eau, elle y courait en écervelée, et j'avais toutes les peines du monde à me tenir solide sur son dos. Je m'accrochais à sa crinière, je l'étreignais par le cou, je sautais et ressautais sur elle, comme l'eût fait une balle élastique. On aurait dit un singe à cheval sur un chien courant. Une fois son sabot trempé dans l'eau, la bête hennissait de plaisir et se calmait comme par enchantement.

Au retour, nous trouvions souvent M. Berthé qui se tordait de rire, sur la qualité et la quantité de mes sauts périlleux. Julie riait aussi sans doute, en dedans, mais pouvais-je lui en vouloir ? Elle m'enseignait l'équitation. Qui sait, j'avais peut-être en moi l'étoffe d'un clown !

A Moissac, où nous étions arrivés, en suivant la Garonne, nous descendîmes dans une auberge, située à l'entrée de la ville, près du pont.

M. Berthé, revenant de la mairie, où il était allé chercher nos permissions de travail, qui devaient être contresignées par le commissaire central, à la sous-préfecture, me cria :

— Ton père, ta mère et ta sœur sont ici.

Ce fut comme si j'avais reçu un coup de tête en pleine poitrine, mais je n'étais plus un *petit*.

Mon émotion ne se traduisit ni par des pleurs, ni par de la pâleur, non. Je me contentai de regarder tous ceux qui passaient, avec des yeux curieux et interrogateurs. J'avais l'esprit plus calme, mais ce que je venais d'apprendre me bouleversait le cœur. Les voyages me formaient. Je ne résistai pas néanmoins à l'ébranlement de tout mon être.

Cette nouvelle annoncée, M. Berthé me raconta qu'il avait vu, sur les murs de l'Hôtel-de-Ville, des affiches mentionnant, pour ce soir même, le concert donné par Mlle A. B...

Nous ne pensâmes plus à travailler. Mon compagnon m'emmena en ville, et me montra les grandes feuilles placardées partout. Nous nous promenâmes de tous côtés, dans l'espoir d'une rencontre. J'y aspirais de toute mon âme, dussé-je en mourir ! Comme nous traversions la rue, devant un bel hôtel, une fenêtre s'ouvrit brusquement, un cri fut poussé :

— Victor !

C'était ma mère qui me tendait les bras. Je me précipitai dans l'hôtel, y entrai, suivi de M. Berthé, et sans informations aucunes, escaladai les marches. Ma mère et ma sœur m'attendaient déjà sur l'escalier, criant toujours :

— Victor, Victor.

M. Berthé, courant après moi, n'arriva pas assez tôt pour me recevoir. Je roulai aux pieds de ma mère.

Que se passa-t-il. Je n'eus plus conscience de rien. Quand je revins à moi, j'étais dans un salon, étendu sur un canapé, la tête sur un oreiller de velours. Ma mère et Antonia m'appelaient encore, m'embrassaient. A cette vue, je fondis en larmes, et tout se dégagea en moi. Les questions alors se multiplièrent à en perdre de nouveau la tête. Mais cette fois je demeurai solide.

Bientôt mon père rentra de ses courses; nous lui fîmes une surprise en nous cachant, et en ne paraissant avec M. Berthé que lorsqu'il se douta de notre présence; il se jeta sur moi, me prit dans ses bras robustes et m'embrassa bien fort!

Ah! comme il m'a embrassé ce jour-là! comme depuis cette tendresse s'est rarement manifestée!

Trois mois s'étaient écoulés depuis notre séparation de Bordeaux, trois mois! un quart de siècle dans une année; il y eut encore pluie, avalanche et déluge de questions.

L'heure avançait, le concert se donnait à huit

heures; il fallait dîner, habiller Antonia et partir. M. Berthé et moi, nous étions inconnus à Moissac, nous décidâmes de nous accorder un jour d'amusement, et après être retournés prendre notre repas à notre auberge, nous nous *attifâmes* de façon à paraître spectateurs aisés, sinon payants, au concert du soir.

Nous nous présentâmes des premiers à la mairie. La société philharmonique de l'endroit prêtait son concours, ainsi que quelques amateurs de chant, et quelques instrumentistes.

Le concert fut beau, mais je n'y vis réellement qu'une personne, ma sœur. Joua-t-elle bien, joua-t-elle mal? qui sait! Pour tout le monde, il y eut un enthousiasme sans limites, pour moi j'y mis du délire. Elle exécuta des motifs que je ne connnaissais pas, son jeu était toujours le même, mais elle avait embelli; elle atteignait sa quinzième année.

Le concert achevé, il y eut unanimité dans les compliments adressés à l'artiste; on l'escorta jusqu'à son hôtel, où, nous nous assimes à table plus pour causer que pour manger.

Mon père était soucieux, il nous dit :

— C'est toujours la même chose, notre premier concert ne réussit jamais bien, au point de

vue financier; le public est méfiant, il tient à savoir s'il ne sera pas trompé; nos salles sont pleines, mais elles sont garnies par la presse, les autorités, nos invités, tous gens en somme qui payent peu, souvent pas du tout; les frais n'en subsistent pas moins avec toutes leurs exigences.

Mon père me prit près de lui et me questionna sur mon travail, sur mes bénéfices, me priant de lui prêter ce que je pourrais, sans quoi ils étaient exposés à un affront dans cet hôtel. Je sortis ma bourse et lui en versai le contenu dans la main : il y avait 225 francs.

L'heure sonna pour nous de revenir à notre auberge; Antonia me fit promettre de venir le lendemain matin, le plus tôt possible, afin de nous amuser comme autrefois. Je pris le bras de M. Berthé, qui le long du chemin m'adressa ses petites observations en manière de plaisanterie :

— Eh ben, mon garçon, tu viens de les tirer d'embarras avec tes chansons.

Je ne répondis rien, me souvenant qu'en nous séparant, comme on molestait mon crin-crin, j'avais murmuré :

— Ceci nourrira cela !

C'était arrivé.

O mon violon, que je t'aimai et que je t'admirai !

Je me promis de l'emplir d'or pour la prochaine occasion !

Le lendemain j'allai tout seul à l'hôtel, M. Berthé fit son tour de ville.

Mon père avait décidé de partir, malgré le conseil qu'on lui donnait de tenter une seconde épreuve; il préférait aller d'abord à Castel-Sarrazin et revenir ensuite s'il y avait lieu. Ils devaient tous quitter Moissac dans la journée; mon bonheur fut de courte durée, ils me chargèrent de les excuser auprès de M. Berthé. Je leur tins compagnie jusqu'au dernier moment, et cette nouvelle séparation fut plus pénible que la première.

J'enlevai mes beaux habits, et, le soir, sur la grande place de la ville, avec ma chaise, mes deux bougies, mon parapluie (un luxe que je m'étais offert), près de la boutique de mon fidèle ami, ma blouse sur les épaules, mon bonnet grec sur la tête, le frère de la virtuose fit une recette de 10 francs, par la vente de ses chansons et deux visites au grand café de la ville. La vie recommença avec un rêve de plus, une illusion de moins.

Moissac ! ce nom-là ne s'est pas effacé au milieu de tant d'autres, noyés dans mon souvenir; il surnage dans ma vieillesse, ainsi que le jour de cette rencontre!

Que ce fut court, que ce fut rapide! un vol d'oiseau, un feu d'artifice de fête publique, une commotion électrique, un coup de lancette pour une saignée, tout finit. Il en est ainsi de tous les bonheurs, jusqu'au dernier soupir, jusqu'à la pierre sépulcrale qui, en recouvrant le cadavre de l'homme, enlève petit à petit les reflets de ce qui fut son rêve.

Il n'y a pas loin de Moissac à Montauban, cependant avec notre allure d'écrevisse indisposée, nos arrêts dans les villages, nous mîmes quinze jours avant de faire notre entrée dans cette cité, comme au temps jadis le bon roi Henri IV le faisait dans sa *bonne ville*. Elle a du reste conservé ce titre sur les en-têtes de ses lettres jusqu'en 1870! Cette année terrible, en nous apportant la lumière, a effacé le titre de *bonne ville* sur les lettres municipales, aussi facilement qu'elle a rayé deux provinces sur la carte de France. En politique, le grand coupable n'est pas celui qu'on punit, il lui est possible de conserver son honneur et sa fortune après avoir

avili et ruiné son pays; le coupable, c'est le peuple assez lâche pour supporter la honte des chefs irresponsables se moquant de lui, après qu'il est sorti d'épreuves et de calamités qui eussent dû l'instruire. Un homme est peu de chose, l'ensemble des vouloirs de tous constitue la seule force capable de dompter la mauvaise fortune. On punit un homme, un peuple se punit lui-même par le relâchement du lien solidaire qui est le pacte de toute société sagement instituée. Un maréchal de France a vendu la France à Metz, un autre l'a gouvernée sottement, tous deux se sont retrouvés libres et riches, le peuple est resté misérable.

Mais revenons à Henri IV, ce roi qui dit un jour une bêtise que les Parisiens prirent au sérieux. Il avait raison d'appeler *bonne ville* sa cité de Montauban. Quoiqu'un peu arriérée et ayant plus de dispositions cléricales que radicales, ses habitants sont honnêtes, et c'est une ville tranquille, éloignée qu'elle est des grands centres, ne possédant ni fabriques ni manufactures. Sa population est un monde de rentiers, de paysans et de propriétaires assez importants. les chemins de fer ne l'ont point transformée; on y vit bien sous son doux climat, au milieu

de ses paisibles Montalbanais ! Paisibles partout, excepté dans leur abominable boîte à scandale, leur affreux théâtre, noir et sale, ruche à puces et à punaises! Malheur aux directeurs et aux comédiens qui viennent s'y essayer quelques mois : on y fait régulièrement deux faillites en deux cents jours. La jeunesse y prétend imiter celle de Toulouse la savante, imitation qui ressemble à un sabot qui s'amuserait à jouer les rôles de vapeur transatlantique. Après ça les petits chiens vont bien après les grosses bornes où ils ont vu s'arrêter les molosses respectables.

Un petit musée réussi (le peintre Ingres y a mis des chefs-d'œuvre), de vastes casernes et une place à anciennes arcades des plus originales, la rendent assez attrayante. On débouche sur cette place, où il y a marché tous les matins, de quatre points : c'est là que nous nous dirigeâmes pour exercer nos talents respectifs, M. Berthé sur la place même, moi dans un des angles, à l'entrée de deux rues qui y aboutissent.

J'étais installé depuis une heure sous mon parapluie et sur ma chaise, quand, parvenu aux trois quarts d'une chanson, je vois passer, à une assez petite distance de moi, deux dames fort

élégamment vêtues. Je jette machinalement les yeux sur leurs visages et je reconnais, ô surprise, ma mère et ma sœur qui, sans s'arrêter, m'envoyent un baiser, et disparaissent presque aussitôt. Je continue à jouer, à chanter, sans savoir ni ce que je dis ni ce que je fais. Tous ceux qui m'entourent me considèrent avec attention ; mon trouble les étonne sans qu'ils puissent se l'expliquer ; mon éblouissement augmente, le violon glisse de mes mains, et je me laisse tomber dans les bras des paysans qui se précipitent à mon secours. On me transporte chez un pharmacien, qui me donne à respirer des sels et déclare que ce n'est qu'un évanouissement, occasionné sans doute par une forte émotion.

— C'est une nature impressionnable, ajouta-t-il en me caressant le visage.

Cela ne dura pas longtemps, en effet, et quelques minutes plus tard, je me retrouvais debout sur ma chaise, faisant une ample distribution de mes chansons à deux sous.

A l'heure du déjeuner, je racontai à M. Berthé la vision que j'avais eue : c'était une réalité; il avait vu les affiches, et il ajoutait qu'il vaudrait mieux éviter ces rencontres, qu'elles portaient un grand trouble en moi, que pour ne plus y être

exposés, il allait modifier notre itinéraire, ce qui m'épargnerait des émotions funestes.

Je le laissai parler et agir; le soir même nous quittâmes Montauban pour y revenir huit jours après.

M. Berthé avait eu raison. Pendant quelque temps je ne fus pas heureux : cet éclair de joie m'avait atteint au cœur, je regrettai de n'avoir pu interroger mon père, afin de connaître la position dans laquelle ils se trouvaient, et de lui offrir mes nouvelles économies pour le cas où elles lui auraient été nécessaires. Quelle satisfaction eût été la mienne de soulager encore ceux que j'aimais tant!

Enfin, tout cela se dissipa dans un gai rayon de soleil et de jeunesse, les beaux jours revenaient, jamais sang plus pur ne coula dans mes veines comme à cette époque-là, jamais je n'eus santé plus belle.

III

Depuis cette rencontre place des Arcades, il y avait un peu plus d'un mois que nos marches continuaient, lorsque nous arrivâmes à Toulouse, par la route d'Albi, ville d'où nous sortions, et

le faubourg Matabiau. C'était là le terme de nos pérégrinations. Revoir les miens n'allait plus être une surprise, mais le but atteint; aussi n'éprouvai-je qu'une émotion douce et non violente, en pénétrant dans cette vieille ville appelée, sans que je m'en doutasse alors, à compter si largement dans mon existence.

Elle n'avait pas à beaucoup près les embellissements d'aujourd'hui! C'était néanmoins un grand centre intellectuel, ses écoles la rendaient fameuse. J'entrai avec une certaine curiosité dans cette capitale du Languedoc, qui avait tenu tant de place, alors que la France était divisée en provinces. Ses limites remontaient au nord jusqu'au Lyonnais, et s'appuyaient au sud sur la Provence.

Avant de m'avancer plus avant dans la ville même, nous nous séparâmes avec M. Berthé. Il descendait à une des auberges de Matabiau; nous nous y donnâmes rendez-vous dans le cas où je n'aurais rencontré aucun des miens à l'adresse indiquée. En nous quittant, mon cœur se serra, j'embrassai mon ami avec une telle effusion, qu'il en fut tout ému de son côté.

Les animaux ont un instinct dont on ne saurait douter. Julie était morne; elle répondit mal

à mes caresses, son grand œil allait de l'un à l'autre et nous disait :

— Comment nous nous séparons?

Très troublé, redoutant une nouvelle émotion, je filai droit devant moi. Quand je fus éloigné et que je ne les aperçus plus, je demandai mon chemin, la rue des Pénitents-Bleus, où j'arrivai enfin.

Ce n'était pas un des séduisants quartiers de la ville, c'était une seconde édition de la cour des Miracles : des maisons en torchis, adossées aux vieux remparts, qui eux-mêmes tombaient en ruines; les murs qui avaient soutenu ces terres grasses avaient disparu; des rues tortueuses; le ruisseau au milieu avec de l'eau bourbeuse, stagnante; des réverbères dégoûtants, accrochés à des potences, qui avaient certainement été utilisées par la *sainte inquisition;* des entrées de maisons répugnantes, un gros égout avec grilles droites, comme l'accès d'une prison; au bout de la rue, un triangle décoré du nom de *place des Pénitents*. C'était en effet *pénitence* que d'arriver là. Cependant, derrière cette ignoble rue, se formaient de nouveaux quartiers, déjà des constructions convenables promettaient un prompt changement.

Je parvins à l'extrémité de la rue, et m'arrêtai devant une maison de propre apparence, toute en briques; au rez-de-chaussée, un marchand de vins en gros et en détail, avec sa branche de pin suspendue au-dessus de la boutique. Je demandai :

— M. Solaire, s'il vous plaît?

— Au premier, me répondit-on.

Je pénétrai dans une allée fort décente et me trouvai devant un escalier de bois. Je montai et frappai à une porte, tout en disant :

— M. Solaire, s'il vous plaît?

— C'est ici.

J'entrai.

Un monsieur, allongé sur un fauteuil Voltaire, une jambe enveloppée reposant sur un tabouret, m'apostropha brutalement :

— Tu es sans doute le fils B.?

— Oui, monsieur.

— Je suis le parrain de ta sœur Antonia; tes parents sont tous à leur Conservatoire, chez M. de Bruch, et ne tarderont pas à rentrer. Là-haut, c'est chez toi (il me montra du doigt l'étage supérieur). Ta mère a emporté la clef, mets-toi à ton aise, garçon, tu dois être fatigué?

— Oh ! très peu, monsieur.

— As-tu déjeuné, Jacquot ?

— Non pas encore.

— En attendant, descends au magasin, casse une croûte et bois un verre de vin; va.

J'exécutai l'ordre à la lettre. Je le répète, il y avait encore à Toulouse, à cette époque, du vin exellent à quatre et six sous le litre.

Un peu réconforté, je revins auprès du parrain de ma sœur, qui en somme me paraissait un bon homme.

Après examen plus attentif de l'appartement, je reconnus que M. Solaire avait été soldat de l'Empire, aux gravures de batailles qui ornaient les murailles.

Dans ma naïveté, je lui demandai s'il avait connu M. Picon, décoré de la Légion d'honneur.

— Quel régiment, me demanda-t-il?

— La vieille garde.

— Non. J'étais dans les lanciers, et en dernier lieu, pendant la campagne de France, dans l'artillerie.

Je n'en racontai pas moins l'histoire du père Picon, qui l'intéressa beaucoup.

Un bruit se fit dans la rue, puis dans l'escalier, et une voix dont l'écho était dans mon cœur, cria :

— Je te dis qu'il est là, maman.

Antonia se précipita dans mes bras ; ma mère et mon père, retenus en bas, ne vinrent qu'un moment après, prendre part à ce retour d'enfant prodigue.

Grâce à la bonne intimité qui régnait entre la famille et M. Solaire, nous étions chez nous, partout dans la maison : monter, descendre, courir, causer en pleine liberté, voilà pour les premiers instants. J'étais chez moi ! On m'avait fait voir mon lit au deuxième.

M. Solaire était marié, on attendait la maîtresse du logis, occupée aux emplettes de la journée.

Ma mère commença les préparatifs du déjeuner qui promettait d'être joyeux.

Mme Solaire rentra : c'était une vraie Toulousaine, le visage un peu long, le nez busqué, de beaux yeux, le teint olivâtre, les dents serrées et blanches comme du lait ; elle portait un bonnet de dentelles, et avait des œufs en écaille aux oreilles, la grande mode des femmes de bourgeois.

De caractère très ouvert, comme son mari, elle possédait un de ces bons cœurs d'autrefois ! L'éducation, l'instruction, la prétention n'avaient rien

dérangé chez ces natures profondément honnêtes; il y avait une vitre sur le cœur de ces excellentes gens, on le voyait, on pouvait lire au travers.

Antonia et moi, nous courûmes chez un pâtissier, acheter un superbe Saint-Honoré! Je me munis aussi de violettes pour les dames, plus deux bouteilles de vins fins.

Ma sœur était affolée de ne plus manger cérémonieusement, comme dans les grands hôtels. Je regrettai, quant à moi, bien vivement, l'absence de mon compagnon, ce brave M. Berthé, dont on causa beaucoup.

M. Solaire était aussi propriétaire d'un joli bien de campagne, au village des *Trois-Cocus*, du côté de la route de Paris, en passant par les Minimes. On forma le projet d'y aller tous, le dimanche suivant, dans la grande voiture du marché.

Courtes sont les belles journées d'enfance, rares elles furent pour moi, celle-là en fût une des meilleures.

J'eusse été heureux de donner de mes nouvelles à mon vieil ami et à Julie, mais mon père affirma que nous le verrions le soir, sur la *place du Capitole*. C'était vrai. A la nuit tombante nous

fîmes une promenade, moins M. Solaire, retenu par la goutte, et nous aperçûmes M. Berthé, un peu triste, devant la carriole. Son compagnon lui manquait :

— J'ai eu tort de m'en charger, disait-il, de me donner des habitudes de papa gâteau ; je vais être malheureux de ne plus voir ce coquin-là, et Julie sera comme moi. Tout cela, père B., trouble ma vieille tête de bois ; je n'en irai pas moins demain déjeuner avec vous. Vous devriez me laisser le garçon encore quelque temps ; il prendrait ma suite, se ferait d'abord bon marchand, et en l'instruisant il deviendrait négociant. C'est à vous d'en disposer, mais si j'étais à votre place, je suivrais le conseil que me donne le père Berthé.

— Nous verrons, nous verrons ; en attendant, à demain, et merci encore.

On se sépara ; nous rentrâmes au logis ; bien sûr, je dus ronfler cette nuit-là.

Au matin, mon premier soin fut une visite à M. Berthé, de chez qui je retirai mon bagage complet. Julie me reçut joliment bien ! La pauvre bête et son maître se dirigeaient vers le marché du Capitole, pour être libres à midi, heure du déjeuner.

Au retour, ma mère et Antonia étaient absentes; mon père me prit avec lui et me causa sérieusement :

— Voilà, commença-t-il, plusieurs jours que nous sommes à Toulouse; ta sœur y est née, et nous y avons des amis que j'ai consultés. Leur avis est le suivant : ne pas entreprendre une nouvelle série de concerts; la première n'a pas assez répondu à notre attente, comme argent; le succès a été éclatant partout. Ta sœur, en dehors de son talent de violonniste, a une belle voix; et Toulouse possède un Conservatoire. Étant du pays, et musicienne, elle a été admise d'emblée dans la classe de chant et de déclamation; sa jeunesse, son talent, sa belle voix, son joli visage la protègent plus qu'aucune autre; en un an de travail, elle peut devenir une cantatrice et se préparer un brillant avenir! Pour cela, il faut qu'elle renonce au violon qui la fatigue, et compromettrait sa voix; elle doit, pour ses études, demeurer un an sans rien faire, tel est l'avis général, le mien aussi. C'est à nous deux qu'il appartiendra d'alimenter la maison. Dès que nous serons installés nous reprendrons les voyages, jusqu'aux débuts de ta sœur. Nous sommes chez l'ami Solaire, qui aidera de

son côté. Si tu as quelques économies, je t'engage à les offrir à ta mère; avant huit jours nous aurons quitté Toulouse. Nous avons à Lyon un troisième enfant, ta sœur Adrienne, qu'il nous faut ramener ici. Voilà, mon garçon, ce que tu devais savoir de notre situation, j'ai compté sur toi, sur un fils docile. Ton tour viendra, quand ta sœur sera en position d'être utile à tous; maintenant embrasse-moi, ne laisse voir ni chagrin ni ennui, la séparation ne sera jamais bien longue, nous reviendrons tous les deux ou trois mois.

Ainsi que mon père le désirait, je l'embrassai, et me soumis à sa volonté, sans réflexions ni arrières-pensées.

Tout le monde rentra, ma jeunesse et ma gaieté ne m'abandonnèrent pas.

A table, Antonia était près de moi, M. Berthé me contemplait!... Je remis à ma mère 118 francs, qui faisaient le fond de ma bourse, et ne gardai pour moi qu'un écu.

Léger de gousset, libre comme l'air, je m'amusai encore ce jour-là; nous fîmes bombance, le soir on alla au spectacle, au Capitole!!!

Pour la première fois je franchissais les portes d'un théâtre, tout était merveilleux pour mes

regards. On jouait *Mazaniello*, opéra de Carafa, pièce à laquelle je ne compris rien.

Par quels acteurs ai-je vu jouer cela? ce devait être vers 1841 ou 1842, il serait difficile de retrouver un tableau de la troupe; cependant en fouillant bien mes souvenirs, un nom surnagerait, celui de Lafeuillade, ou peut-être d'Albert Dommange.

Qui eût pu me dire alors, que moi, juché sur un banc des quatrièmes galeries, avec ma veste et mes souliers ferrés, moi pauvre petit marchand de chansons, tout frais débarqué dans cette ville, je serais plus tard directeur de ce grand théâtre, j'y commanderais en maître à tout son personnel, et que je deviendrais le professeur de pareils acteurs!... Mais n'anticipons pas, restons où nous en sommes, à la vie qui se prépare pour tous.

La curiosité me poussa à faire une visite au théâtre des Variétés; on disait qu'il y avait là une excellente troupe.

Les noms me sont bien restés en mémoire:

— M. Tiste, acteur des plus estimables, jouant l'emploi des grands comiques; il excellait surtout dans *M. des Cracs!* son nom avait prêté à un jeu de mots qui faisait les délices du parterre. On

disait en manière de plaisanterie : « Oui, la troupe est remarquable, mais je la trouve *bonne à part Tiste !* »

— M. Milan, père noble, beau vieillard, grand, gros, depuis longtemps établi dans la cité, propriétaire de la troisième ou quatrième maison des allées Lafayette, à gauche, en montant à l'Ecole vétérinaire.

— Le père Fragneau, doyen des artistes en 1842, aimé, gâté comme un enfant, par son vieux public, qu'il amusait au delà du possible, malgré ses soixante-dix-huit ou quatre-vingts ans.

— M. Assénac, un joyeux artiste qui jouait les comiques habillés, genre Arnal, avec un entrain de bon aloi, un masque des plus réussis, sans rien perdre du joli garçon.

— M. Lanes, vieux de la vieille, n'avait jamais joué la comédie qu'à Toulouse, gasconnant à faire rougir ses compatriotes : ce n'était qu'une nature, le talent laissait à désirer.

Mais au-dessus de ce personnel, il y avait une brillante étoile de province, qui rivalisait avec l'éclat et la beauté de toutes celles de Paris, un artiste qui marchait de pair avec ceux de la capitale, y compris Frédérick Lemaître, ce génie !

Cet acteur, adoré des amateurs de ce temps-là, était Victor Genin.

Ceux qui avaient pu voir Frédérick Lemaître et Genin dans *Trente ans de la vie d'un Joueur, Paul Jones, Don César de Bazan, Ruy-Blas,* la *Tour de Nesles,* ne savaient à qui donner la palme. Ces deux artistes restaient deux maîtres.

— Mme Joly, premier rôle femme, ne le cédait en rien en talent à tous ses camarades. Jolie, possédant une belle diction et un organe chaud, distinguée, elle portait superbement le costume de reine.

— Mme Aubry, une soubrette petite et mignonne, vive, alerte, spirituelle, coquette, une de ces comédiennes comme Déjazet, dont le moule est brisé.

— Mme Luguet, duègne, mère noble, une grande dignité scénique, diseuse de la bonne école, mère de la célèbre Marie Laurent, la triomphante créatrice des *Chevaliers du Brouillard.*

— Mme Fumery, autre soubrette qui, sans atteindre son chef d'emploi, Mme Aubry, la remplaçait très convenablement.

Quelques acteurs d'un mérite moins éclatant gravitaient autour de ce brillant personnel : c'était M. Henry, qui disait encore bien les vers

de Molière et de Casimir Delavigne; M. Illac, Mme Dangis, une duègne, caricature des plus ébouriffantes.

En même temps paraissait à l'horizon une jeune artiste, élève du conservatoire de Toulouse, une forte gaillarde aux poumons d'acier, aux allures fières, réunissant en elle toutes les passions théâtrales, une nature souple à tous les effets dramatiques, Mlle Toscan; elle débutait alors avec une autrê grande artiste que j'ai mentionnée plus haut, Mlle Luguet (Mme Laurent). Ces deux femmes ont brillé sur les scènes parisiennes et les grands théâtres de province, elles étaient de celles sur qui l'âge passe sans enlever un atome du puissant souffle artistique. Quel est le talent en lumière de l'heure présente qui pourrait être mis en parallèle avec l'une d'elles! le drame meurt parce que la race de ses savants interprètes se perd, disparaît.

Telle était la troupe du théâtre des Variétés en l'an de grâce 1841-1842. On ne pensait pas encore à l'*Œil crevé*, à la *Belle Hélène* et à la *Mascotte*.

J'assistai à une nouvelle exécution au Capitole, on jouait la *Favorite*. Est-ce bien cette année-là? il y a confusion en moi. Toujours est-

il que l'artiste qui chantait le rôle de Léonore, s'appelait Mme Lamy, et qu'elle créa cette œuvre sous la direction Guérin, un brave homme que la fortune malmenait. Je le retrouvai dix-huit ans plus tard, à Strasbourg, régisseur général; il vit encore, retiré à Marseille, ne roulant pas sur le velours et la soie : chute générale de ce misérable métier où il y a toujours beaucoup d'appelés et fort peu d'élus.

Revenons à nos petites affaires : j'avais promis à M. Berthé d'aller, une fois encore, faire la vente avec lui; je tins parole. Je fus le premier arrivé à l'écurie, où j'étrillai Mlle Julie, dont le poil se mit à reluire comme une botte vernie. J'installai la voiture au Capitole, en face de la rue du Taur, dans laquelle se trouve une église, sur la droite. Je faillis mourir de rire en contemplant sa façade : deux saints, dans leurs niches, y sont d'un grotesque à tout casser, ces deux bonnes têtes de pierre ont l'air d'être accrochées là, et d'avoir l'une des nausées, l'autre des coliques; les corps tordus, les mains en avant comme pour demander des mouchoirs, les deux saints ballottent dans de vastes robes de moines; les têtes trop grosses, les corps trop petits, des pieds de géants, alors que les mains sont des mains

de poupées, ces braves figures, exposées ailleurs qu'à l'entrée d'un monument religieux, feraient les délices d'un établissement comique, mais tout habitant toulousain est habitué à regarder dévotement ces deux clowns d'une autre époque.

En causant avec M. Berthé, je lui racontai l'entretien que j'avais eu avec l'*auteur de mes jours;* il me répondit, après avoir réfléchi quelques instants :

— J'ai peur, mon compagnon, que toute ta vie tu bâtisses sur le sable; mais ton père est ton père.

Ce fut tout, on ne revint plus sur ce sujet. Sa réponse se grava dans ma mémoire, je n'eus que trop souvent l'occasion de me la rappeler.

IV

Les leçons d'Antonia continuaient; comme elle promettait beaucoup, les conseils ne lui manquaient pas; elle avait le concours et l'appui de toutes les vieilles expériencss réunies.

M. de Breuck passait pour un habile administrateur à la tête du Conservatoire. Un autre jeune artiste sur lequel on avait les yeux,

M. Boulo, fit carrière à l'Opéra-Comique et à la salle de la rue Lepeletier. M. Boulo eut une fille qui devint chanteuse légère et qui, douée d'un talent réel, fut applaudie par tout Toulouse sous ma direction, en 1874-1875.

Le papa Desparament, un chanteur hors ligne, Toulousain retiré dans son pays, ne s'était pas encore suicidé et professait alors.

M. Cadeau, pianiste, organiste, harmoniste, n'attendait qu'une occasion pour aller à Paris, y briller un moment comme compositeur, en donnant ses *Deux Jackeys* à l'Opéra-Comique, et *Colette*, opéra en trois actes. On le nomma chef de la copie au grand Opéra, rue Lepeletier ; il mourut bien pauvrement, comme beaucoup de compositeurs.

Mme Casimir était aussi, à la même époque, une chanteuse adorée des Toulousains qui, depuis la fondation de leur ville, ont l'art du chant inoculé dans les veines. Toulouse reste la pépinière des chanteurs célèbres, et la patrie des plus belles voix, je ne dis pas des grands artistes, entendons-nous bien !

A cette date, vivait un de ces protecteurs des arts, comme il y en eut au temps jadis, et dont la passion consistait à découvrir des sujets à

Mme Chelli-Boulo, après avoir quitté le théâtre, ouvrit à Toulouse un cours particulier de chant qui forma

vocation, dans toutes les branches artistiques. Ce grand seigneur s'appelait le comte de Castellane. Ce Mécène habitait un hôtel rue Croix-Baragnon, lequel fut occupé plus tard par M. de Campaigno, maire de Toulouse.

Le comte de Castellane était infirme et ne se promenait qu'à cheval, avec une selle de femme, allant toujours au petit pas, escorté d'un domestique qui tenait le cheval par la tête. On le connaissait comme le *loup blanc*; pas un enfant du pays, devenu grand, ne peut avoir oublié ce type d'homme, grand seigneur, généreux, effacé de la liste des vivants.

C'est dans ce milieu que se mouvait ma sœur, en attendant sa nouvelle gloire théâtrale; moi, complètement mis à l'écart, j'étais ignoré de tout ce monde-là, et ne servais même pas de contraste au joli visage d'Antonia.

Ignoré de tout le monde, ai-je dit? Oui, car mon père ne se décidant pas à voyager, je repris mon violon, et m'en fus de nouveau racler et chansonner, deux ou trois mois, je crois. J'alimentais la maison qui avait un excessif besoin du secours de ma voix.

Tous les vieux quartiers de la vieille Toulouse me rendirent gorge. Je battis le pavé de Saint-

Cyprien, de Saint-Michel, j'enjôlai les marchandes de la place des Carmes ; d'autres fois, je fatiguai les paysans et les gros boutiquiers de la *Piazetta* de la Trinité. Cette place respirait l'Italien et sentait l'Espagnol. Je déroulai mon boniment en face de la boutique de M. Berdoulat, marchand drapier en gros, et de M. Rédard, bijoutier, dont les vitrines ruisselaient d'or et d'argent.

La halle aux blés reçut mes visites ; j'exploitai aussi quelquefois les environs.

Je m'en fus jusqu'à Blagnac (joli port de mer) !!! à la Courtensourt, à la Lande, où je fis grincer ma chanterelle et sauter la récolte des oignons. Toulouse devenait comme Bordeaux, une ville bâtie pour moi. Si jamais les yeux m'eussent manqué, j'aurais pu l'habiter sans embarras. Elle fut ma seconde patrie.

Est-ce mon grand amour de Toulouse qui plus tard, en 1881, après que j'eus, comme gérant du Capitole, épargné les deniers de la ville, fait encaisser 18,000 francs de bénéfice en deux mois d'exploitation, est-ce cet amour qui me valut d'un monsieur Castelbou, un maire de passage (heureusement) la suppression de 150 francs des modestes appointements alloués à ma gérance ?

Ce monsieur, un intransigeant, ne transigea pas avec moi; sans raisons aucunes, sans me connaître, sans crier gare avec son bel organe, en arrivant à cette haute magistrature, il se laissa aller à ce noble mouvement de *générosité* et de *reconnaissance* qui se traduisit à la fin de l'année par une perte de 30,000 francs, à côté d'une économie de 150 francs.

Mais nous n'en sommes pas là !

Je répandis mes cahiers de chansons dans tous les établissements : l'hôtel Chaubard, dans la rue Lafayette, remplacé par le grand bazar, était un de mes endroits de prédilection.

M. Chaubard m'y accueillait en papa, et me permettait de circuler librement dans les salles à manger. Quelle joie n'éprouva pas ce brave homme, lorsqu'à 22 ans de distance, il me vit débuter au Capitole, dans Georges Brown de la *Dame Blanche !*

Et le restaurant Gaston, touchant aux vieux murs du Capitole, et où ma recette n'était jamais moindre de 20 à 25 sous ! Et la cour de l'hôtel *du Midi*, où ma voix faisait écho sur le vieux mur qui avait appartenu à la salle de spectacle, dans laquelle Molière et sa troupe jouèrent la comédie ! Et la rue des Balances, au

milieu de laquelle je faillis cent fois être écrasé par un maladroit, plus souvent par un méchant ! Ah, tout Toulouse connut alors le chanteur des rues !

A Saint-Cyprien, près des murailles de l'ancien octroi, devant la femme sans tête, ai-je assez crié pour cette malheureuse !

Et l'on ne voudrait pas que j'aimasse Toulouse ! Il y a de ma peau, de ma chair, de mes cheveux dans toutes ses rues ; mes guenilles ont servi de balai municipal à ces affreux petits cailloux qui sont encore son pavage : je n'ai jamais songé à demander une rétribution aux prédécesseurs de l'intransigeant Castelbou ; aussi je dis comme la chanson de Deffès :

— O Toulouso, ô moun païs t'aïmi.

Oui, comme un enfant, comme un amoureux, j'adore même tes bêtises !

Les grands centres comportent toujours avec eux des foyers infects ; enfant, galopin, ou homme, j'ai évité ces quartiers, où la débauche est libre et compromet à peine ; mais nous ne sommes pas tous faits sur le même modèle ; le proverbe latin : Talis filius, talis pater, est bête comme des pattes emplumées ; dans la cité savante, la lumière ne vient pas de la rue des

Jardiniers! Les mauvaises nuits de Bordeaux reparaissaient à notre horizon : le bien-être de la maison se ressentait de ce que les mains paternelles versaient ailleurs que chez nous, le produit de mes économies.

Un jour, pourtant, sur l'injonction de quelques amis, mon père dut songer aux voyages et à m'emmener avec lui.

En caniche de mauvaise humeur, je me fis quelque peu tirer l'oreille, mais moralement, j'étais bel et bien lié.

Pendant quelques jours, on étudia la question du départ, les moyens de l'effectuer, en réparant en même temps, les brèches faites à nos ressources, par les bergères de la rue des Jardiniers.

Quand mon père se donnait à l'activité, il s'y donnait bien, je lui dois cette justice! Il avait commandé une belle voiture à 4 roues, ayant un large siège avec magnifique capotage; derrière se trouvait un grand caisson, le tout bien peint, bien verni, ornementé de filets jaunes sur fond grenat : deux lanternes fort gracieuses s'adaptaient au bas du capotage pour les séances de nuit.

Cette voiture allait devenir notre atelier de géographie, notre observatoire : nous nous pro-

posions d'expliquer la terre aux paysans (qui la connaissaient mieux que nous); un peu de cosmographie ne nous gênait pas dans notre programme, nous étions aptes à tout enseigner, pour le plus grand plaisir et la plus grande instruction de chacun : le soleil, les astres, leurs mouvements, nous avions tout un système planétaire dérangé et arrangé pour la circonstance. Je ne savais pas lire et j'avais à épeler le firmament! Au fond, cela m'importait peu; ma mémoire était des meilleures, depuis huit jours je n'ignorais plus que Paris possédait une population de un million deux cent cinquante mille habitants, qu'elle était la capitale de la France, et que c'était une cité manufacturière et industrielle; que Rouen avait 70,000 habitants, qu'elle s'emparait de tout le commerce du Havre et que les navires venant d'Angleterre, du Nord, de la Norwège, de la Russie, de l'Amérique remontaient jusqu'à elle par la Seine, que de cette ville les transactions s'opéraient par voie de terre, grâce à nos routes royales et départementales.

Mon père et Antonia se servaient de ma tête comme d'une enclume, et y enfonçaient toutes sortes de choses, de gré ou de force : on tapait par côté, par devant, par derrière, par dessus,

on y plantait les clous que l'on voulait, tout y restait : je devais, par mon nouveau savoir, étonner les populations rurales que nous allions éclairer!

Ah! quel joli remue-ménage cela faisait dans ma cervelle! Jupiter s'y cognait avec Vénus, Cyrius y donnait du cor à obstruer *la trompe d'Eustache!* La lune s'y mariait avec la tour de Pise; le mont Blanc, le mont Saint-Bernard, les montagnes du Jura et des Pyrénées dansaient le quadrille des clodoches sous mes yeux!

Lorsque je fus habitué à tout cela, que la voiture fut achevée, le cheval acheté, nos cahiers de géographie imprimés et brochés, je pris, par mesure de prudence, mon violon, mes chansons, mon parapluie, et nous quittâmes Toulouse, accompagnés par la famille et les amis.

Cette séparation ne fut point triste; au contraire, elle fut gaie, pleine de promesses d'un heureux retour!

En route pour la fortune, mon père, moi et coco (notre cheval) nous adoptâmes d'abord l'itinéraire suivant: Muret, Villefranche et Castelnaudary; le point important était Carcassonne.

Tout alla bien, ma foi : l'homme des champs mordit à l'hameçon géographique ; à part les

torgnolles dont j'avais perdu le goût, j'eusse été heureux dans cette nouvelle phase de ma vie.

Nous eûmes à lutter quelquefois avec des concurrents sérieux, les hauts et puissants charlatans aux splendides équipages à 4 chevaux, ayant musiciens sur la voiture; avec des arracheurs de dents, des marchandes d'eau de Cologne (du pur Jean-Marie Farina) qui voyageaient comme des princes de l'art..... de mettre dedans leur prochain le plus possible.

Dans certains marchés, dans quelques foires, nous ne faisions pas assez de bruit. Je ne pouvais sans me compromettre, moi géographe, moi, un Babinet, un Arago, jouer un petit air de violon, sur cette belle voiture! Non, non, je ne le pouvais pas.

Au fond, ceci est plutôt de ma part un sentiment de jalousie contre nos rivaux, qu'une plainte sérieuse envers le sort qui nous favorisait aussi : nos actions étaient en hausse, mon père en profitait trop souvent, en se livrant à Dame Jane, dont le brillant et brûlant liquide illuminait par trop sa raison.

La loquacité n'était pas son faible, mais lorsqu'il avait ingurgité des flots de rubis, il devenait plus qu'insupportable; il bavardait et frap-

pait sur moi, bien que, tous les jours, mon devoir fut ponctuellement accompli. Ces humeurs frappeuses me poussaient à me coucher sans souper, sans envie de rien prendre, ma raison se révoltait contre ces excès et cette injustice.

Il ne devrait être permis de boire que lorsqu'on a le vin bon ; la méchanceté ajoute à ce terrible défaut quelque chose d'effrayant, de sauvage !

Dans ces jours de désolation, je m'enfermais dans ma chambre d'auberge, ou bien à l'écurie, avec mon Coco ; et là, mon violon dans les mains, je me jouais des motifs plaintifs, enfantés par mon imagination ; je pleurais en les exécutant, et je pensais à ma mère, à ma sœur, et bien aussi à M. Berthé. Coco tournait sa tête vers moi, la bête comprenait peut-être presqu'autant que l'enfant, assurément plus que l'homme qui nous affligeait.

Un soir, au retour d'un grand marché à Belpech, notre auberge était comble : tout le monde s'était-il donc donné rendez-vous à la même demeure?

En tête des clients et habitués, marchaient d'abord et toujours les gros éleveurs de races porcines, bovines et chevalines, puis les grainetiers, ensuite les grands charlatans, enfin les

riches saltimbanques peu nombreux, plus un beau bouquet de gendarmes, quatre hommes et un brigadier tenant une place du diable : le tout parlait, grouillait, *tapageait* à ne pas s'entendre, c'était la tour de Babel !

On avait été obligé de placer des litières, en dehors de l'écurie, sous un hangar, pour les chevaux de la maréchaussée ; on se demandait où, après le repas, on coucherait tout ce monde, l'auberge n'aurait jamais assez de chambres ni de lits pour une telle avalanche de voyageurs.

Ce fut pendant le dîner, une de ces confusions insensées où l'on est assourdi, bousculé, sans parvenir à obtenir ce que l'on désire : on se mangeait dans les assiettes les uns des autres, les riches marchands hurlaient, les charlatans frappaient, les gros camelots braillaient, les petits ânes mêlaient leur doux langage au concert des veaux, des vaches, des chevaux, qni poursuivaient ensemble une harmonie assez discordante, capable de figurer avec avantage dans la partition du *Roi de Lahore* de Massenet.

Les gendarmes seuls riaient, la tunique déboutonnée.

La cuisine bruissait ; les ragouts qui bouillaient, envoyaient jusqu'à nous des sons indé-

cents, les couvercles sautillaient, les servantes s'interpelaient avec des voix huilées ou vinaigrées, comme l'on voudra, cette fourmilière rageuse finissait par briser le tympan, le ton des voix était plus élevé que celui du duo de Guillaume Tell, on ne se comprenait plus.

Je n'avais rien vu, rien entendu de pareil : les cocoricos de la basse-cour faisaient chorus avec la ferraille des gendarmes, heurtant et s'accrochant à tout, pif, paf, pigne, une chaise se cassait, un verre se pulvérisait, les clics et les clacs de la vaisselle, l'argenterie sonnante, ces mille bruit d'un festin sans ordre, menaçaient de me rendre fou, c'était un nouveau chaos.

J'étais bien habitué au vacarme des foires, mais ce n'était plus la même chose : aux foires, on avait de l'espace, de l'air qui balayait tout, ici, entre les murs, on étouffait, on se sentait envahir par la colère.

Lorsqu'on se fut à peu près tassé, aligné, enchevêtré, accoudé, allongé, un calme relatif s'établit, les dents accomplirent avec conscience leur besogne, elles déchirèrent ce qu'on leur présenta, les langues se turent pour mieux faciliter les dents; le troupeau paissait, la tranquillité devint possible.

Du moment où il y avait des gendarmes au milieu de nous, voleurs et assassins furent mis sur le tapis; la parole appartenait de droit au brigadier, possesseur d'une tête, capable d'effrayer tous les bandits de la contrée : sa physionomie convenait parfaitement au type du représentant de la force publique, à la sévérité de la magistrature noire et rouge. Ses yeux faisaient l'effet de deux pions noirs du jeu des dames, son nez et ses moustaches avaient un faux air de bal masqué, c'était un Porthos, mais il lui manquait son d'Artagnan.

Dans l'inspection qu'il fit au marché, je ne lui avais pas déplu; il m'appela près de lui et m'offrit à boire, le nain trinqua avec le géant. La force intellectuelle de l'homme n'était pas en rapport de la taille, il n'y avait pas de doute possible. Cette masse agissait, mais ne pensait pas; il lui fallait un Pandore bavard : un de ses hommes à pommettes vermeilles et saillantes lui en servait. Ce genre de pommettes a toujours été le signe distinctif d'une cervelle à la confiture de poires. Pandore sautillait et, malgré la dignité de son uniforme, ne devait pas dédaigner un entrechat, ni un saut en l'air dans le *cavalier seul*. Pour l'instant, il roulait des yeux en cou-

lisse aux bonnes de l'auberge. En somme, à part la folichonnerie galante de ces braves gendarmes, la société pouvait vivre en sérénité, Pandore et ses compagnons avaient, pour la protéger, de beaux sabres et *de bonnes balles !*

Soudain une forte idée s'empara de moi et s'incrusta dans ma tête. Je courus chercher mon violon, convaincu du succès que j'obtiendrais, et de la bonne recette qui le couronnerait. L'argent que je gagnais en dehors de mon travail astronomique, géographique, manufacturier et militaire, m'appartenait en entier. Quand l'occasion se présentait j'en profitais.

A mon retour, la vue de mon instrument souleva un hourrah enthousiaste ! mon père avait parlé. Je préludai pendant quelques secondes, afin de permettre au silence de s'établir. J'entrepris à moi tout seul de faire rire ou pleurer toute cette assemblée. Je me concentrai dans ma petite volonté, me confiai à l'expression de mon chant, et m'appuyai sur le bruit de mes cordes.

Il ne s'agissait pas d'arracher une dent, d'enlever une tache produite par un corps gras sur le collet d'un habit, d'enfariner une tête d'imbécile, pour provoquer les éclats d'une joie déli-

rante; ou bien encore, de laver avec de l'eau odoriférante, une de ces bonnes boules sales et noires de charbonnier naïf. Non, je voulais mieux que cela, j'allais entreprendre de pénétrer dans tous ces cœurs et dans tous ces cerveaux, j'entendais amener les pleurs aux yeux, exciter le gonflement des rates, toucher la corde sensible de chacun, la faire vibrer, même jusque chez les grands charlatans.

Réussir n'était pas une petite besogne.

Mon succès fut complet.

Les plus récalcitrants, les plus endurcis cédèrent, j'eus une victoire éclatante.

L'âge aidant, l'expérience me venait, mes forces s'augmentaient, je tenais mieux mon instrument dans les doigts; par-dessus tout, l'âme de ma sœur planait sur moi et me protégeait.

Certes, dira-t-on, l'aéoropage devant lequel je me trouvais, n'était pas un aéropage bien difficile !

Possible, mais il n'est pas si simple qu'on le croit, d'attacher à sa personne cent paires d'oreilles et deux cents yeux, d'avoir tout cela tourné, tendu vers soi, attentif aux moindres gestes que l'on fait et à l'intonnation de la voix que l'on émet.

Sans que cela se passât dans un riche salon, ou dans une vaste et magnifique salle, devant des habits noirs et des femmes, trop ou pas assez décolletées, il y avait, pour mon âge et mon petit talent, un triomphe, que tout le monde n'aurait pas aussi bien mérité (soit dit sans orgueil).

Plus tard, au milieu de mes succès artistiques, à Marseille, Toulouse, Rouen, Lyon, Bordeaux et Paris, j'ai pensé souvent à ces soirées effacées depuis si longtemps, à celle-là surtout, où je tins dans le creux de ma main, au bout de mes faibles doigts, avec une mélodie improvisée par mon âme et ressentie par tout mon être, les cent individus rassemblés autour de moi.

J'obtins ce que je désirais. Mes marionnettes de chair et d'os m'avaient aussi bien obéi que mes comédiens de bois dans le castelet bordelais; elles avaient pleuré, elles avaient ri, il s'agissait maintenant de les faire sauter toutes à la fois, les fils de ces pantins les retenaient encore attachés à mon archet! Il n'est rien que je n'eusse pu les pousser à accomplir; elles se fussent ruées à ma défense, elles m'eussent porté en triomphe jusqu'à l'hôtel de ville, elles eussent ceint mon front d'un laurier toujours vert.

Pour cette fois, je me contentai de trois jolis

écus, et je lâchai tous ces fils électrisés qui commençaient à m'embarrasser. Ainsi finirent ces heures, troubles au début, où personne ne parvenait à s'entendre, et où, après quelques airs de musique, tous étaient prêts à m'obéir à moi, le nain.

Le moment de se coucher arriva, ce fut une autre histoire, un embrouillage où le plus malin eût renoncé à se reconnaître : la scène des chandelles, des chambres à escalader, des lits à prendre d'assaut, des bottes de paille ou de foin à se procurer, amena mille et mille incidents, les uns bouffons, les autres orageux.

Mon père se préoccupa fort peu de moi, je le lui rendis bien. En pareille circonstance, il savait où dénicher un lit, au besoin celui de la repasseuse ne l'offusquait pas.

Le brigadier, son Pandore et moi, nous avisâmes au dehors la grande échelle appuyée contre la fenêtre du grenier, sous le hangar ; nous grimpâmes prestement et nous nous installâmes sur les pailles et le foin amoncelés, étagés tout autour des murs. A tâtons, chacun chercha une bonne place, prit ses aises, et les ronflements ne tardèrent pas à animer l'espace que nous occupions.

Dans l'intérieur de la maison, le vacarme

continuait : les portes étaient cognées avec violence, les disputes ne décessaient pas, les jurements sifflaient dans l'air, les chandelles se promenaient derrière les croisées comme des feux follets, rien n'y manquait.

A la fin des fins, tout ce bruit eut un terme. On s'était calfeutré tant bien que mal, le repos appelait les plus enragés importuns; tout revêtit l'apparence d'un lieu funèbre à la sortie d'un bal masqué.

Le brigadier s'était transformé en une taupe, et disparaissait dans les tas de paille que son poids minait; Pandore, couché sur le dos, parlait haut et sifflait par entr'actes. Moi, échauffé par la soirée, rompu par la fatigue de la journée, je me tortillais sur mon foin, comme un singe en colère, ou comme un chien qui en veut à ses puces.

Ne trouvant pas de bonne place, à force de mettre les pieds à la tête, et la tête aux pieds, de virer, tourner, entraîner, *paravirer*, je m'endormis assez profondément; Morphée devint le maître absolu de tous les êtres naguère si mouvementés.

Tout à coup, un cri retentit dans le recueillement qui avait succédé à l'agitation, un second

cri plus fort que le premier suit, puis un troisième, un quatrième, une série.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le vacarme renaît de ses cendres.

Les femmes effrayées crient : « Au vòleur! au voleur! Les portes se rouvrent brusquement; la procession des chandelles recommence; les chevaux piétinent, hennissent dans les écuries; tout le monde en chemise, bannières déployées, court affolé; les bonnets de coton sont sur les yeux des hommes, les bonnets de dentelles se présentent tout de travers sur la tête des femmes; les cheveux en désordre, les pieds chaussés de pantoufles, de gros souliers ou de bottes, les jambes nues, il n'est personne qui ne soit en rumeur.

La gendamerie déchaussée prend ses dispositions pour procéder aux arrestations, ou à un combat sanglant s'il y a lieu; les cris redoublent toujours.

Que se passait-il donc, que s'était-il passé?

Moins que rien, une alerte bien involontaire, voici :

On avait oublié de fermer la trappe du grenier, donnant sur le grand escalier. Me tortillant sur mes bottes de foin, ainsi que l'eût fait un ver,

les jambes en avant, les deux brasé tendus, j'étais arrivé insensiblement, et sans m'en douter, au bord de la fatale trappe; tout d'un coup mon corps s'y engagea, et j'eus tout juste le temps de me retenir par les bras. Je restai suspendu en l'air, mes jambes et mon corps flottant dans le vide, sans trouver de point d'appui. Réveillé en sursaut au milieu de mon premier sommeil, la tête lourde, les yeux fermés, je sentis l'espace sous moi, d'où mes cris, mes appels au secours.

Bientôt l'escalier fut rempli de tout ce monde affolé et en chemise; les lumières éclairèrent, ce tableau fut comique pour ceux qui le considéraient, fort désagréable pour moi; de l'intérieur du grenier, on se rendit compte de ma situation désastreuse, le brigadier et Pandore accoururent à mon aide; d'en bas, on se précipita de même à ma délivrance : dans tout ce zèle déployé de part et d'autre, je fus tiraillé en sens inverse, ce qui m'occasionna de nouveaux hurlements.

Je faillis passer par l'écartellement : on posa enfin une échelle, j'atteignis un des barreaux, la gendarmerie d'en haut s'était ralliée au mode de secours employé par les gens qui étaient au-dessous de moi : je descendis et fus reçu par les bras de tous ceux qui avaient travaillé à

mon sauvetage; nouveau Gulliver découvert par les géants, toutes les femmes m'embrassèrent.

Quand on se fut bien assuré que rien n'était endommagé dans ma personne, chacun se mit à rire de moi d'abord, de son voisin ensuite; la frayeur dissipée, je rentrai dans le grenier dont on ferma la trappe, ce fut après à qui se sauverait, en montrant un tas de choses qui entretinrent les conversations, pendant toute la journée du lendemain.

J'avais bien prévu que mon père ne serait pas embarrassé pour se caser, on ne le vit pas durant tout le tapage; mais chut!.... Je commençais à comprendre le mystère de l'Incarnation, et l'auréole de saint Joseph n'existait plus pour moi.

V

Carcassonne restait toujours notre objectif: nous en approchions.

Avant d'y arriver, nous exploitâmes tous les petits pays : lorsqu'enfin ses vieilles murailles apparurent à nos regards, nous n'eûmes point d'émotion trop violente. Tout ce que je pourrais

raconter, sur l'ancienne et nouvelle cité, ne vaudrait pas le voyage que vous pouvez y faire comme moi.

Elle fut, pour nous, une des villes les moins hospitalières de notre tournée; aussi, nous n'y séjournâmes que fort peu, et reprîmes bientôt par l'Hérault et par le Tarn, afin de rentrer à notre quartier général!

Tout se passa encore assez bien, en ajoutant, à l'avoir de mes épaules, quelques volées, parfois justes, mais plus souvent inopportunes!

Quand le vin est tiré, il faut le boire.

Nous voyagions dans le pays des vignes, qui n'avaient pas, à cette époque, ressenti les atteintes du perfide poison, du phylloxera : que mon père eût été malheureux dans ce temps-ci! Sa figure s'empourprait davantage tous les mois; on n'eût pu le prendre pour anémique; du reste, il n'y avait pas encore abus du mot et de la maladie qui menace de plus en plus de se généraliser : on finira par vivre avec sa petite anémie, comme on vivait jadis avec un séduisant cautère, ou un gracieux vésicatoire! Cautère et vésicatoire furent de mode, ils sont remplacés par anémie, ce n'est pas plus propre, mais ça sentait plus mauvais. Dieu me garde d'avancer

que la médecine n'a pas progressé; bien au contraire, elle a inventé assez de systèmes *drogatifs* pour guérir l'humanité entière.

Il me revient, qu'un charlatan, voulant prouver la valeur de son médicament, bon pour toutes les maladies, criait, sur sa voiture : « Vous pouvez vous convaincre de l'efficacité de mon emplâtre, en le collant sur la serrure de la porte d'entrée; le malade, habitât-il le troisième étage, se précipitera à sa fenêtre pour vous dire : « je « suis guéri, je suis guéri. »

Depuis Molière, les médecins n'ont pas allongé la vie humaine, ce qui serait, il me semble, la meilleure chose à inventer : quelques-uns la raccourcissent à leurs clients, me dit-on; me préservent les dieux d'y ajouter foi : seulement, je soutiens *mordicus*, qu'un bifteck mal fait vaut mieux que la meilleure des drogues.

Je ne sais pas au juste si, avec tant d'écoles nouvelles, tant de systèmes différents, tous préconisés par des catégories de fervents, les malades diminueront, ce que je sais, c'est que les boutiques de pharmaciens augmentent, et que leurs petites affaires ne marchent pas trop mal : l'art n'a rien à démêler dans ce qui se manipule au laboratoire; et, médecins, pharmaciens, apo-

thicaires, charlatans, sorciers guérisseurs de toutes les nations, ne peuvent (comme jadis), se regarder sans rire.

— Mon ami, disait un jour un ecclésiastique à son domestique : Jean, mon ami, vous touchez aux portes du Ciel, préparez votre âme à paraître devant le Dieu bon, qui pardonne ou punit, selon que l'on a bien ou mal agi ici-bas! vos yeux éblouis vont contempler le céleste séjour, vous allez goûter au repos éternel!!!.....

Il aurait continué longtemps ainsi, si le moribond ne l'eût interrompu pour lui répondre :

— Eh, monsieur le curé, ce sera là-haut comme ici, le bon Dieu me dira : « Jean, allez dire à la lune de se lever; Jean, allez allumer les étoiles; Jean, allez dire aux anges de se coucher : ce sera toujours la même chose! Ici, j'avais la clef de la cave, et la vigne ne pousse pas au Ciel.

Nous retournâmes sur Toulouse, par Narbonne, Bédarieux, Castres, où j'eus une indigestion de pastèques et de melons; nous touchâmes encore à Albi et à Montauban, où le souvenir et l'absence de M. Berthé se firent cruellement sentir.

Depuis quelque temps, je dépérissais, je deve-

nais morose, plus rien ne me plaisait, et lorsqu'enfin nous arrivâmes à Toulouse, après un travail aussi laborieux, exécuté au milieu de tant de fatigues, j'étais à bout de forces.

Éprouvé par la croissance, mon corps s'allongeait en maigreur, tandis que mon visage perdait ses couleurs et restait tout blême ; en marchant, j'avais des lassitudes dans les jambes et, celles-ci, fléchissant sous le poids de mon corps trop lourd à porter, j'étais parfois obligé de m'arrêter et de m'asseoir; la nostalgie agissant de son côté, l'indifférence et la paresse s'emparaient de moi et me causaient des défaillances, tout comme si j'eusse été une fillette anémique.

Lorsque je m'arrêtais sur les routes, tout pensif, inconscient, n'analysant aucune de mes idées, ni de mes impressions, je regardais avec ennui autour de moi, puis j'allais baigner mes pieds dans les ruisseaux, qui sont au bord du chemin; je rêvassais des heures entières, mes larmes coulaient, et j'avais le désir de mourir.

Une seule chose me retenait, m'empêchait de mettre ce sinistre projet à exécution, l'image de ma mère, qui se dressait devant moi, et me parlait du chagrin que je lui donnerais, ainsi qu'à

ma sœur Tonia : ce doux nom de mon enfance me revenait à la pensée, mes lèvres le murmuraient, je voulais encore embrasser ces deux êtres si chers à mon cœur, les revoir, leur confier les angoisses, les découragements de mon âme malheureuse loin d'elles.

Par le fait, depuis longtemps je n'avais personne à aimer ! Entre mon père et moi, il n'existait aucune communauté de vues; des abîmes nous séparaient, je n'en vivais que plus isolé, sans confident de mes peines, de mes souffrances.

Mon père avait la voix de l'ange vengeur, disant :

— Marche, marche !

Si j'avais été à Bordeaux, je serais allé parler à mes amis. M. Michel et le père Picon.

Que M. Berthé eût été là, et je lui aurais dit :

— Vous le voyez, mon brave et bon compagnon de cinq mois de bonheur, je bâtis sur le sable !

Mais non, personne près de moi, pas même un chien : — Coco, oui, Coco me restait, et je dormais des couples d'heures, entre ses jambes, sous la litière, mais, comme moi, il conservait toujours sa charge.

C'est dans ces dispositions d'esprit que je rentrai à Toulouse.

Nous demeurions encore chez M. Solaire : J'eus un tel contentement de revoir tous ces visages amis, qu'aucun élan extravagant ne vint me secouer ; j'embrassai les miens comme si je ne les avais pas quittés; c'était mon droit de me retrouver là, j'avais mérité ma place au foyer de famille, il était juste, équitable que je l'occupasse.

Ma mère devina, à sa première inspection, ce qui se passait en moi, et quel était l'état de mon corps ; elle bassina mon lit, me déshabilla, comme elle le faisait lorsque j'avais deux ans, et veilla sur sa couvée qu'elle craignait de perdre.

Je tombai malade; mais, entouré de tant de soins et de tant d'affection, ma santé reprit le dessus, et je me rétablis assez promptement.

J'éprouvais quelque chose de nouveau dans tout mon être, l'homme se révélait, brisant la coquille qui l'avait gêné; mes pérégrinations, mes labeurs hâtaient ce changement naturel.

Quand je quittai mon lit, pour commencer la période dite de convalescence, les choses ne m'apparaissaient plus sous le même aspect que par le passé : plus jeune que ma sœur, j'étais porté à

la traiter en cadette ; il me venait à la tête des idées de commander, qu'aurait-ce été si la barbe m'eût orné les joues et le menton ! Mes premières sorties ne me menèrent pas au delà du boulevard Saint-Aubin, ou de la place Saint-Georges.

Place Saint-Georges, j'achetai, à un *décrochez-moi ça,* des vêtements, pour remplacer ceux que j'avais, lesquels ne m'arrivaient plus qu'à hauteur des coudes et des genoux. Cela me donnait des allures de frère ignorantin échappé de sa soutane.

Cet achat, utile et nécessaire à la décence, me procura l'occasion de visiter toutes les boutiques à vieilles défroques, tous les récipients des vanités éteintes ! Vieux morceaux de draps, sous lesquels avaient palpité des cœurs honnêtes ou infâmes.

Qui sait ! n'y a-t-il point, dans une redingote abandonnée, quelque trace pure ou malsaine de celui qui l'a endossée ! A-t-elle été vendue par un être noble ou généreux, ou bien par un fripon ou un gredin, qui affirmerait, qu'il n'existe pas en elle, un fluide plus ou moins efficace et agissant sur la pensée de son nouveau propriétaire.

Ne peut-il y avoir en elle, comme un suinte-

ment de bonnes ou de mauvaises actions, de passions dignes ou de vices honteux? à coup sûr, dans ces plis fatigués et usés, dans ces doublures jaunies et éraillées, il y a de la douleur, parfois de la mort, terminaison fatale de tout ce qui a vécu.

Remuant, fouillant, furetant, je bouleversai avec une vive curiosité toutes sortes d'objets, et j'aperçus au milieu d'un tas de ferrailles, quelque chose d'étrange, de difficile à définir : à peine osai-je y toucher! le cuivre, le fer, l'acier qui la composaient, étaient rongés, tachés; la poussière s'y était comme incrustée; l'eau du ciel tombant avait fait pâte, et le soleil avait durci ces formes bizarres.

En considérant de plus près, je découvris sous cet amas boueux, une pendule! Oui, par ma foi, une pendule. Le modèle n'en était pas commun, et l'ouvrier qui avait exécuté cet ouvrage, devait être un personnage singulier. Datait-elle de Louis XIV, Louis XV ou Louis XVI, de la Révolution ou de l'Empire; il était impossible de lui appliquer une époque ou un style.

J'avais beau la retourner, en regarder l'extérieur ou l'intérieur, elle n'était que grotesque, fantastique, elle ne répondait à aucune recherche

raisonnable; c'était l'œuvre d'un fou, peut-être d'un farceur.

J'en demandai le prix : le marchand, heureux de se débarrasser de cette dislocation, le fit modeste, à la hauteur de ma bourse; je payai et emportai ma trouvaille pour l'offrir à Antonia, après l'avoir cependant bien nettoyée.

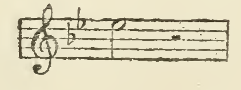
L'étrangeté de cettte horloge surprit ma sœur aussi bien que moi; ce coucou mystérieux cachait peut-être quelque mystère, tout comme un sarcophage ; il fallait le questionner et connaître ses réponses.

Je montai le mouvement, réglai les aiguilles, posai ma trouvaille sur la cheminée, et nous ne parlâmes plus d'elle.

Pour ce qui va suivre, il serait bon que le lecteur lise lentement et donne, aux battements répétés de la pendule, une inflexion, ressemblant à un timbre d'une tonalité élevée, et à un autre plus grave, plus sec.
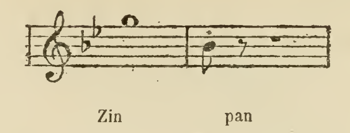
J'annote musicalement :

1er avertissement.



Broun

Maintenant, 2me sonnerie indiquant les quarts.

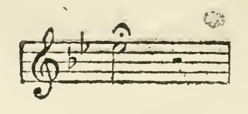


Le premier zin de chaque 3/4 peut s'allonger, être languissant, la conversation des deux personnages doit imiter le mouvement un peu mystérieux qui s'y rattache, en faire un petit monologue bien raconté Ce n'est qu'à cette condition que ce récit prendra un peu d'originalité : sans cela, on n'a qu'à le passer. L'intérêt de ce livre n'en souffrira pas.

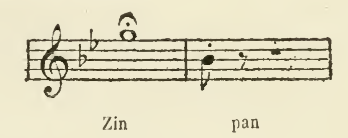
Il était huit heures du soir et nous étions en été; le jour baissait, laissant au ciel une couleur vague; nous respirions dans le calme d'une soirée un peu suffocante, à l'heure où la nature rentre en elle-même et étouffe ses bruits; les teintes verdâtres de l'immensité qui planait au-dessus de nous, se perdaient dans un horizon empourpré; le soleil ressemblait à un ballon enflammé, retenu à la terre par un fil, placé dans la main d'un enfant : Antonia contemplait, je me promenais sans idée arrêtée, ma tête reposait dans une sérénité absolue.

Nous nous retournâmes au premier bruit de la

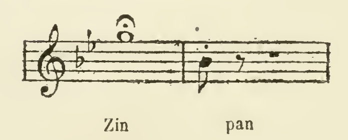
pendule, qui eût tout l'air de nous prévenir qu'elle allait chanter :



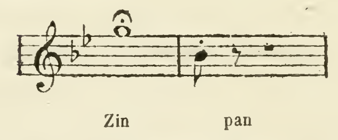
Un temps d'arrêt.



Un léger temps d'arrêt.



Nouvel arrêt, puis.
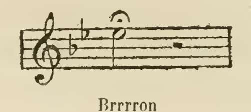


— Comment, dit Antonia, elle sonne trois quarts, au quart ?
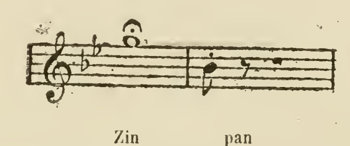
— Je viens pourtant de la régler ; j'ai oublié, il est vrai, de m'assurer de la sonnerie, nous verrons à la demie.

— Attendons, ta pendule m'intéresse.
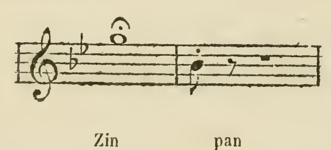
Comme la grande aiguille frôlait six heures, le petit frémissement intérieur se fit entendre :



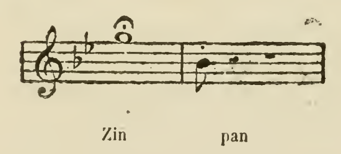
Puis :



Temps d'arrêt.



Nouvel arrêt.

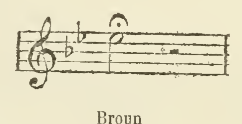


— Ah mais ! encore 3/4, fit ma sœur?

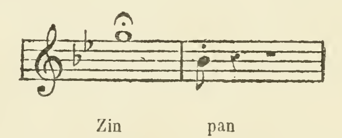
— Elle se règle peut-être elle-même : elle vient d'avancer d'un quart : une fois au point avec les aiguilles, sa sonnerie deviendra régulière ; nous n'avons qu'à attendre un nouveau quart

d'heure ; en causant, le temps fuira rapidement.

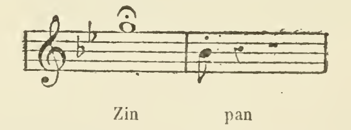
Nous nous accoudâmes tout à notre aise, à la fenêtre, épluchant les promeneurs de la rue, gros, grands, petits ou maigres, mais l'oreille toujours du côté de la pendule, que nous paraissions oublier, et à laquelle nous pensions quand même.



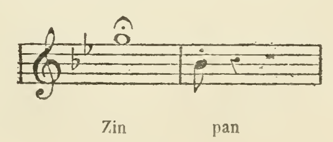
Nous eûmes un brusque mouvement et ne quittâmes plus la pendule des yeux.



Temps d'arrêt, pendant lequel Antonia fit craquer les phalanges de ses doigts fins.



Arrêt nouveau attendu ; puis :



— Ah, enfin la voilà à son point!

Antonia semblait soulagée d'un grand poids :

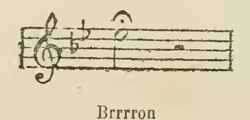
— Il était temps, ajouta-t-elle, car ma curiosité était tellement surexcitée qu'elle me portait sur les nerfs.

— C'est très bien, mais ce n'est pas assez : c'est surtout à l'heure qu'elle sonnera maintenant, que nous saurons à quoi nous en tenir.

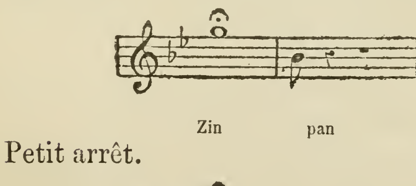
— Encore attendre, encore s'énerver!

Nous nous assîmes en face de la pendule, ne perdant pas de vue un seul des mouvements des aiguilles.

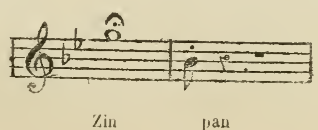
Antonia frappait du bout des pieds le parquet, s'étirait les bras et les mains; tout à coup :



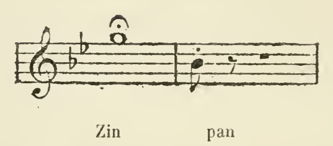
Ma sœur ne put retenir un bâillement.



Petit arrêt.



Jusque là rien que de normal, la sonnerie paraissait dans la bonne voie; après son arrêt régulier :



— Tu vois, elle sonne bien enfin : c'est le quatrième quart qui va se faire entendre.....

Nous l'attendîmes en vain : l'infernale pendule resta muette comme un poisson; nous la contemplâmes longuement avec le désir féroce d'y toucher, de forcer la sonnerie (si toutefois elle en avait une), de tourner et retourner ses noires aiguillles, mais elle commençait à effrayer ma sœur; son silence et son immobilité rendaient sa vue plus désagréable encore, nous en serions arrivés à ne la toucher qu'avec un bâton pour la briser, ou bien avec des pincettes, de peur qu'elle ne nous brûlât les mains.

— Il y a le diable dans cette vilaine horloge, me fit ma sœur, en frappant des talons.

Je la calmai de mon mieux, bien que j'eusse besoin moi-même d'être raisonné : j'allumai une bougie, et crus prudent de soustraire ma pendule à une nouvelle expérience : je l'enveloppai avec

soin et la cachai dans un coin obscur de ma chambre, de façon à ce qu'elle fût à l'abri de tout regard indiscret, de toute vengeance intempestive.

On fit part aux habitants de la maison, de ma singulière trouvaille, de l'étrangeté agaçante de cette horloge impitoyable, dont les métronomiques trois quarts pouvaient accompagner un chant d'église.

L'impressionnabilité d'Antonia, la vivacité qu'elle mit à en parler, ses gestes expressifs, excitèrent la curiosité de tous. M. Solaire en oublia sa goutte.

On décida d'une grrrande représentation de la pendule, pour le lendemain, à l'heure du déjeuner; les coups de zin... pan... patients comme le serpent, allaient, nous en étions convaincus, surprendre nos amis.

J'apportai au moment voulu le joujou infernal, Antonia eut, à son apparition, comme un léger frisson.

Je ne me défendrai pas non plus, que, la nuit précédente, j'avais rêvé cloches, bourdons, tocsins, sonneries diaboliques : des êtres fantastiques me montraient leurs têtes, devant la grande lentille du balancier des hautes horloges

campagnardes; des diables, accrochés aux vieux clochers, poussaient les cloches, qui tournaient et carillonnaient en folles.

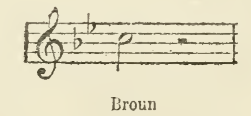
Le petit jour m'avait délivré de ce cauchemar, je n'en maudissais pas moins ma sotte acquisition.

Je montai la sonnerie, fixai les aiguilles, et posai l'instrument, auteur de nos tortures nerveuses, sur un meuble, bien en vue de tous. Je lui gardais quelque peu rancune.

L'explication du phénomène approchait, cette sorcière parlerait, mon père et M. Solaire mordaient facilement à l'amorce du surnaturel.

L'allure de l'intrigante pendule donnait à penser; l'impatience croissait de minute en minute, elle suivait le développement d'une calomnie de don Bazile.

Le café était servi, je crus le moment propice, je mis le balancier en mouvement, le quart arriva enfin..... mais au lieu du petit frémissement avertisseur :



Broun

annoncé et attendu, la grande aiguille se prit

à tourner autour du cadran, comme une insensée, montant, descendant, revenant sur sa marche, cherchant une direction, un point fixe, retournant de nouveau en sens inversé, on l'aurait supposée le jouet d'un être invisible : tout à coup, elle cessa sa course et vint se poser à midi moins dix, d'où elle ne bougea plus.

Nous étions interdits.

Personne n'avait parlé ; la course drôlatique de l'aiguille avait bien cependant failli nous faire pouffer de rire, mais son brusque arrêt nous en enleva le temps.

A peine commencions nous à échanger nos réflexions sur ce sujet, que nous fûmes surpris, suffoqués, par une détonation, forte comme un coup de révolver, tandis qu'une étincelle jaillissait du trou par lequel on montait la pendule, le seul du reste, placé entre le pivot des aiguilles et le chiffre romain VI.

L'étonnement fut à son comble, on ne remua plus, on attendit avec anxiété : tout était arrêté dans la sorcière de pendule : le plus drôle, c'est qu'Antonia soupçonneuse me regarda avec des yeux en dessous, s'imaginant une mystification de ma part : elle avait sur le cœur sa scène ner-

veuse et affectait peu de disposition à me la pardonner.

M. Solaire rompit le silence, et s'emparant de la parole, me dit :

— Ah ça, gamin, tu nous apportes une pendule à feu d'artifice? Est-ce pour honorer mon uniforme d'artilleur? Je te donne un écu, si, sans préparations aucunes, sans cachotteries, tu obtiens le même résultat, eh, eh, malin !

Mon père, de son côté, dissimulait mal le désir qui le tourmentait, de m'adresser un bon coup de botte dans ce que l'on qualifiait de : *ma lune.*

— En voilà un joli blagueur, murmurait-il, qui me fait transpirer pour des trois quarts, et accouche d'une fusée achetée chez l'épicier d'en bas !

Ma mère estimait que c'était drôle quand même, et que la farce était fort bien jouée.

Mme Solaire, désappointée y fut de son petit mot :

— Mais, galopin, depuis une heure, je m'attends à un peu de magie, de sorcellerie, et tu finis comme un pétard de la Saint-Jean ; va te coucher et emporte avec toi, madame ta fausse pendule.

Au milieu de ces malédictions, j'éclatai de rire, et mon rire fut d'autant plus inextinguible, que j'eus beau vouloir me disculper de toute intention plaisante, personne ne put être persuadé que ce n'était pas une farce.

De guerre lasse, je proposai une seconde épreuve.

Je repris la pendule, la remontai, plaçai les aiguilles à leur point de départ et mis le balancier en mouvement. J'opérais cette fois devant tout le monde, il était impossible de douter de ma bonne foi et de me soupçonner de glisser un objet quelconque dans l'intérieur de l'horloge.

Ausssitôt posée sur le marbre, la grande aiguille battit de plus belle sa course désespérée : la tarentule à laquelle elle était en proie, la fit de nouveau monter, descendre, tourner, virer, exécuter une danse comique, jusqu'au moment où, comme si un signal eût été donné, elle remonta encore et s'arrêta brusquement à midi moins dix : le coup de pistolet, l'étincelle jaillit du trou béant, puis rien ne bougea plus.

Il y eut une mimique de regards interrogateurs du plus drôle d'effet.

— M. Solaire, dis-je en riant, vous me devez un écu.

— Tu n'es qu'un farceur, ton expérience n'est pas concluante.

— Soit, à une autre fois.

J'enlevai la pendule fantastique et énervante, et la reportai dans son vieux coin, d'où elle ne sortit que bien des jours après.

VI

Ce jour-là, ma mère et Antonia se rendirent comme de coutume au Conservatoire.

Resté seul, me sentant fort, et tout à fait remis de ma maladie, la fantaisie me prit d'aller encore, avec mon violon et mes chansons, essayer une tournée. Justement, le *fénètra* de la *Patte-d'Oie* était affiché, j'y transportai ma personne et mon matériel.

La journée fut fatigante : il y avait de l'électricité dans l'air, mais la recette marcha bien.

A la tombée de la nuit, je fus loué pour aller faire danser dans un village un peu plus éloigné, mais sur la même route, à Lardenne.

Marché discuté, marché conclu, six francs et à boire.

En arrivant, on m'installa sur un tonneau

vide qui me servit de table d'harmonie et doubla le son de mes cordes : pendant trois bonnes heures, j'usai largement mes crins durcis de collophane; entre les danses, je buvais un bon coup et revenais ensuite, ranimé d'une nouvelle vigueur, à mes quadrilles et mes bourrées. J'eus, en dehors de nos conventions, un morceau à manger sur le pouce, j'en avais le plus pressant besoin, car le déjeuner du matin était loin. Mon estomac, affaibli par la maladie, avait absorbé un peu trop de liquide, et réclamait impérieusement quelque chose de plus substantiel.

J'étais dans un état de grande gaieté; je ressentais pour la première fois de ma vie un pareil effet : ma tête brûlait, en moi pétillaient mille vivacités, le rire me tourmentait à propos de rien, ma poitrine se gonflait, le cœur me sautait et me montait aux lèvres, je souffrais et il me semblait que je me trouvais bien.

La fête touchait à sa fin, les paysans les plus robustes succombaient à la lassitude, les fillettes abandonnaient la place, les vieux rentraient chez eux et disparaissaient comme des ombres : minuit était sonné, les lumières s'éteignaient sous les coups de vent, l'atmosphère se chargeait de plus en plus ; je ne considérai rien,

vaillamment, je m'engageai sur la route de Toulouse.

Mes yeux tournaient dans leur orbite, l'obscurité m'entourait d'une façon absolue : je ne distinguais aucun des objets près desquels je passais, tout dansait à côté de moi comme si j'eûsse encore conduit des couples enlacés, des sauteurs enragés.

Qu'importe !

J'avançais toujours ; je titubais et roulais plus d'une fois sur les piles de cailloux, entassés au bord de la route ; un éclair, qui brusquement illuminait le chemin, me montrait mon écart, et je me remettais en marche.

Les gros nuages noirs s'amoncelaient au ciel ; on pressentait davantage qu'un orage ordinaire : ce n'était pas une bourrasque passagère qui se préparait, non, c'était un de ces ouragans formidables du Midi, qui déracinent les arbres les plus forts et tuent les imprudents qui les bravent.

Des tourbillons de poussière chaude commençaient à m'aveugler, j'accélérai ma marche.

J'avais à résister au vent, aux tourbillons, aux éclairs, aux tas de pierres sur lesquels je me heurtais sans cesse, mes mains s'ensanglan-

taient, mes jambes faiblissaient, mais je garantissais quand même, mon violon, de tout mauvais choc ; mes coudes avaient percé mes vêtements, j'avançais toujours.

Les coups de tonnerre, à leur tour, vinrent faire entendre leurs longs et sourds grondements; je pensais aux miens, à l'inquiétude de ma mère, je conservais en moi l'espoir de trouver un abri avant le grand déchaînement de la tempête.

Je me mis à courir à pleins jarrets et roulai encore plusieurs fois à terre : je me relevais et courais de plus belle.

Je traversai Saint-Cyprien, sans conscience du lieu où j'étais; du reste, aucune lumière nulle part : pas une âme dans les rues, le gardien de l'octroi m'avait laissé passer, sans m'arrêter, sans me questionner.

Je parvins enfin à la porte triomphale du pont qui existait en ce temps-là, et était posée, entre l'Hôtel-Dieu et la cour Dillon, au-dessus du Château-d'Eau.

Là, je m'assis sur le parapet du jardin de l'hôpital; j'avais-devant moi de larges voies, aucune ne m'offrait un abri. Le vent à cette heure se glaçait et me cinglait le visage : les éclairs

blancs et bleuâtres se précipitaient avec une splendeur terrifiante : chacun d'eux m'obligeait à porter la main sur mes yeux, et d'attendre pour reconnaître la position : les roulements de tonnerre se succédaient maintenant sans interruption; quelques voitures passèrent près de moi au triple galop, les lumières éteintes; les chevaux se cabraient par instants et fuyaient ensuite avec rage, poussés par des tourbillons qui semblaient les emporter jusque dans les nuages !

Parfois, j'avais essayé de crier :

— Monsieur, Monsieur, emmenez-moi, sauvez-moi.

Le vent avait arrêté et étouffé ma faible voix.

La tempête devenait de plus en plus effrayante pour mon jeune âge, et bien que j'eusse déjà assisté à de violents orages, c'était la première fois que j'en subissais un, sans me trouver à l'abri : de plus, celui-ci se compliquait de l'heure avancée, du lieu désert où j'étais, de la vue du grand chemin qui m'épouvantait, par le défaut de protection qu'il m'offrait, du malaise de mon estomac non habitué à une aussi forte secousse.

Je fus saisi d'une telle commotion, que je me

remis à courir, et remontai le pont, donnant tous mes soins, toute ma sollicitude à mon violon et à mes chansons : l'image des miens me poursuivait dans ma folle course.

Au moment où j'arrivai au milieu du pont, l'horloge de Croix-Daurade sonna deux heures. Comme si les éléments n'eussent attendu que ce signal pour éclater, toutes les cataractes du ciel s'ouvrirent à la fois : vent, pluie, grèle, grelons de la grosseur d'un œuf, me déchirèrent le visage, et me blessèrent à la nuque; ma tête, bien couverte heureusement, était garantie, quant au crâne, contre cette avalanche de cailloux.

La Garonne était remuée jusque dans ses profondeurs, et ramenait à sa surface sa vase noire et puante : tout était destruction, tout était sinistre.

Les carreaux brisés frappaient le sol : au loin, on entendait des cris et des appels lugubres; tonnerres, éclairs se suivaient sans intervalle, le déchaînement de la tempête était effroyable; tout se tordait dans la nature.

Éperdu, terrifié, j'atteignis l'autre extrémité du pont : attiré par la dernière vibration de la cloche de Croix-Daurade, j'arrivai, haletant, ex-

ténué, sans conscience, la tête allourdie, je roulai sous le grand portail, sur ces marches toujours commencées, jamais finies, là, un instinct de pudeur, *une révolte de sentiments religieux pour le temple,* pour ces marches sacrées, me fit lever encore, et je me traînai *péniblement* jusqu'à l'angle du quai, en face, où je me tapis sur un banc incrusté dans le parapet même : la morgue était au-dessous.

Je tombai sur la large dalle, l'estomac ne résista plus ; avec des cris de douleur, il fut soulagé de ses excès de la soirée.

Que me faisaient alors les colères du ciel ; je ne sentais plus rien ; j'avais un cercle de plomb autour des yeux, mon front était inondé d'une sueur glacée, mes jambes tremblaient, je pus tout supporter sans y porter attention : raffales, torrents d'eau, écorchures, blessures, grêlons, éclairs, coups de tonnerre assourdissants, cheveux mouillés et flottant au gré du vent.

Je glissai, fermai les yeux, vaincu par une force supérieure à la mienne, et, je dormis. .

. . . .

. . . .

. . . .

Dormir au milieu de la tempête, sous le courroux du ciel, à la porte d'une église, qui devrait être un refuge.

Être un enfant, un chétif, un misérable balayé par l'ouragan, et heurter du front la porte de la maison de Dieu, sans voir cette porte s'ouvrir, sans apercevoir le visage d'un protecteur bienveillant, sans personne pour tendre la main à l'enfant, au chétif, au misérable, et le recevoir, au nom du Dieu puissant, dans la maison consacrée à son culte.

O faiblesse humaine, peux-tu te mesurer avec les forces de la nature !

Les chênes sont déracinés par l'ouragan, les toits des maisons s'écroulent, l'homme n'a pour lui que la force d'inertie.

La mort passa-t-elle près de moi, eût-elle tentation de m'embrasser, le sais-je ? brin d'herbe, couché à terre par un torrent dévastateur, je fus oublié, et me tirai de cette secousse : je sortis des profondeurs de l'abîme, la tête libre, la poitrine puissante ; je me réveillai vivant et fort, après m'être vu enveloppé, pour àinsi dire, sous les plis du suaire : mon étonnement fut grand, lorsque j'ouvris les yeux. J'avais échappé à l'ennemi invisible qui, peu

d'heures auparavant, me figeait le sang dans les veines.

Quant au reste de moi, mes guenilles, mon violon, mes chansons et ma casquette, tout cela en tas se balançait encore dans une large flaque d'eau bourbeuse : je sauvai de la noyade tous ces objets, mais dans un piteux état. Je m'assurai ensuite si ma recette du jour était bien dans ma poche, j'eus la satisfaction de trouver intact mon petit pécule.

Debout, cherchant à reconnaître ma route, je repris lentement le chemin de la maison maternelle! Une cloche vibra dans l'air et sonna quatre heures; mis au courant de l'heure, je sentis mes forces se doubler, et j'avançai sans plus me préoccuper des ruisseaux; j'arrivai non par les Pénitents-Bleus, mais par le vieux rempart de terre. Ma mère toute habillée m'attendait, la chandelle brûlait à sa fin.

O cœur de mère, tu avais donc veillé pendant cette horrible nuit, c'était sans doute à ta douce prière que je devais mon retour! Ta faible voix, au milieu de cet affreux déchaînement des éléments, avait été entendue, et avait amené à ton enfant des protecteurs invisibles. Qui peut sonder ce que Dieu nous cache dans cet infini

qui nous entoure de toutes parts ! Infini, immense infini devant lequel l'homme est aveugle.

Sans un mot de reproche, ma mère épongea mes blessures, me changea des pieds à la tête, me coucha, m'enveloppa dans des couvertures : bientôt une bonne tasse de tisane aida mes membres engourdis à se réchauffer ; ma mère s'assit près de mon lit et veilla encore !

Le lendemain, les journaux étaient remplis du récit des accidents de la nuit : aucun vieillard n'avait souvenance d'un semblable désastre ; morts d'hommes, inondations, pertes de récoltes, de bestiaux, toits effondrés, arbres détruits, c'était navrant ! Et bien moi, grain de poussière, j'avais dormi sous cette catastrophe ! ! !

VII

Au milieu de ces fluctuations de bons et mauvais jours, la rapidité avec laquelle le temps s'écoulait, emportait au loin bien loin, derrière nous, tous ces événements qui nous vieillissaient de jours, de mois et d'années !

Nous fûmes enfin prévenus qu'Antonia allait débuter sur la belle scène du Capitole : quelle œuvre lui destinait-on ? — Robert le Diable !

Cette partition, presqu'au lever de sa gloire, avait en ce moment trente-sept ans d'âge de moins qu'aujourd'hui : la jeunesse de l'œuvre, la fraîcheur musicale mélodique qui y régnait, l'étonnante audace de l'harmoniste qui l'avait écrite, passionnaient les masses, remuaient les imaginations, bouleversaient les habitudes ainsi que les règles vocales et instrumentales.

Les jeunes laissaient déborder leur enthousiasme, les vieux montraient des mines renfrognées. Ce n'était plus Armide ni la Vestale, ni Fernand Cortez, orné de son combat au sable où personne n'est tué, ni Œdipe à Colone, ni les Maris garçons. Les règles étaient faussées, mais la partition n'en continuait pas moins sa marche triomphale !

Antonia, entreprenant à seize ans, le rôle d'Alice hérissé de difficultés vocales, affichait une certaine témérité : il fallait qu'on eût une bien grande confiance en elle, et qu'elle se sentît une sûreté d'acquit bien supérieure à celle qu'on a d'ordinaire à son âge !

Au reste, c'était annoncé, il n'y avait plus à y revenir; affiches et journaux avaient parlé : le costume commandé empêchait toute reculade, ce qui, d'ailleurs, n'aurait pas été dans le

caractère de ma sœur! Pleine d'audace, au contraire, son désir le plus ardent eût été de devancer le jour de cette lutte, si tragique pour tant d'artistes débutants ! Elle n'éprouvait aucune appréhension à la pensée d'affronter ce public turbulent, criard, hurleur, vociférant contre qui lui déplaît; elle était heureuse d'avoir à livrer bataille, elle était pleine d'espoir pour le succès. Elle savait que de furieux, de sauvage qu'il est parfois, le public devient doux comme un mouton, pour qui sait mériter sa sympathie, exciter son enthousiasme, en appeler à sa justice !

Enfin se leva l'aurore de ce jour de gloire ou de honte : la fatale soirée se dessinait sous d'assez heureux hospices, le soleil fut brillant tout le jour. Antonia se déclarait d'humeur à aller jusque dans la lune : la gaieté rayonnait sur toute la maison, quant à moi je ne tenais pas en place ; je devais, le soir, me caser au parterre, et laisser tout le monde libre, m'effaçant le plus possible, afin de n'embarrasser personne.

Mon état de santé était à demi-maladif; ce n'était plus des nerfs qui m'entouraient les muscles, mais des cordes tendues comme celles d'un arc, toutes prêtes à se rompre au moindre choc, au contact le plus indifférent. Tout m'irritait ;

un bruit de chaises, un coup de balai contre un meuble, un grincement de vaisselle, le cri d'un marchand passant dans la rue, tout cela me produisait l'effet de coups de marteau qu'on aurait frappé sur ma tête.

Je tordais toutes les épingles qui s'égaraient à portée de mes doigts ; à table, un coude qui me heurtait, me poussait à reculer de trois pas.

Dieu me pardonne, on l'avait fait exprès, au déjeuner tout était mauvais : il me prit des envies d'allonger des coups de poings au Napoléon en plâtre de M. Solaire ; heureusement ma pensée ne me rappela pas le souvenir de la pendule Zin-Pan, sans quoi je l'eusse brisée avec frénésie.

Antonia ne me le cédait en rien comme impatience et comme irritation : nous ne nous parlâmes pas pour éviter toute étincelle ; il faisait beau, très beau, pas même un prétexte à colère. Je cognai les portes avec le désir de les réduire en miettes : mon père n'avait qu'à bien s'observer à mon égard durant cette journée, ou j'entrais en révolte. Pensait-il à moi ? Non. Sa fille seule l'occupait et l'absorbait entièrement.

Après déjeuner, je remontai à ma chambre et entrepris de brosser mes vêtements, m'y em-

ployant de si bon cœur, que je faillis dépasser le but et les user jusqu'à la corde. Ce fut ensuite le tour de mes souliers que je voulus forcer à reluire, en répandant sur eux toute une boîte de cirage.

J'attrapai mon violon, mes doigts jouèrent faux ; l'instrument souffrait depuis la noyade de la nuit d'orage.

Un orgue de Barbarie s'installa sous ma fenêtre, je lui jetai deux sous en le priant de se retirer plus loin.

Ne sachant plus que faire, n'ayant pas même la ressource d'un livre (et pour cause), l'idée me vint que mes cheveux demandaient à être taillés, et que cette opération aiderait le temps à se précipiter. Quatre à quatre, je descendis les marches de notre escalier et entrai résolument chez le premier Figaro qui s'offrit à mes regards.

Le perruquier me dit d'un air gouailleur :

— Est-ce au pouce ou à la cuillière qu'il faut raser monsieur ?

Sa mauvaise plaisanterie choisissait mal son moment, et j'allais, bien sûr, taper, lorsque, réfléchissant, je répondis :

— Non, les cheveux seulement.

Une fois assis, les serviettes épinglées autour

du cou et sur le dos, j'eus à ne plus remuer; malheureusement les nerfs ne calmaient pas leur impatience, et s'irritant de cette tranquillité obligée, agacés par les ciseaux qui taillaient et grinçaient au-dessus de mes oreilles, ils me poussèrent à un faux mouvement, crac, le cartillage de l'oreille droite fut pincé; je bondis hors de mes entraves comme un taureau qui brise ses liens. Le sang coulait, mais le morceau restait attaché : on lava, on mit du taffetas d'Angleterre, et les ciseaux recommencèrent à chanter sur ma tête volcanisée.

Ce petit accident apporta cependant un peu de répit au tracas de mes nerfs.

Tout accommodé, peigné, bichonné, parfumé, je payai, et fus me promener.

Mais on avait oublié de me brosser suffisamment, de sorte que les petits cheveux, coupés trop drus, se mirent à me picoter les épaules et le dos. J'endurai un véritable supplice de coups d'aiguilles. Remuant la tête en tous sens, passant les doigts sur la nuque pour repousser les pointes assassines, m'exaspérant à un travail méticuleux et impossibie, je me décidai à rentrer pour me laver le cou.

Que fis-je là encore? j'augmentai mon mar-

tyre : les piqûres se multiplièrent ; plus j'épongeai, plus je séchai, plus j'enfarinai (la poudre de riz n'était pas à la portée de toutes les bourses), frottant et brossant, davantage je souffris. Adoptant le parti que prit M. Dubois de Toppfer, je changeai de linge, la douleur s'éteignit, et j'éprouvai un réel soulagement.

Le dîner ne fut pas moins insupportable que le déjeuner. Ma mère et Antonia partirent, M. et Mme Solaire préparèrent leurs toilettes, mon père porta ailleurs son impatience.

Je profitai des deux heures qui me restaient à attendre, pour courir me distraire n'importe où, oubliant mon oreille et mes coups d'épingles.

Enfin !!! .....

Je m'installai dans le coin le plus sombre du théâtre du Capitole au parterre : j'étais devenu intouchable, un paquet d'orties n'aurait pas été plus désagréable à manipuler.

Ces soirées de débuts sont toujours remplies d'émotions et exercent une sérieuse attraction sur la curiosité du public : il a beau changer tous les dix ou quinze ans, il reste semblable à ce qu'il a été, se transmettant de générations en générations ses passions et ses goûts.

Le soir d'un début important, il y a un fil que

personne ne voit, et que chacun touche sans s'en douter : ce fil conducteur se tend ou se détend, suivant le talent ou la faiblesse de l'artiste qui débute, et influe sur les auditeurs; si l'impuissance de l'artiste se manifeste carrément, le fil se tend de tous côtés, enserre les masses, agit sur tous les corps, soulève une première rumeur, bientôt suivie d'un grondement sourd; les têtes se meuvent en avant, en arrière, de droite, de gauche, imitant les flots de la mer; puis le fil serrant davantage, la masse éclate et le brise!

Alors, plus de retenue; cris, sifflets, interpellations, vociférations de toutes sortes, imitations burlesques des cris de tous les animaux de la création, miaulements, aboiements, chants du coq, braiements de l'âne, puis les quolibets, l'appel inévitable du régisseur, lequel arrive et a toutes les peines du monde à se faire entendre, bien heureux s'il parvient à parler, à sa troisième apparition.

Les gens les plus *comme il faut* s'agitent, tout devient houleux, du parquet aux quatrièmes galeries; le tapage parfois atteint une telle intensité que l'intervention de la police est nécessaire : à ce point extrême, il est difficile de prévoir où cela s'arrêtera : le pauvre chanteur,

cause inconsciente de tant de vacarme, est hué, conspué, insulté, et perd de sa dignité d'homme s'il ne se retire pas à l'instant.

Nous reviendrons plus tard sur ces scènes tumultueuses dont nous n'avons entendu que donner ici un faible aperçu ; nous parlerons aussi des triomphes de ceux qui savent changer ces tigres en brebis.

Nous avons à nous occuper de la soirée de Robert le Diable. Ce sont mes yeux et mes oreilles de treize ans qui vont nous retracer cette représentation, si lointaine à cette heure.

M. Cuvreau, le chef d'orchestre, que je connaissais bien, monta à son pupitre et y attendit les trois coups sacramentels, lui indiquant le moment de commencer : il fit siffler son archet dans l'air pour une attaque vigoureuse d'un des grands motifs de la partition ; après l'introduction, le rideau se leva et laissa voir un beau décor, animé par la présenc de seigneurs vêtus de riches costumes ; ceux-ci, assis autour de splendides tables, tenaient des coupes d'or à la main, tandis que la scène était remplie de soldats cuirassés, avec casques et armes ; partout des oriflammes, au fond des tentes, cela nous offrait l'image d'un camp de guerre ; quelle belle mise

en scène pour mes yeux, qui n'avaient guère admiré jusque-là, que celle organisée par mon père dans notre *Castelet :* à part moi, je jugeais qu'il y avait apporté de la négligence.

J'attendais avec anxiété l'entrée d'Antonia; un de mes voisins dit :

— Aïci la pitchouno !

— Où ça, fis-je brusquement?

— Qué, me répondit-on, en tournant la tête de mon côté?

— Vous dites : « Voilà la petite » je vous demande où ça?

— Té maînatcheou, là-bas en pétit pèlerin.

Comment, c'était ma sœur sous ce costume! mais où était donc celui que j'avais vu confectionner?

Ne poussant pas plus loin l'étonnement de ma pensée, je restai en proie à la plus vive curiosité.

Il avait beaucoup été question de la jeune débutante, on l'avait entendue dans quelques concerts; comme chanteuse, on l'avait applaudie dans de grandes soirées; elle n'était une inconnue pour personne, ce qui justifiait cette salle comble, cette attente de gloire ou d'insuccès.

Pendant les premiers chœurs que j'entendis chanter, je voyais remuer bras et jambes, tout le

monde s'entrecroiser, monter, descendre sur la scène, sans y rien comprendre, lorsqu'enfin apparut de nouveau le petit pèlerin, débarrassé des méchants seigneurs par Robert, leur ayant appris que le même lait les avait nourris tous les deux : c'était une bonne farce, car Antonia atteignait ses seize ans et le M. Robert en touchait bien quarante.

L'habillé tout en rouge finit par dire : « Allez-vous-en. » Et tous obéirent docilement.

Restés seuls, Alice chanta un superbe morceau qui fit crier bravo à la salle tout entière.

Comme sa voix était douce et puissante à la la fois! Que d'applaudissements retentirent à mes oreilles! mes cheveux se dressaient, le chef d'orchestre approuvait: a la fin de l'air, les musiciens eux-mêmes frappèrent sur leurs instruments.

Je m'agitais comme un singe sur ma banquette : allais-je devenir fou? Je le croyais.

Le reste de l'acte me fut indifférent; le monsieur noir et le monsieur rouge eurent beau se quereller encore, se dire : « En voilà assez, n'est-ce pas? » ou bien : « Tu peux t'en aller si tu veux! » Non, rien ne m'intéressa plus.

Somme toute, je compris que Robert n'était

pas diable du tout, que c'était M. Bertram son ami qui l'était en plein, que par conséquent il y avait abus de confiance sur l'affiche.

Le rideau se baissa, les conversations s'engagèrent, les compliments à l'adresse de ma sœur furent sans restriction.

Je pus enfin contempler la salle; j'y vis de loin tous ceux que je connaissais : le comte de Castellane, M. de Bruck, M, Boulo. le docteur Broquerre, la famille Solaire, etc., etc.

Le deuxième acte commença : une belle madame, une princesse, suivie de ses dames d'atour, se montra à nos yeux; elle chanta un air à fioritures qui me plut fort; Alice reparut avec un joli costume de paysanne; ce fut, il faut l'avouer, un cri général d'admiration; patois et français se mélangeaient dans l'exclamation : « Dieu, qu'elle est jolie ! »

C'était mon opinion : visage pur, marquant la franchise dans tous les traits, yeux brillants, magnifiques épaules, rondeur de taille, bras et jambes admirables, le pied cambré, la main potelée, une prestance de reine, ma sœur réunissait toutes les qualités féminines pour charmer.

La princesse exceptée qui roucoula encore d'une manière magistrale, le reste de l'acte ne

m'inspira rien; la danse surtout me parut ridicule! un monsieur, avec des jambes roses et des souliers de femme, au milieu de quatre danseuses, non moins déshabillées que le danseur, faisaient à qui mieux mieux leurs grâces et leurs mines au public. Je trouvai cela déplacé, mêlé à des choses si sérieuses.

Une seconde fois le rideau nous sépara de la scène : bien entendu, je ne bougeai pas de mon coin.

Au troisième acte, le décor représente une vue de campagne un peu solitaire; c'est sombre : le jeune paysan, fiancé d'Alice, et M. Bertram se rencontrent; l'homme noir donne un tas de conseils au petit bonhomme qui montre des dispositions à les suivre; il accepte bel et bien une bourse pleine d'or, et entonne, avec son compère, un duo très attachant dans lequel abondent les mélodies larges et scéniques : les deux artistes furent chaleureusement applaudis.

Débarrassé de son homme, Bertram chante sa gloire et son bonheur passé, sur des motifs grandioses; des voix qui sortent des entrailles de la terre l'appellent par des chants infernaux, accompagnés d'une musique terrifiante; j'en eus des frissons dans le dos! A la fin du morceau,

une flamme brille au-dessus d'un grand trou, et Bertram y saute à pieds joints : c'était sans doute le chemin de l'enfer.

A peine s'est-il englouti qu'on entend une musique harmonieuse, douce comme un matin de printemps dans les champs. Je me crus revenu au temps jadis, quand j'assistais, sur une route, au lever du soleil, et que j'écoutais le gazouillement des oiseaux, ainsi que les mille bruits de la nature! Quelle limpidité, quelle suavité : l'âme partait pour le pays des rêves. Antonia parut et m'absorba; deux fois elle appela son ami Raimbaut, l'orchestre lui répondit :

— Coucou, coucou !

Elle chanta :

Je vais revoir ma Normandie, etc.

L'air était gracieux, frais, coquet. Quand elle eut achevé, on cria encore de toutes parts : Bravo, bravo! l'orchestre dut s'arrêter, Antonia salua modestement, remerciant tout le monde : ce fut du délire.

Le ciel se couvrit; elle entendit appeler Robert, et voulut rester. Bertram, dont la vue l'épouvantait, s'opposa à son départ, lorsqu'elle eut

pris le parti de s'enfuir devant les bruits infernaux qu'elle entendait autour d'elle; il joua avec elle comme le chat joue avec la souris; un moment même je crus qu'il allait la battre, comme cela arrivait au Castelet, quand elle jouait la *mère Michel*. Je me levai, j'étais tout prêt à sauter sur la scène pour la défendre, mon voisin appuya sa main sur mon épaule et me cloua sur ma banquette.

— Ah mais! lui dis-je.

— Si ça t'ennuie, va-t-en.

— Si ça m'ennuie, elle est forte celle-là!

Il coupa court en me disant :

— Assez.

Je reportai bien vite mes regards sur la scène.

Robert vint se poser mollement à une extrémité du théâtre. Alice, au côté opposé, le diable au milieu en observation, tous trois chantèrent sans le secours des musiciens, heureux de se reposer un instant; les chanteurs paraissaient s'exercer chacun de leur côté, l'un montait la gamme tandis que l'autre la descendait. Antonia souffrait, Robert pleurnichait et Bertram ronflait.

Quand il fut bien prouvé qu'ils devaient renoncer à s'entendre, on se mit à les applaudir

pour les encourager à mieux faire. Les musiciens comprirent que sans eux cela ne marcherait pas longtemps, et ils reprirent, en ayant bien soin de marquer qu'on s'était trompé; les artistes qui commençaient à s'endormir se réveillèrent, et ma sœur se laissa aller à la colère.

Après qu'elle eut dit, en criant bien fort : « Non, je ne pourrais pas parler ! » elle se sauva.

A peine eut-elle disparu qu'on la rappela; elle revint, majestueuse et fière, recevoir cette nouvelle ovation bien méritée.

Elle partie, Robert et Bertram se dirent :

— Essayons aussi de crier bien haut et bien bas.

Après une longue discussion, le diable donna à Robert l'adresse exacte d'un cimetière et d'un tombeau sur lequel il y avait un rameau toujours vert, été comme hiver, sans qu'il fût besoin de l'arroser.

— Celui qui le cueillera, lui fit-il, deviendra puissant, glorieux, riche, aimé de toutes les femmes !

— J'irai, s'exclama Robert.

Et il entonna une mélodie superbe de bravoure, d'intrépidité.

Elle me plut assez; mais dès qu'il l'eut ter-

minée, il brailla de plus belle, à damer le pion à un garçon de ferme qui aurait perdu ses oies.

On baissa le rideau pour le relever presque instantanément, et l'on vit un cloître très haut, avec des tombeaux poussiéreux; au fond, on distinguait une statue, couchée sur le dos, noire comme une négresse. Était-ce une femme? était-ce un grenadier, ou bien un ramoneur? Le rameau, placé dans une des mains de la statue, ressemblait à un paquet de poireaux, la tête en bas, la queue en l'air; il fallait une rude musique pour qu'on acceptât ce tas d'horreurs! l'oreille fut charmée en proportion du désagrément qu'éprouvèrent les yeux à contempler cette laideur scénique.

Après un assez gros moment, pendant lequel on put se livrer à toutes sortes d'observations, le diable Bertram se montra de nouveau et chanta un motif diabolique à donner le frisson. Je n'aurais pas été bien aise d'entendre cela, tout seul, la nuit dans un bois.

Les nonnes parurent à son appel.

Elles ne parlèrent pas : elles avaient sans doute oublié leur langue dans le cercueil. Quelle punition pour ces pauvres femmes!

Chose étrange, elles n'étaient pas sourdes, si elles étaient muettes.

Elles répondirent catégoriquement par gestes.

Le diable les passa en revue; elles lui promirent de divertir Robert, de le forcer à tenir son serment, et cela avec la tête, les bras et les jambes.

Bertram, tranquille sur l'issue de son petit complot, se retira, et les nonnes s'étant débarrassées de leurs grands voiles blancs, apparurent en costumes, si courts que réellement elles auraient aussi bien fait de ne pas en avoir du tout.

La grande maîtresse du cloître, qui portait une décoration, adressa un commandement, et toutes les jambes roses s'élancèrent en cadence.

Robert s'annonça en toussant dans la coulisse; il arriva, tout fatigué de la route, et ne faisant pas trop le malin (comme disent les gamins de Paris).

Dans la tête de la statue qui tenait le bouquet de poireaux, il crut reconnaître sa mère, retour du marché aux légumes, et il voulut s'enfuir comme un poltron, lui toujours disposé à tout casser.

Mais..... les paires de mollets reparurent, et les bras maigres des nonnes l'invitèrent à boire

un petit vin du pays, dans une belle coupe d'or: il le trouva détestable.

On lui offrit des dés, pipés sans doute, car, n'ayant plus rien à perdre depuis le premier acte, il joua et perdit tout de même.

Il allait encore entrer en fureur, s'emballer peut-être et rompre le charme en disant: « Ça m'ennuie, » lorsqu'heureusement la maîtresse de la maison intervint en personne, et par toutes sortes de calineries, de chatteries, de caresses par les jambes, en lui fourrant les pieds sous le nez, sut le diriger comme un gros bébé : il est juste d'avouer qu'elle était bien séduisante, et que la musique exécutée par l'orchestre était des plus admirables.

Robert, séduit, fasciné tout autant que l'était le public, se décida, après un baiser, à cueillir le bouquet de poireaux.

Alors, les diables se précipitèrent sur la scène, avec des torches et des chaînes; il y eut un vacarme épouvantable, dont ils profitèrent pour entraîner rôtir ces fausses demoiselles.

Le théâtre était tout rouge, les musiciens s'éreintaient qui à souffler, qui à racler, la toile se baissant apporta du repos à tous.

La fatigue m'accablait, Antonia ne paraissait

pas assez souvent, pour me remettre de l'état fiévreux dans lequel je vivais depuis le matin; la détente commençait, la lassitude me dominait peu à peu; je me sentais lourd, et j'avais en moi une mollesse contre laquelle je réagissais avec peine.

Lorsqu'on entama le quatrième acte, mes paupières se raidirent, j'écoutai et regardai assez attentivement pour comprendre, que tous ceux qui étaient sur le théâtre avaient une aussi forte envie de dormir que moi.

Les baillements répétés des nobles chevaliers disaient assez qu'ils trouvaient superflu le rameau de Robert.

Robert crut que son bouquet de poireaux aurait une influence décisive sur les machoires du personnel; il réveilla la princesse, et tous deux se mirent à jouer à cache-cache.

— Oui!

— Non!

— Oui!

— Non!

Puis, tombant à genoux, Isabelle chanta un air qui ne le cédait en rien, comme beauté, à tous ceux qui m'avaient émotionné jusque-là.

Robert, attendri, brisa son rameau en pleurant;

les seigneurs rentrèrent et se disposèrent à faire un mauvais parti à ce chevalier malhonnête qui compromettait la princesse.

Du petit paysan, d'Alice, de M. Bertram, il n'en était plus question, mes paupières ne résistaient presque plus au poids qui les écrasait.

Le dernier acte fut une surprise, un boulet de canon, mieux que cela, une douche glacée qui me réveilla tout à fait.

La scène où Robert ne peut pas prier Dieu, l'effet grandiose de l'orgue, le chœur des moines et le *trio* dans lequel on entend au lointain la voix de la mère de Robert, les efforts suprêmes d'Alice rappelant ce fils ingrat à ses devoirs, les cris désespérés de celui-ci, les appels infernaux du père voulant reconquérir son fils pour l'engloutir avec lui dans le même abîme, tout cela excita mon admiration : les cheveux me picotaient sur le crâne, je me levais, et ne me rasseyais que sous la pression de mon voisin, de plus en plus impatienté de mes mouvements.

Il était temps que cela finisse ; la salle entière demanda une dernière fois les trois artistes qui parurent, Antonia au milieu.

Je cherchai ma casquette, j'avais trépigné dessus, toute la soirée, sans m'en douter.

La sortie fut une bousculade; il me tardait de respirer l'air frais; j'éprouvais le besoin de me dégager des entraves qui m'avaient tenu cloué depuis quelques heures; je pratiquai une trouée dans cette foule qui se retirait trop lentement au gré de mes désirs; je m'aidai des coudes et de la tête dans les reins de ceux qui me gênaient au passage; ce que je reçus de coups de poing, de coups de botte quelque part, est incalculable, rien ne m'arrêta; j'eus une belle tripotée, mais mon impassabilité ne se démentit pas; il me fallait de l'air, de l'air à tout prix; enfin, je franchis les derniers obstacles que m'opposait cette foule, après avoir encaissé quelques coups de canne comme surplus. J'étais hors du Capitole un des premiers.

Je me sauvai prestement pour éviter l'émeute qui se préparait en mon honneur; je courus jusqu'à la place Lafayette; là, je fis halte et respirai tout à mon aise. Ainsi se termina pour moi cette représentation néfaste.

Une demi-heure après mon arrivée, nous étions tous réunis à la maison; lorsque je vis enfin ma sœur, je me précipitai dans ses bras, et l'embrassai comme pour la manger, sans dire un seul mot; un gros sanglot s'échappa de ma

poitrine et je pleurai avec des tremblements nerveux qui me poussaient au rire! puis, mon sang se figea, du plomb coula dans ma tête et je roulai à ses pieds comme une masse inerte. Mon père et M. Solaire me portèrent sur mon lit et ne voulurent pas qu'on me déshabillât; on me couvrit seulement, et je restai ainsi jusqu'au lendemain très tard.

VIII

J'ai raconté cette soirée de *Robert*, avec les impressions d'un enfant de treize ans, ne sachant encore ni lire, ni écrire, mais très sensitif, on a pu s'en convaincre.

J'ignorais le théâtre.

Habitué des rues et des routes, des faubourgs et des campagnes, n'ayant aucune notion historique, à part M. Michel et ma sœur, je n'avais jamais connu d'autre musique que celle des orgues de Barbarie, et quels orgues à cette époque? de vrais pots fêlés, contre lesquels aboyaient les chiens, des clarinettes imitatrices des nez pleins de tabac des vieilles portières parisiennes, des trombonnes dans la bouche d'Allemands, musiciens ivrognes de charlatans

qui les gageaient, le tout accompagné de tambours et de grosses caisses, avec un peu de chapeau-chinois dans les mains de nègres domestiques.

Il n'y avait pas là de quoi façonner une oreille délicate, de quoi inspirer une imagination artistique.

Les impressions que je ressentis devant un opéra comme *Robert*, devant une musique aussi grande et aussi travaillée, sont donc vraies, scrupuleusement exactes, elles sont celles d'un jeune sauvageon ; on n'a pas à rechercher entre les lignes une pointe satirique, une critique bien anodine, l'état de mon instruction ne me le permettait pas à ce moment.

C'est naïf, c'est bête si l'on veut, j'en conviens, mais la pensée de l'enfant fut telle ce soir-là, et cette pensée resta ineffaçable dans son souvenir avec bien d'autres, car ce soir vit une des plus grandes émotions de sa vie.

Le lecteur excusera sans hésiter ce qui lui paraîtrait excessif dans ce compte-rendu théâtral d'un bambin.

IX

On était dans la bienheureuse année 1843-1844.

Antonia, brillante de santé, rayonnante de gloire, belle et forte, portant aisément trois ans de plus que son âge (16 ans et 2 mois), représentait un de ces types féminins comme Rubens sut si bien en peindre.

Bonne et honnête créature, à l'imagination vive, ardente, curieuse, ayant les nerfs prompts et l'âme généreuse, elle était par-dessus tout très impressionnable, et passait du rire aux pleurs et des pleurs au rire, faisant Jean qui pleure et Jean qui rit.

J'avais treize ans ; maigre de chair, ma charpente osseuse était des plus solides ; ma croissance rapide m'eût donné un air maladif, si mes pommettes rouges et fraîches n'eussent témoigné du contraire.

Des cheveux noir d'ébène aux reflets bleus au soleil, des yeux très vifs, étaient la seule chose un peu convenable de mon visage.

Mes nerfs, aussi irritables que ceux de ma sœur, me poussaient parfois jusqu'à rire, comme

un fou, devant une paire de pincettes; le sentiment des belles actions était tellement inné en moi, qu'un récit de bravoure m'énervait au point de me rendre pâle d'une blancheur de marbre. Mon petit défaut mignon consistait en ce que j'avais les mains percées. Je tenais de famille!

Le portrait de ma sœur et le mien étaient nécessaires; notre existence va encore changer : ma sœur montera toujours, tandis que je resterai stationnaire; la comédie humaine se jouera autour de nous, nous y aurons nos rôles, Antonia habillée en reine, moi, avec mes guenilles qui ne me quitteront qu'à mon arrivée au théâtre où, à mon tour, je brillerai et monterai autant que ma sœur!

Le lendemain, Antonia fut définitivement engagée et fit partie de la troupe d'opéra : elle reçut 800 francs par mois, ce qui équivalait à 12 ou 1,400 francs de notre époque; c'était une preuve de son mérite et elle allait la justifier, en se perfectionnant sans cesse avec l'expérience et l'étude de ses rôles.

Ai-je besoin de le dire : la famille était heureuse. On pensa alors un peu à moi et à ma sœur Adrienne qui, depuis douze ans, était en nourrice, sur les bords du Rhône; elle avait eu le

temps de sucer du bon lait, et de grandir un brin. On résolut sa rentrée au foyer de famille.

Pour moi, on m'expédia à l'école communale, chez M. Labéda, dont l'établissement était situé sur le square de la rue Alsace-Lorraine, en face le bazar de faïences et de verroteries, au coin même de la rue du Poids-de-l'Huile.

L'école était surélevée, d'au moins six marches, au-dessus du niveau de la rue, fort étroite et largement sale; il y avait une première entrée de pas perdus, avec bancs autour des murailles; on s'y réunissait en attendant l'heure de l'ouverture des classes; au fond, une porte donnait accès au jardin, dans lequel avaient lieu les récréations.

La salle des classes était immense; en entrant, à droite, contre la cloison qui la séparait de la salle des pas perdus, se trouvait le grand bureau ou plutôt la chaire de M. Labéda, haute de quatre marches; au mur de la rue, de grandes fenêtres à guillotines et à petits carreaux, des bancs en rond attachés au sol : à un mètre de distance, en face de ces bancs, des poteaux ou chevalets, sur lesquels on posait les tableaux qui servaient à démontrer aux élèves : des cartes géographiques, des dessins, suivant la nature

des études; cela se divisait en classes, comprenant chacune quatorze ou seize bancs; des images religieuses étaient appliquées au mur qui faisait face aux grandes fenêtres; au milieu de cette salle, un gros poêle, et, enfin, sur la muraille du fond, un Christ.

Autour du premier banc et du premier poteau, à l'entrée, se réunissaient les plus petits : le tableau ne présentait qu'un simple alphabet dont les lettres avaient au moins dix centimètres de taille. C'était là que les bébés, avec leurs paniers à provision dans lesquels ils eussent facilement disparu, pensaient plus à leurs tartines de confitures qu'aux B-A BA, B-I BI, qui les ennuyaient.

On me flanqua parmi ces bonshommes que je qualifiai de suite de..... (trouver le mot dans les derniers ouvrages de Zola).

Je devins leur moniteur, tout en étant assez désagréablement surpris, de camarader avec cette marmaille, qui passait sa vie à lever les deux doigts de la main droite en l'air, pour rendre visite, une dizaine de fois dans la journée, aux usines où l'on travaille pour la maison Richer.

Les plus petits que moi étaient un peu plus

loin avec les grands; je ne saisissais pas bien à quel degré j'étais ignorant; lorsqu'un bambin s'oubliait jusqu'à ne pas tenir compte de la culotte, c'est moi que M. Labéda chargeait des fonctions honorables, mais peu divertissantes, de bonne d'enfant! Que de fois la mission me fut pénible; je me consolais en pensant que la matière portait bonheur.

Quand il m'arrivait d'être turbulent avec mes crapoussins, M. Labéda me priait, avec un gracieux sourire, de tendre la main, et il m'y administrait quelques bons coups d'une badine qui ne le quittait jamais, durant toute la classe: c'était comme son bâton de commandement. Il ne ménageait pas assez ses applications de férule, et ne montrait de préférence pour personne. M. Labéda était grand, fort, plein de santé; il possédait des joues d'un rouge vermillon, un sang des plus vifs, et lorsqu'il tapait, il tapait bien.

Je ne sais pas trop pourquoi, mais mon tour arrivait plus souvent que celui des autres; mes copains en riaient, cela me mettait dans des rages folles.

Un jour d'hiver, par un gros froid, souffrant horriblement des engelures qui m'ornaient les

mains, je commis une faute légère, dont je ne me souviens plus; M. Labéda, avec le fin sourire déjà signalé plus haut, m'appela près de lui et m'enjoignit de lui présenter *les pattes;* dans la mauvaise habitude qu'il avait de frapper à tort et à travers, il n'attendit pas que j'eusse desserré les doigts, et il me cingla d'un vigoureux coup, en plein sur les ongles et les engelures.

La douleur fut terrible, elle m'arracha un cri! je sautai sur sa baguette, la lui enlevai, la brisai et en jetai les morceaux dans ses jambes.

Il demeura stupéfait, pétrifié, comme s'il eût été transformé en statue! le premier étonnement passé, je lus dans ses yeux, une forte envie de m'étriller d'importance, mais prompt comme la pensée, de mes jambes de cerf, je sautai à travers bancs et poteaux, ouvris la porte, franchis la salle des pas perdus, forçai la porte de la rue, et me sauvai en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. Ce fut un coup de foudre pour mon professeur.

Je rentrai à la maison, haletant, bouleversé; je narrai ce qui m'était arrivé, ma superbe sortie des griffes de M. Labéda; je le déclare à ma honte, personne ne parut satisfait de mon ex-

ploit guerrier; mon père témoigna même quelques dispositions à essayer une trique neuve en mon honneur; il parla de me gratifier d'une récompense marquante pour cette prouesse, qu'il qualifiait de peu glorieuse; il en fut empêché par ma mère, on se contenta de m'enfermer dans ma chambre, je n'en bougeai plus.

Antonia, ma sœur, la fierté en personne, que je prenais pour dame justice, n'avait pu comprendre qu'un méchant coup de baguette sur des engelures causât autant de mal.

Par ma foi, j'en avais assez de cette existence d'écolier et de bonne à vider les fonds de culottes; je pensai à me sauver avec mon violon, les ressources ne me manquaient pas, je n'aspirais plus qu'à la libre vie; j'aurais bien vite retrouvé M. Berthé! Qu'on me laissât recommencer une tournée géographique, avec mes batailles, mes chansons, mes danses et l'on verrait! J'en savais plus long aujourd'hui!

J'en étais là de mes réflexions, quand M. Solaire vint me prendre pour descendre chez lui; il paraissait mieux apprécier que les autres ma situation, ma conduite; il ne l'approuvait pas, mais il l'excusait.

Tout le monde se trouvait réuni, M. Labéda

était là. Mon père voulut que je m'abaissasse à implorer son pardon.

— Jamais, jamais, répondis-je.

Et, m'armant de courage, je continuai :

— Laissez-moi partir seul ; je suis assez grand pour me conduire ; je m'ennuie ici, j'en ai assez et je veux m'en aller ! Pourquoi me retenir de force ?

Je reçus, à ce moment, de mon père, un de ces coups de botte qui vous soulèvent de terre et vous envoient à quelques pas de distance. Quel coup de pied ! ce fut le seul, mais il en valait bien quarante.

On se précipita sur moi, mes autres ressorts furent garantis ; l'acte de mon père venait d'allumer en moi une de ces colères qui brisent le système nerveux ! Je n'eus pas une larme, seulement je dus affreusement pâlir, car ma mère me donna à respirer du vinaigre, et m'en imbiba les tempes.

Je remontai à ma chambre prison, mon père me cria :

— Demain, retournez à l'école.

— Ah ! fut ma seule réponse.

J'y retournai en effet, comme si rien ne s'était passé ; je sautai de deux classes.

X

Je bavardais déjà avec les tableaux qui me passaient sous les yeux ; on me mit bientôt un livre dans les mains. J'arrivai au banc de l'écriture : en peu de temps, j'avais noirci des kilomètres de papier ; je progressais, et M. Labéda, avait oublié, lorsqu'une circonstance incroyable occasionna mon renvoi de l'école, et cette fois pour n'y plus rentrer.

Il y avait au banc des petits, dont j'avais eu l'honneur d'être le moniteur et la bobonne, un nouveau venu, un enfant gentil, doux, si bon que je m'étais pris pour lui d'une grande sympathie.

Il avait de bonnes grosses joues fraîches, comme les miennes autrefois à Bordeaux, si bien que je l'embrassais comme si j'eusse voulu le dévorer en anthropophage, j'allais jusqu'à essayer de mordre ses pommettes.

Que signifiait cette rage ! qu'était-ce que cet enthousiasme ? Une affection partant du cœur, un besoin ardent d'aimer, surtout maintenant que, grandissant, tout s'écartait un peu de moi. Je voyais ma sœur et les miens moins souvent ;

ils étaient occupés d'eux-mêmes, de sorte que dans cet enfant je concentrais tous mes sentiments de tendresse !

Mais lui mordre les joues au point de les bleuir, dépassait quelque peu le but, je l'avoue : toujours est-il que les joues bleues d'abord, étaient passées ensuite au jaune foncé, et que, bien entendu, les parents vinrent se plaindre.

Je l'atteste : je n'avais nulle conscience de ce plaisir de carnivore ! J'embrassais l'enfant, lui serrais les joues dans mes dents, avec joie, sans penser à mal. La plainte des parents me valut une correction que je subis sans me défendre ; je ne proférai ni un mot, ni une récrimination.

Tout se serait sans doute arrêté-là, et j'aurais oublié l'enfant aussi bien que tout le reste, si un élève de la classe supérieure, un grand, un solide n'eût ricané sottement, méchamment, de ma punition : en passant près de moi, il me bouscula même.

Je me montrai très digne et ne me vengeai pas ; je le prévins seulement de ne pas avoir à recommencer : il me crut sans doute un capon et il en abusa. Quelques jours après, son aménité m'octroyait un violent coup de poing dans le dos, entre les deux omoplates.

Craignant toujours de réveiller la haine endormie du maître qui, cependant alors, me traitait avec autant de justice que les autres, je me fis petit encore cette fois.

La lâcheté de mon agresseur s'en autorisa pour laisser tomber, pendant une de nos récréations, un dur et retentissant soufflet sur mon visage, jusque-là vierge du contact d'une main de galopin.

Je lui eusse pardonné une bourrade, un mauvais coup, mais m'avoir frappé au visage, cela dépassait les bornes de ma patience et de ma longanimité.

Je l'empoignai brusquement, et poussé par mes nerfs, dont la colère qui m'animait triplait la force, je lui bourrai le corps, la tête, la figure, de coups de poings, capables d'assommer un bœuf : on eût beau se mettre à quatre, six, dix, pour me l'arracher, ce fut inutile, ce fut peine perdue; un soard n'aurait pas mieux tapé dans le tas. Au lieu de s'affaiblir par la fatigue du combat, ma force s'accroissait de seconde en seconde : M. Labéda, cette fois, se tenait prudemment à l'écart.

Quant à mes adversaires, les uns finirent par se retirer de la lutte, les autres allèrent rouler

sous les bancs, et y gémir à leur aise ; pour mon ennemi, qui cherchait à s'enfuir, je fus impitoyable. Je le saisis par les bras et le corps, le soulevai au-dessus du sol, et le laissai retomber sur les reins, au risque de lui briser le crâne ou l'épine dorsale. Je demeurai seul debout comme un gladiateur, prêt à donner le coup de grâce.

M. Labéda se posa carrément devant moi, et me fit signe sans parler de sortir : je ne me pressai pas trop, je ramassai tranquillement ma casquette et m'en allai, lentement, sans souffler mot.

En souvenir de ces hauts faits, la ville ordonna plus tard la démolition de l'école, et installa un square sur son emplacement ; elle n'osa pas, par égard pour la mémoire des victimes, y élever un arc de triomphe en mon honneur : voilà pourquoi ce fait glorieux ne figure pas dans l'histoire des temps modernes.

En rentrant déchiré, égratigné, tout en désordre, je racontai la vérité ; il ne me fut rien dit, rien reproché ; c'en était fini de l'école de M. Labéda et de mes baisers anthropophagistes.

XI

Depuis quelques jours, nous avions quitté les

Pénitents-Bleus pour nous rapprocher du Capitole : nous étions venus nous installer place Lafayette, à l'entresol de la maison où est située la pharmacie Mas, presqu'à l'angle de la rue d'Austerlitz : là, on voyait, on respirait.

Maintenant qu'allait-on faire de moi ? Ah ! ce ne fut ni long, ni difficile.

Sur la place Saint-Jérôme se trouvait un atelier de reliure, dont M. Revel, un ami de mon père, était le propriétaire. Ce monsieur avait un fils qui venait de terminer brillamment ses études, et qui, entré dans le commerce, voyageait pour la maison Delsol, rue Tamponnière.

Je ne connaissais que très superficiellement MM. Revel père et fils ; ce dernier, un gros gars bien planté, une tête de gascon facile à distinguer entre cent mille, une face de réjoui bon-temps, rappelant le béarnais Henri IV. Il ne lui manquait que les bottes à créneaux, la trousse, le justaucorps ; en le nichant sur le Pont-Neuf, les fervents Bourbonnais l'eussent salué avec conviction.

Un matin, on me conduisit chez eux ; on dit au fils :

— Voilà l'objet !

L'objet, c'était moi.

Le fils me questionna, me tutoya du haut de la majesté qu'il puisait dans les poils de sa barbe.

— Tu sais un peu lire ?

— Oui, Monsieur.

— Tu commences à écrire ?

— Oui, monsieur.

— Bien ; je te prends comme second de magasin ; tu vas entrer en fonctions tout de suite.

Je ne me doutais nullement de ce que j'allais faire : nous arrivâmes rue Tamponnière, au fond d'une habitation, qui avait dû être un château, ou tout au moins un hôtel de noblesse.

Les pièces du rez-de-chaussée étaient occupées par l'imprimerie ; en gravissant l'escalier de gauche on parvenait à la librairie : *Librairie religieuse*.

Le magasin était vaste, au fond le bureau de M. Delsol, et ses appartements.

M. Revel me présenta comme frère de la sympathique artiste qui venait de débuter avec tant de succès : il me fut dit quelques paroles de bienvenue, et je m'installai un peu plus loin que le premier commis, qui avait son bureau devant une haute fenêtre. Mes fonctions commencèrent comme celles du gendarme Jéromé

de « l'Œil Crevé », elles consistèrent à *faire les commissions*.

Dans la journée, nous reçûmes la visite de beaucoup de prêtres, pour des commandes de valeur : des paroissiens, des catéchismes, des livres de prières, la vie des saints, l'histoire de celui-ci, de celui-là, des missels splendides pour les églises, des livres de prix pour les écoles chrétiennes, des images même; des actes de foi, de charité, d'humilité, de... que sais-je? Il fallait savoir le prix fixe de tous ces ouvrages, en opérer la vente au besoin, en l'absence de M. Revel..

Sous ma table, était une corbeille dans laquelle on mettait la vente que je portais à domicile. Je servais aussi de garçon à l'imprimerie ; j'avais, le matin, à balayer de haut en bas, ou de bas en haut, comme les ramoneurs ; Mme Delsol, une charmante femme, qui avait deux fils, Dieudonné l'aîné et Félix, ajoutait à mes courses ses commissions personnelles : parfois, on me chargeait de promener les enfants, mon métier de bonne à tout faire revenait sur l'eau. Les dimanches, Mme Delsol me gratifiait d'une étrenne, et j'en profitais pour courir les fêtes publiques, affichant des airs de faraud et de grand seigneur, regardant les saltimbanques, écoutant les mar-

chands de chansons qui, d'après moi, *ne me valaient pas.*

Il y avait dans la semaine, quelques petites générosités des abbés, des curés, nos acheteurs. Les épreuves à porter en ville amenaient aussi des bénéfices ; Mme Delsol m'entretenait de fruits, les deux enfants m'aimaient, et j'eus dans cette maison, un des temps heureux de ma vie. Là, point de sévérité, tout le monde était bon ; je marchais beaucoup, je sortais souvent, je remuais dans le magasin, cette existence continuait bien celle de mes premières années d'enfance.

Ma sœur Adrienne avait pris sa place au foyer de famille : c'était une belle paysanne de quatorze ans, une habitante des champs, avec les jupes à bourrelets, de gros souliers ferrés ou des sabots, des bas bleus, les pieds en dedans, les reins un peu voûtés, n'ayant plus de bras, quand elle ne tenait pas une quenouille, une gaule ou le pot à beurre.

Il fallait la dégrossir, la décrasser bien autrement que moi ; elle avait vécu dans une ferme isolée, loin des villages, avec les troupeaux de gros bestiaux à cornes ; il lui en restait des allures de bergère rustique.

Ce n'était pas sa faute!

Chose bizarre! elle me ressemblait, de façon à me reconnaître moi-même dans l'ensemble de ses traits; l'œil était un peu plus en dessous, suivant l'habitude craintive des gens de la campagne, en ce temps-là surtout. Bref, c'était ma tête coupée.

On ne pouvait encore juger de son caractère. Ce changement subit du calme des champs au bruit de la ville, la dépaysait trop pour qu'elle se livrât : après tout, elle se trouvait chez des inconnus. Avec le temps, le fort et le faible de cette tête noire nous apparaîtraient à loisir.

En résumé, c'était une belle fille, bien hanchée, et large des épaules.

Adrienne m'apportait au magasin mon repas du matin; Mme Delsol causait avec elle, et disait :

— C'est une bien bonne créature.

J'en étais là de ma vie heureuse, n'ayant plus aucune ambition, n'aspirant à rien au delà, lorsqu'une nouvelle lubie s'empara du cerveau de mon père, que j'avais moins occasion de voir.

Un matin, il me dit avec l'air décidé qui le caractérisait, et qui étouffait toute observation :

— Embrasse ta mère et tes sœurs, tu en as

pour quelques jours avant de les revoir; nous partons.

Mon cœur se serra, j'exécutai l'ordre, et le suivis docilement.

Mon père me conduisit par le Capitole, à l'entrée de la rue des Balances, dans une grande cour, où il y avait des diligences.

Oh mon Dieu, pensai-je, je vais partir, et partir ainsi brusquement !

Qu'est-ce que cela signifiait? Nous traversâmes la cour, en passant devant les bureaux, pour aller, au fond, prendre un vieil escalier, au haut duquel, par des portes ouvertes sur les couloirs, j'aperçus des salles d'études avec des bancs à pupitres, et la chaire du professeur.

Nous montâmes au second étage, là le directeur nous reçut :

— Voilà le sujet que je vous recommande, dit mon père.

La conversation s'engagea et ne dura pas bien longtemps :

— Travaille bien, dimanche nous viendrons te voir, me fut-il dit.

Et mon père se retira.

J'étais donc en pension, et quelle pension! une vieille maison délabrée, une ancienne ha-

bitation seigneuriale presqu'en ruines : ces diablesses de maisons, construites en briques, sont éternelles, on le jurerait. Cette pension est encore habitée, sans réparations; elle sera longtemps habitable malgré sa vétusté, ses lézardes et ses pierres d'appui à moitié rongées ou brisées par les années qui ont passé sur elle.

Sur un vieux terrain, qui avait dû être un parc, et qui était devenu le préau du pensionnat, on a construit, de nos jours, l'imprimerie Lupiac, rue des Balances, 43. En 1844, c'était l'institution Rey, un homme des plus charmants, fortement instruit, poète à ses moments. Il épousa plus tard Mlle Sainton, sœur de Merly, de Merly le grand : c'est la qualification qui convient à un homme de ce talent. Il n'y a pas eu deux Nourrit, pas plus qu'il n'y a eu deux Talma, et si jamais on rencontre un second Frédérick Lemaître, on voudra bien me donner son adresse, pour que je m'empresse de la déposer aux portes du Vatican, dans les mains de Léon XIII. Ce serait un miracle, propre à inspirer de salutaires réflexions à tout un concile assemblé, pour juger la grandeur de la Création, qui se manifesterait, par la production, dans le même siècle, de deux artistes à si puissante encolure! De même, si ja-

mais il y a deux Merly, je consens à avaler un canon Krupp, avec projectile explosible; je permets qu'on y mette le feu; je vais plus loin, je m'engage à grimper la colonne Vendôme par l'extérieur, afin d'offrir un beau chapeau tout neuf à Napoléon Ier, qui ne sera plus ainsi en danger de s'enrhumer.

On élève des statues à des gaillards qui l'ont moins mérité que ce génie du théâtre. On récompense un homme qui tue avec fierté et orgueil son semblable; on décore des plats valets d'antichambre, des parasites qui vivent du travail des autres, et s'en font gloire et fortune; quelle récompense accorder à un homme qui, pendant vingt ans, a passionné générations sur générations, les a éclairées, émues, enthousiasmées, a fait vibrer en elles toutes les cordes sensitives, a développé dans les masses les connaissances artistiques, musicales, historiques, leur a appris ce qu'étaient *Guillaume Tell, Rigoletto, Saint-Bris, Hernani*, etc., etc.?

Allons, édiles toulousains, donnez l'exemple, accomplissez un acte de haute justice, honorez le talent et la raison humaine, inscrivez le nom de Merly au coin d'une de vos rues et d'une de vos places, effacez au besoin pour cela le nom

d'un saint Jérôme, d'un saint Georges, d'un saint Sernin, qui sont bien mieux logés dans le calendrier ecclésiastique qu'au-dessus d'une borne. Le présent coupe le lien qui unit le passé à l'avenir, l'art appelle le progrès dans l'esprit des hommes; ceux-ci ne seront vraiment dans la voie civilisatrice, que lorsqu'ils auront le respect des vaillantes natures qui les initièrent aux sensations délicieuses de l'idéal, rendu vivant par leur travail.

M. Rey, à la suite de son union avec la sœur de Merly, s'appela Rey-Sainton et ne vécut pas longtemps après son mariage.

Pour le moment, directeur d'un établissement d'instruction, il voulut bien me faire les honneurs de sa maison.

Présenté comme nouvel élève, je visitai le dortoir, où l'on me désigna mon lit; de là je fus au réfectoire, où une serviette toute propre, sans rond, indiquait ma place : à la cuisine, je fis connaissance avec les serviteurs du pensionnat.

L'heure de la récréation ayant sonné, tout le monde descendit au jardin, professeurs et élèves : naturellement j'excitai la curiosité de tous; j'observai de mon côté.

Ce n'était plus l'école villageoise de M. Labéda;

de grands jeunes gens causaient avec les professeurs, qui me paraissaient être des hommes fort distingués. Je me sentais quelque peu embarrassé et mal à l'aise; j'étais dépaysé et ne savais quelle contenance tenir.

Parmi ces jeunes gens se trouvaient Nougués, le libraire, qui n'a jamais abandonné cette rue des Balances, ni oublié les souvenirs précieux de notre jeunesse; Bibent, avec lequel nous eûmes de fréquentes relations, et qui, à une époque plus avancée, fut premier adjoint de M. le maire, Me Ebelot, jusqu'en janvier 1881. A cette date, ce maire, avocat d'un talent exceptionnel, fut remplacé par l'intransigeant, le timbré, l'acrobate Castelboufardi dont il a été parlé plus haut.

A l'heure du déjeuner, les conversations roulèrent toutes sur moi. M. Rey, qui occupait la tête de la table, avait bien voulu me mettre près de lui; il m'encourageait à causer, à me montrer tel que j'étais, et non absorbé, craintif, tremblant :

— Vous aurez le temps de tout voir, disait-il, de vous acclimater aux visages et aux habitudes de la maison.

Les jeunes gens m'excitaient à parler, mais en

pure perte. Très orgueilleux, malgré mon ignorance et peut-être même à cause de cela, j'avais peur de répondre mal, de dire ou de faire une sottise, je m'enfermais de plus en plus en moi-même.

Tout marcha pourtant bien!

Le quart d'heure de Rabelais approchait pour moi, c'est-à-dire l'entrée en classe! L'examen de mon savoir se préparait; le moment d'avouer combien j'étais peu avancé dans mes études, m'effrayait davantage que si j'eusse été exposé à un danger redoutable. La honte m'envahissait à l'idée de subir, devant tous ces enfants discutant livres de science, cette épreuve humiliante. Ah! cette heure compta parmi mes plus pénibles.

M. Dedieu, professeur, m'installa au bout de la salle d'étude, le dernier, devant un pupitre qui contenait les livres nécessaires, papier, plumes, encre à la tête de ma tablette.

L'interrogatoire fut long, plus lourd encore à supporter; je savais à peine lire, j'écrivais très mal; voilà la révélation qui me causa un très vif chagrin, et m'arracha de nombreuses et chaudes larmes, qui brûlèrent au passage et mes yeux et mes joues.

Cependant personne ne se moqua de moi.

Avait on prévenu les élèves? Je le pensai, car il m'était venu aux oreilles des allusions sur mon passé, mais sans nulle intention de me blesser ou de m'adresser une méchanceté; tous m'avaient bien rencontré par ci, par là, avec mon *sabot* dans les mains et ma troisième calotte rouge! S'ils se taisaient, c'est qu'il y avait chez eux plus de pitié que de dédain; cela me versait du baume sur le cœur, cela effaçait la douleur ressentie si cruellement pour la première fois, à l'aveu de mon ignorance: Bibent et Nougués n'affectaient aucune morgue avec moi, de suite ils me furent sympathiques, et cette sympathie je la conservai toute ma vie.

Cette terrible épreuve franchie, je reçus des leçons particulières, ne pouvant absolument pas suivre la filière ordinaire. Tout se passa avec tact et délicatesse.

J'apprenais avec une volonté, une passion qui étonnaient tout le monde; bientôt je fus capable, comme tous les autres, d'assister aux leçons et aux devoirs généraux; on me bourrait de tout, un peu trop à la précipitée parfois : grec, latin, grammaire, analyse, arithmétique, dessin, géographie (moi qui en avais vendu), histoire etc.,

[illegible] C'étaient des gens de cœur

tout cela inoculé à la vapeur, il resta, un jour, fort peu de chose en moi.

Tous les dimanches, nous allions processionnellement à la messe et à vêpres, accompagnés d'un professeur. J'avais une sortie tous les mois, c'était jour de gala, de noces et de festins, de joie délirante.

Au milieu de tout cela, ma santé était moins bonne; je dépérissais quelque peu, je m'étiolais, si je puis m'exprimer ainsi, sans offenser les jolies et belles fleurs que l'on admire dans les jardins; mon cœur était pris de langueur; l'ennui, ce triste ver rongeur, exerçait ses ravages sur mon être.

A l'église, on me fatiguait avec le catéchisme pour ma première communion; je discutais les livres religieux qui révoltaient ma jeune raison; l'amalgame étrange des choses qu'ils racontaient me dépassait, et au lieu de m'intéresser, de m'instruire, ils me provoquaient à la somnolence.

Trois mois s'étaient écoulés depuis mon entrée dans la pension de M. Rey, lorsqu'un dimanche, au moment de sortir avec mes camarades, je fus pris d'un étourdissement, suivi de courbatures; le chaud, le froid me couraient le corps, les

extrémités se glaçaient, impossible de sortir.

On me mit au lit; ma journée se passa au dortoir, en compagnie de notre garçon cuisinier qui était espagnol; il me choyait plus qu'un autre, parce qu'il m'avait connu dans les rues, aux *fenétras;* toutes ses paroles visaient à me consoler, et partaient d'un excellent cœur.

Quand les enfants rentrèrent, ils vinrent à mon lit; la nuit arriva, avec elle la tranquilité et le repos régnèrent dans le pensionnat. Soudain le délire s'empara de moi, je parlai latin, je jetai au vent des lambeaux de phrases sans suite, ma tête me faisait l'effet d'un gouffre, par moments, elle se gonflait et se dégonflait comme si elle eût été un soufflet de forge, il y était entré trop de choses à la fois, on l'avait trop surchargée, elle éclatait comme une chaudière dont on aurait oublié d'ouvrir la soupape de sûreté. Le même effet se produisit seize ans plus tard, lorsque je voulus apprendre l'harmonie.

M. Rey me visita et me trouva assez mal pour envoyer prévenir mon père, qui accourut avec M. Ducos, médecin du théâtre, lequel ordonna mon transfert à la maison, refusant à se prononcer, pour l'heure présente, sur ce que cela serait, mais constatant qu'il y avait là le germe

d'une grosse maladie : laquelle? on le saurait bientôt.

Le délire continuait, mes pieds, mes jambes étaient de glace, les fers chauds, presque rouges, n'agissaient pas, ne réussissaient pas à ramener la chaleur.

Deux hommes m'enlevèrent de mon lit, me placèrent sur un brancard, et on me transporta à la maison, où j'eus bien de la peine à reconnaître ma mère et mes sœurs! Dans le lit, le froid persista à me tenir ; on m'appliqua aux jambes des sinapismes si violents, qu'ils laissèrent des marques ineffaçables.

Le lendemain, M. Ducos déclara que j'avais la petite vérole noire, une descendante de la peste, avec complication de congestion cérébrale.

De mon délire, se dégageaient sans cesse du latin, des subjonctifs, des chiffres, des problèmes algébriques, des mystères de la foi! Je parlais du bon Dieu, de saint Joseph, de l'âne, du palmier, de la vallée de Josaphat, du Calvaire, tout le diable et son train, en un mot ; tout cela bouillait dans ma cervelle comme l'eau dans la marmite, *décidément on en avait trop mis!* M. Ducos le constatait lui-même et répétait sans cesse :

Le père Ducos, médecin du théâtre, a été une physionomie toulousaine inoubliable ; il pratiquait la médecine de Broussais, mais quel brave homme

— Il a travaillé trop vite.

La vie et la mort se disputèrent à qui mieux mieux mon existence ; je n'eus plus connaissance de rien, je fus aveugle au moins un mois, je perdis mes cheveux ! Mes cils tombèrent, mes dents s'allongèrent, je devins d'une maigreur cadavérique, la destruction touchait à son terme.

Heureusement la vie l'emporta, elle cria à la mort, tout comme si elle eût joué un rôle en politique !

— Ote-toi de là que je m'y mette !

La vie chassa cette parasite impitoyable qui se repaît au détriment de tous les êtres de la création, et la força à se démettre de ses prétentions ; la mort, non brévetée maréchal de France ou président de la République, se soumit à la vie qui entendait me conserver encore longtemps : si comme amant, je ne suis pas éternel auprès d'elle, je compterai du moins pour un fort caprice.

Laissant de côté toutes fleurs de rhétorique, je fus sauvé, et voici comment :

Pendant une soirée, où ma sœur jouait au Capitole, chaudement établi dans mon lit, et veillé seulement par notre bonne Marie qui, lasse aussi des nuits sans sommeil, dormait profondément

dans le grand fauteuil, je fus pris tout à coup, d'une de ces fringales qu'il faut à tout prix satisfaire.

Chose inouïe! j'éprouvais un effroyable besoin de dévorer quelque chose.

Résolument, je sautai à bas de mon lit; il me fut impossible de tenir debout, le froid me saisit, le premier moment de surprise passé, je me décidai à ramper, et marchant ainsi à la façon des serpents, je me dirigeai jusqu'à la cuisine où, au hasard, sans aucune délicatesse mal placée, je fourrai la main dans un gros plat de haricots cuits, une espèce d'*estoufette* de pays. J'y plongeai et replongeai les doigts, avalant tout ce que j'amenais, avec une avidité, un appétit qui menaçaient de ne pas finir.

Quand il n'en resta plus trace, je cherchai un autre aliment, je ne dénichai plus qu'une pomme, que je m'offris, et avec laquelle je me sauvai, craignant le réveil de Marie.

Trébuchant, me cognant partout, je parvins à mon lit, me recouchai, et y absorbai ma pomme, ne laissant pour toute preuve, que les pépins et la queue.

Mon action expérimentée sur un éléphant malade, l'eût infailliblement tué; explique qui

voudra ce phénomène, je m'en trouvais assez bien.

La stupéfaction de la famille en découvrant le pot aux roses, alla jusqu'à l'épouvante : ce fut le revers de la médaille ; les remontrances plurent sur ma tête ; chaque haricot se solda par au moins une douzaine de vertes jérémiades. Le docteur fut scandalisé. Il le fut surtout de la guérison qui s'ensuivit. Il se garda bien de prendre note du remède pour ne pas avoir à l'appliquer à l'occasion.

Est-ce qu'on raisonne avec la jeunesse? Est-ce qu'on discute avec seize ans, un sang généreux qui vient encore de s'épurer ! Analyse-t-on les rayons curieux du soleil qui entrent partout sans permission et vivifient tout ce qu'ils touchent ? Suit-on dans sa marche perpétuelle la sève qui parcoure le corps de l'homme aussi bien que le tronc de l'arbre ? Aperçoit-on l'imperceptible mesure qui allonge les bras des arbres ? Les feuilles grandissent et verdissent à travers le bleu clair du ciel, où est le peintre qui fixe leur couleur ? La terre exhale mille senteurs saines et puissantes dans les prés et les bois, où se trouve le savant alchimiste qui combine ces suaves parfums ? Tout se renouvelle et

tout se succède; les hommes comme les animaux, les animaux comme les végétaux, les végétaux comme les minéraux se modifient avec les climats et les milieux dans lesquels ils se meuvent; que sait-on dans tout cela, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un plat de haricots, engloutis avec gloutonnerie, jette la santé là où il y avait la maladie? Que la philosophie et la science approfondissent tous les mystères et tous les secrets qui se dérobent à elle, ce n'est qu'après de longs tâtonnements qu'elles en découvriront les causes. Que l'homme questionne surtout ce qui échappe à son entendement, et les années blanchiront ses cheveux, avant qu'il ait eu le temps même de se connaître : l'inconnu que l'on poursuit avec acharnement crie sans cesse : « Monte, monte, sans regarder derrière toi, ce n'est qu'au sommet de la colline qu'il te sera possible de pressentir le comment et le pourquoi des choses. »

Tant pis pour l'audacieux dont le pied faillit durant l'ascension, tant pis pour lui s'il redescend la montagne si dure à l'escalade, la raison se voile, la gelée détraque le cerveau.

Une chose sue se grave dans le cœur, et préserve souvent d'une sottise : mais une chose sue

sans étude et sans explication peut amener de graves accidents dans l'esprit d'un homme : une mesure de haricots et une pomme me délivrèrent du mal, qui affirmerait que deux mesures ne m'auraient point enlevé à tout jamais la faculté de recommencer ; la pomme, d'ailleurs, au Paradis, fut excellente pour Mme Eve, elle fut légèrement salée pour le père Adam, sur terre elle tue éternellement M. Cassandre.

L'avalanche de remontrances arrêtée, la scène de colère épuisée, les légumes et les fruits se digérèrent, les ordonnances médicales furent presque suspendues ; j'allais de mieux en mieux. Un mois après, j'étais rétabli, mais j'étais d'un laid très réussi. La maladie avait pris ma tête pour en faire un marron sculpté.

J'étais, comme je l'ai dit, littéralement chauve. Plus de cils, et les sourcils disparus en grande partie, des bosses sur la tête, comme sur le sommet d'une montagne qui vient de subir une éruption volcanique ; sur le nez, un ravin, sur la joue, une gouttière, des trous sur le visage. Je devais être affreux, car on avait caché tous les miroirs pour m'ôter les moyens de m'épouvanter à ma propre vue. Je devinai bien ce qu'il retournait. Une fois, Antonia oublia une petite

glace à main, je me précipitai, j'étais horrible ; un Quasimodo sans les cheveux, voilà à quoi je ressemblais, ou bien encore, à la tête de l'homme qui rit. Le brave docteur avait beau répéter son sempiternel refrain « cela passera avec le temps ! » je ne me rassurais pas du tout. Je m'y fis cependant ; à quoi ne s'habitue-t-on pas ?

Je m'étais en même temps allongé, j'avais à peu de chose près ma taille d'homme, sauf la chair et les muscles ; ma maigreur me rendait transparent comme un abat-jour, j'étais un véritable échappé du tombeau.

XII

On avait évité jusque-là toute visite d'étrangers, par crainte de la contagion ; lorsque je fus remis, M. Revel fils, mon ancien chef de magasin de librairie, se présenta un des premiers pour me voir. Depuis ce moment nous restâmes amis.

Vinrent aussi quelques artistes du Capitole : parmi les dames, une entr'autres, Mme Riffaut, qui tenait l'emploi de 1re Dugazon ; elle s'émut de mes souffrances et s'opposa absolument à ce qu'on me laissât la tête sans un brin d'ornement.

— Vous n'allez pas supporter que ce pauvre

cher soit ainsi sans cheveux ; j'entends qu'il puisse sortir sans montrer une calvitie prématurée. Je lui offre ma perruque courte du page des Huguenots, elle lui ira à ravir ; il sera garanti, et nous aurons un joli garçon.

Mme Riffaut était bien le type de la Dugazon rêvée : vive, alerte, coquette, l'œil mutin, la physionomie gouailleuse, l'organe cassant, spirituelle à couper toute réplique, parole facile, les gestes lestes et fermes ; Scribe l'eût infailliblement prise pour modèle dans l'*Ambassadrice*, opéra-comique dont Auber composa la musique.

C'était la femme qui pouvait dire avec esprit, et sans choquer personne :

— Moi, pourvu qu'on ne me prenne pas mes amants et mes rôles, je suis la meilleure fille du monde.

Mme Riffaut était là tout entière.

Je n'ai guère connu au théâtre que trois femmes, avec les qualités de ce difficile emploi, qui se perd tous les jours :

Mme Octave (qui créa des rôles à Paris), femme d'un ténor, jadis bien aimé des Toulousains.

Mlle Laurentis, malheureusement un peu paresseuse, ignorante de sa boîte de Pandore,

aujourd'hui retirée et heureuse dans son pays.

Mlle Justin Née, complète, moins l'âge (peu importe, le talent avant tout, et cette dernière en est pétrie).

Une heure après la visite de la séduisante Dugazon, arriva la perruque blonde, toute bouclée, du page Urbain ; sans contredit, elle allait très bien, elle me donnait seulement quelque chose d'étrange au visage ; de ma tête, noire comme l'aile d'un corbeau, il subsistait quelques traces de sourcils, suffisants pour convaincre que le blond n'était pas ma couleur native ; il ne s'agissait pas de regarder trop près, d'ailleurs, à cheval donné, la bride est toujours bonne, on pouvait bien s'habituer à cette originalité de visage, en attendant la nouvelle pousse capillaire, que le docteur annonçait comme devant être prompte.

La perruque me fut adjugée, essayée, accrochée ; elle arrivait à point pour m'embellir à ma première sortie, un jour de fête impatiemment attendu ! M. Rey était venu me voir ; selon toutes probabilités, je devais redevenir son élève, à la fin du mois.

Je sortis ; lorsque je respirai enfin le grand air de la rue, je trébuchai comme un enfant qui

ne sait plus marcher; étourdi, presque ivre, j'avais des éblouissements qui m'obligeaient à m'asseoir souvent; petit à petit, à force de me hasarder, le sang se coordonna avec les nerfs, je repris mon aplomb et rentrai dans toutes mes habitudes.

Le passé était bien loin! Je revins au pensionnat : quel ne fut pas l'ébahissement des éléves qui, se rappelant ma tête en boule noire, ma binette de pipe turque, aperçurent en moi un faux Anglais, un blond bouclé, une photographie d'agneau bêlant! C'était un singulier phénomène, qui coûta huit bons jours de longues jacasseries; ce n'était pas trop, on s'habituait difficilement à ce grotesque changement; les trous, les ravins des joues, les monticules du front, brouillaient toutes les idées.

Un dimanche encore (le dernier que je passais à la pension, sans m'en douter, hélas! et sans qu'il y eût préméditation), nous nous trouvions tous réunis au préau, jouant au saute-mouton; mon tour vint de tendre le dos, de laisser sauter sur moi, comme on saute sur un cheval de bois au Gymnase, et de recevoir au besoin le coup d'éperon du cavalier.

Un des plus grands parmi nous, visant à me

faire une méchante niche, sauta sur moi et, d'une main traîtresse, m'arracha ma perruque, qui mit à découvert ma calvitie montagneuse.

A peine ce coup d'adresse eut-il réussi, que l'effet en fut inouï ! un rire homérique, inextinguible, suivi de frénétiques bravos, récompensèrent l'auteur de cette iniquité cynique : les rires couraient sur toutes les tonalités de la gamme, partant des entrailles, de l'estomac, de la gorge ou de la tête de mes maudits condisciples ; toutes les nuances y étaient, excepté le jaune, qui représentait mon rire à moi pour le moment.

A l'apogée de cette immense joie, je devins tout blême ; il tournoya devant mes yeux comme un arc-en-ciel, je m'élançai d'un bond de tigre sur mon mauvais camarade, et la scène de pugilat de chez M. Labéda eut une seconde édition, revue, augmentée.

Ah ! quelle distribution ! J'en fus tout soulagé ; en vain, mon lâche farceur essayait sans cesse de m'échapper, mes jambes d'acier le rattrapaient promptement et mes bras de fer le martelaient de plus belle ; il appelait au secours, on accourait, on se précipitait, tous ; tous se mettaient contre moi ; je tenais ferme et

bon ; je ne pus cependant résister à tant de forces réunies, les miennes faiblissaient ; il y avait cette fois des victimes à terre, je fus vaincu par le nombre.

On me garotta, on me porta au cachot, on m'y enferma à triple tour, après m'avoir enlevé les cordes qui avaient permis de me dompter ; mes forces étaient à bout ; je me laissai aller à mes réflexions, observant tous les objets qui étaient autour de moi, m'amusant à lire les sentences naïves, écrites à la craie, sur les murs de ma prison.

Je voulus aussi écouter les bruits qui me parvenaient du dehors ; j'entendis monter, descendre ; des lambeaux de phrases m'apprirent qu'on réparait les dégâts causés par mes coups de poing, qu'on lavait les blessures de mes victimes, qu'on bassinait les plaies produites par mes coups de pied.

Les gnons étaient tombés comme grêle ; quelques élèves gardèrent le dortoir et ne purent aller à vêpres avec les autres ; on ferma la salle d'études, au fond de laquelle était ma prison, on barricada la porte du rez-de-chaussée, et je me trouvai tout à fait isolé, loin de tout mouvement.

Quand tout fut tranquille, je tirai mon petit couteau, j'attaquai les serrures, les murailles, comme l'eût fait un prisonnier d'une Bastille quelconque; verroux et serrures sautèrent, la porte de la salle d'études fut encore plus prestement démolie; restait la porte du bas, j'eus un peu plus de peine; cette résistance acharnée m'inspira des craintes, il importait qu'elle me cédât.

Je découvris un morceau de bois que je convertis en un solide levier, et, l'appuyant sur le côté de battant opposé à la serrure, je le soulevais presque hors de ses gonds; je pus alors d'un coup de lame de mon couteau enlever le pène de son étui; le battant céda à ma nouvelle pression, la porte s'ouvrit.

Il était temps, j'étais épuisé, mais j'avais la clef des champs, et la nuit qui s'avançait me protégeait. Je m'élançai au dehors, comme si j'eusse eu le diable à mes trousses; essoufflé, exténué, sans perruque, je me présentai à la maison, et y racontai ma nouvelle mésaventure.

Adrienne était toute bouleversée, ma mère craignait par-dessus tout une rechute pour ma santé, mon père me regardait bien, m'étudiait à fond et paraissait réfléchir pour la première

fois au caractère indompté et indomptable de Monsieur son fils: peut-être se reconnaissait-il en moi!

Il me prit affectueusement, malgré ma laideur, et je me laissai faire, sans penser au fameux coup de pied de la rue des Pénitents-Bleus. Antonia avait pleuré et m'avait embrassé, bien que toute tendresse fut interdite à mon égard, pour éviter tout danger de contagion.

A la nuit, M. Rey parut : on m'évita sa présence, mais de la pièce où je m'étais réfugié, j'entendis le débat qui s'engagea entre lui et mes parents.

C'était mon congé en bonne et due forme.

— En vérité, disait M. Rey, on s'étonne de cette force, de cette violence, de cette tenacité dans la fureur; il a failli m'éborgner plusieurs élèves; il en est qui boiteront quelques jours : le jeune homme, auteur de la petite malice, cause de tout le mal, a le corps tout marqué des coups qu'il a reçus; un professeur a une bosse au front; je ne parle pas des bris de serrures, d'une porte démolie, tout cela sous l'influence de la rage la plus *méchante*.

— Permettez, intervint mon père, coupant

court à la nomenclature de mes crimes, l'enfant, depuis qu'il est chez vous, a-t-il montré de l'indocilité? a-t-il mis à mal un de vos élèves? avant aujourd'hui s'est-il laissé emporter par la colère, a-t-il mérité d'être puni? Non, n'est-ce pas? Pensez-vous que si un plus petit que lui eût imaginé cette farce, indigne d'un jeune homme bien élevé, pensez-vous que mon fils se fût conduit de la sorte? Partant d'un plus faible que lui, il eût dédaigné la plaisanterie, ou se serait contenté de se plaindre. Mais il a vu dans cette action d'un des plus grands, d'un des plus instruits, d'un de ceux qui eussent dû au contraire protéger sa convalescence, veiller sur cette victime de la nature, il a vu une lâche méchanceté, commise avec l'espoir de l'impunité, et il a voulu donner une leçon salutaire à un garçon sans cœur; isolé, sans défenseurs, il s'est vu la risée de tous ces enfants stupides et manquant d'âme, il n'a même pas rencontré chez votre professeur (que je plains fort peu, je vous jure), la sympathie qu'il était en droit d'en espérer, et il s'est vengé. Il a bien fait! Il s'est ingénié à s'évader d'une injuste maison où on le punissait trop sévèrement après l'avoir avili, il a bien agi.

Antonia ajouta à son tour :

— Il est la première victime de la vilaine méchanceté qui lui a été faite, mais a-t-il jamais été le premier à chercher querelle à qui que ce soit ? Jamais, je l'atteste, je le connais assez pour l'affirmer hautement. Quand on l'attaque, on trouve à qui parler ; il a un tempérament violent, mais juste, et je suis, de l'avis de mon père, les corrections ne le changeraient pas, autant vaut en rester là.

Malgré tout, on se sépara amicalement, et M. Rey retourna soigner ses pensionnaires, promettant de renvoyer trousseau et perruque ; au sortir de ma cachette, je sautai au cou de mon père et de ma sœur aînée, et il ne fut plus question de rien.

Je la remis cette chevelure d'Absalon ; de nouveau, elle orna mon crâne, jusqu'à ce que la première pousse de cheveux me permit de m'en passer ; d'où venait-elle ? où allait-elle ? quelle tête l'avait portée ? quelle tête la porterait, mystère de perruquier qui n'est pas à sonder. Les boutiques de coiffeurs sont de véritables cimetières capillaires ; dans les vitrines, on pourrait mettre au-dessus de certaines mèches : ci-gît la chevelure d'Eulalie Fortempoil, du

village de Crânecourt; et plus loin : ci-gît celle d'Anna Crinière, du bourg de Vaucamard.

XIII

J'étais encore une fois déclassé, l'expression n'est point impropre ici.

Plus d'école villageoise, plus de pensionnat, plus de librairie, mon violon oublié, mes chansons effacées, ma géographie perdue, une instruction à peine ébauchée, il était difficile de prévoir où je finirais bien par me poser! sur quelle branche me fixerais-je à l'avenir, quel abri me serait offert, quel terrain deviendrait le mien ?

La réputation d'Antonia croissait de jour en jour et franchissait les frontières; avec elle, s'améliorait sa position, ainsi que la nôtre; une proposition d'engagement pour le théâtre royal de La Haye (Hollande) en résulta; on lui assurait trente mille francs pour douze mois, il était stipulé qu'elle partirait six semaines au plus tard après la signature du traité; on ne mit pas quinze jours à réfléchir, le départ pour la Hollande fut décidé.

Songer à me caser n'était pas nécessaire pour

le moment, on convint que je resterais à la maison, que je travaillerais avec un professeur, que les commissions entreraient dans mes attributions, qu'au besoin je remplirais l'office de bonne, et qu'en attendant des jours plus favorables au développement des facultés qui sommeillaient en moi, j'aurais comme directrice immédiate de mes travaux, ma mère. J'appris avec elle à éplucher les légumes, à préparer et à soigner un bon pot-au-feu, ce régal essentiellement français, que les autres peuples nous envient, et que l'on retrouve au Canada dans les vieilles familles normandes.

La literie entra dans mon département, je fus tout désigné par cela même pour m'occuper du curage des vases nocturnes : n'avais-je pas cela de commun avec les guerriers ; quel est le militaire qui ne s'est pas entretenu avec *M. Jules!*

Mon professeur venait deux fois par semaine ; le pauvre homme en savait presqu'autant que moi, et encore eût-il été embarrassé devant un pot-au-feu à conduire.

Comme récréation, j'eus une fois la bonne aubaine d'assister à une représentation de Norma, dont je connaissais les motifs, les ayant entendus travailler par Antonia qui jouait Adalgise.

Mme Casimir, une cantatrice parisienne de grand renom, chantait Norma.

Quel souvenir ne réveillèrent-elles pas en moi, à toutes les deux, dans leur beau duo du deuxième acte, jadis rendu sur le violon par M. Michel et sa jeune élève! Que d'événements s'étaient déroulés depuis! N'était-ce pas un rêve, n'était-ce pas le reflet d'une autre existence! le cœur se souvenait, mais des nuages cherchaient à obscurcir ce souvenir. L'horizon s'agrandissait autour de moi de la distance parcourue; il me fallait, pour me bien reconnaître, concentrer ma vue sur certaines hauteurs, afin de dissiper les ombres qui voilaient ce qui était trop enfoui.

Dans cette représentation de Norma, M. Albert Dommange tenait le rôle de Pollion, en maître chanteur; M. Renaud, une première basse de mérite, y représentait le grand-prêtre: je n'étais plus ce soir-là, le petit naïf qu'on a vu assister à la représentation de Robert le Diable; tout m'intéressait, je prenais goût à voir se succéder ces scènes musicales, aussi eus-je une soirée délicieuse.

Une autre fois, je me rendis au Capitole pour entendre l'exécution d'une œuvre de Meyerbeer, *Marguerite d'Anjou*; une œuvre oui, mais non un

chef-d'œuvre, un opéra forme italienne, essai nouveau de l'homme qui cherchait sa route à travers ronces et broussailles, voulant se créer maître : Meyerberr, Christophe Colomb de la musique, cherchait comme lui un passage vers des mondes inconnus et puisssants, il se déchirait aux ornières du passé, émondant autour de lui, déracinant, pour se tracer une large voie, les vieilles règles qui l'entravaient ; il abattait à coups de labeurs et d'efforts, d'inspirations superbes, les murs qui obstruaient l'essor de son génie, il se marquait une place lumineuse au milieu des rois de la terre enthousiasmés de ses travaux, accourant tous pour l'applaudir. Mort, il fut reçu par les princes de la vieille Europe, qui le conduisirent jusqu'à Berlin où il repose à jamais.

Par boutades, par caprices, il me venait à l'esprit de recommencer ma vie d'autrefois ; mais j'étais trop connu, le frère de Mlle B. n'avait plus la liberté de courir les rues et les restaurants pour vendre des gaudrioles, devenues surannées : il lui fallait se résigner à la simplicité de la vie présente.

Je remuais et dérangeais tout dans la maison, pour me distraire, me donner du mouvement, tuer la petite bête qui, sous couleur d'ennui, me-

naçait de me ronger le foie; en fouillant dans les vieux souvenirs, je retrouvai l'encrier de M. Michel que je n'avais plus vu depuis un temps infini, ce me fut une réelle joie : dans mon vieux sac, mon ancien baluchon, on avait aussi fourré la pendule zin... pan, accompagnée de son pétard désagréable; j'enveloppai avec soin ces deux objets et les laissai dormir encore longtemps.

Le moment de songer au départ pour la Hollande arriva sur ses entrefaites; on décida qu'on s'arrêterait à Paris pour y voir la famille de ma mère : la fête se préparait de longue main. Voir Paris, Paris mot magique; voir Adrien, le compagnon de mes plus jeunes années, faire ses adieux à Toulouse, tout cela me troublait les idées, m'excitait les nerfs, me métamorphosait.

Les visites P. P. C. commencèrent par M. Solaire, *aux Trois Cocus*. Cette partie de campagne nous fournit l'occasion de nous manifester en dignes émules des cabris les plus dégourdis, nous nous amusâmes en fous, comme des échappés de petites maisons.

S'ébattre comme des baudets sur l'herbe tendre, dévorer des fruits sur l'arbre, saccager partout, monter sur le grand cheval de la ferme, courir à perdre haleine, revenir essoufflés et en

sueur, ce fut une journée de bonheur sans nuages.

La propriété située en face de celle de M. Solaire, de l'autre côté du chemin, appartenait à un capitaine retraité, M. Vilain, un compagnon d'armes du parrain d'Antonia. Permission nous fut donnée à tous trois d'y porter au besoin la dévastation : nous nous contentâmes de manger presque toutes ses poires, et de cueillir en même temps une bonne et solide indigestion pour chacun de nous; nous l'avions bien méritée.

Le retour à Toulouse se ressentit de la présence des trois malades dans la cariole. Antonia, Adrienne et moi, squelette ambulant et gourmand, étions loin de rire aussi tapageusement que le matin. Le faux fils d'Albion, l'homme à la figure ravinée, le malade au cataplasme haricotier, ne brillait plus par son entrain fougueux et endiablé de tantôt; il geignait à côté de ses sœurs. Comme *les grands peuples*, *j'abusais* des jours de trop grande liberté.

Le thé et le sommeil eurent raison de cette pantagruélique absorption de poires.

XIV

Les visites terminées, les adieux adressés à tous nos amis, la vente de tous nos objets réalisée, et parmi ceux-ci notre belle voiture de géographie conservée jusque-là, la famille s'installa dans la rotonde d'une diligence Laffitte et Gaillard, retenue tout entière pour nous, et nous quittâmes Toulouse au bruit des grelots de cinq forts chevaux, des coups de fouets répétés du postillon, au son de la trompette du conducteur qui, juché sur son impériale, faisait retentir l'air de ses appels à tous les échos d'alentour.

Nous vîmes encore quelques instants, arrêtés sur la porte des remises, ceux dont nous nous séparions, qui nous aimaient, et qui nous adressaient avec leurs mouchoirs, leurs derniers saluts, leurs souhaits affectueux de bon voyage : Un détour de rue, et la pensée seule pût communiquer avec eux.

Nous passâmes par la place du Capitole et la rue du Sénéchal pour rejoindre les boulevards extérieurs, et franchir les deux colonnes des Minimes!

Pour moi, j'étais placé sur l'impériale; j'avais

au-dessus de ma tête le capotage, derrière le dos les bagages sous la bâche. Je pouvais contempler la campagne de tous côtés, respirer à pleins poumons cet air pur des champs qui me fouettait le visage et me creusait l'estomac, ce qui à chaque relai m'obligeait à descendre pour fouiller dans les deux paniers de provisions, organisés par la sagesse maternelle et y choisir entre poulets froids, saucissons, fromages, fruits, quelques victuailles propres à calmer ma fringale. Mon vieux couteau *eustache* travaillait à merveille, et je remontai comme un écureuil me caser au milieu des colis.

Il y avait déjà bien des heures d'écoulées depuis que le clocher de Saint-Sernin s'était englouti dans l'horizon s'enfuyant derrière nous, nous avions nos coudées franches, il faisait encore jour, lorsqu'il prit fantaisie à mademoiselle la future reine de Chypre de monter près de moi. — Elle étouffait, disait-elle, suffoquée par la poussière de la rotonde.

Celle-ci n'était pas en effet la meilleure place du *Léviathan*, coureur de routes royales. On eut beau dire à ma sœur que sa dignité s'y opposait, elle riposta qu'elle abandonnerait sans aucune hésitation sa dignité dans la rotonde, mais qu'au

premier arrêt elle demanderait au conducteur la permission de grimper sur l'impériale.

Les bons, gros, gras, dodus et braves conducteurs, possesseurs de vestes galonnées, ayant pantalon couvert de cuir, portant leur plaque sur le côté gauche, et le képi très haut, de façon à ce que la rosace de la coiffure fût ramenée sur l'oreille droite, se distinguaient comme les officiers de marine qui commandent de nos jours les transatlantiques, par leur amabilité vis-à-vis les dames et les demoiselles, auxquelles ils déclaraient ne rien savoir refuser, même les choses les plus excentriques.

Au premier relai, une échelle fut apportée pour Mlle Antonia, qui monta bel et bien en notre compagnie, au milieu des rires qui égayèrent un bon moment tous les voyageurs ; de son côté, la capricieuse enfant ne se gênait pas pour ouvrir son cœur à la plus exubérante des gaietés. Les filles ont le diable au corps, on l'a dit, on le constate, on le verra toujours. La nuit s'avançait, la fraîcheur pouvait lui faire mal, elle se trouvait à merveille avec nous et ne voulait plus entendre parler de redescendre. Cependant les remontrances de ma mère, escortées des conseils amicaux de tous, vainquirent son obstination,

et elle se décida enfin à se recalfeutrer dans la rotonde. On reprit une échelle, mais il y eut plus de difficultés que pour l'ascension; il fallut montrer les jambes, les rires redoublèrent; elle atteignit terre et s'empressa de rentrer dans son terrier, pour échapper à l'hilarité qu'elle avait provoquée.

Pour la nuit, je me blottis sur une botte de paille; j'eus pour oreiller un sac de voyageurs. Le bercement de la voiture, la fatigue de la journée, l'emportèrent sur l'incommodité de ma couche, je dormis là d'un parfait sommeil.

A la pointe du jour je regagnai ma banquette et m'y réinstallai comme à un observatoire. Je tenais à ne rien perdre de ce qui s'accomplissait autour de nous, du panorama qui s'offrait à mes yeux, des mille détails de la nature qui s'éveille, détails qui viennent s'incruster dans l'imagination de l'être humain, pour plus tard se transformer en une impression ineffaçable, laquelle parle à l'âme de ce qui ne se voit pas mais se devine.

La sortie d'un paysan allant aux champs avec ses instruments aratoires, les vols d'oiseaux passant au-dessus de nous, les bestiaux quittant les étables, les ménagères demi-vêtues distri-

buant le grain aux poules, messieurs les coqs *kakaraquant* avec fierté, entourés de leur sérail, et décrassant leur organe à la fraîcheur du matin, les bandes de canards fuyant la route sous le coup de la peur et entrant dans les mares, au son de leur clarinette malade; les perles de rosée qui, suspendues aux feuilles se fondaient sous l'action des premiers rayons du soleil, pour glisser, pareilles à des larmes, sur le gazon luisant, tout cela ravivait en moi le souvenir d'un passé que je n'évoquais jamais sans qu'il ne s'y mélangeât une pointe de regret.

Sur les bords du chemin, les modestes cimetières de village portaient ma pensée vers les tombes de M. Michel et du vieux grenadier Picon. Mon esprit s'oubliait jusqu'à donner des formes étranges, diaboliques aux arbres, aux pommiers; la nature agissait sur mon imagination, l'excitait, l'emportait au delà de ce monde, pour l'y ramener ensuite, et l'inviter à des rêveries bizarres où je me considérais sous des aspects plus ou moins fantaisistes.

Je me figurais être sur un char de triomphe, lancé dans l'espace, bien au-dessus de la terre qui fuyait sous mes pas. Tout se réveillait au bruit de mon passage; mon souffle donnait la

vie à tout ce qui m'entourait, l'horizon tournait comme un immense panorama, les forêts se perdaient dans le ciel, les montagnes s'engloutissaient dans des fleuves qui rebroussaient chemin et remontaient leurs cours!

Ce n'était pas de la fièvre, c'était de l'enchantement. J'avais en moi un enthousiasme qui embellissait les objets sur lesquels planait mon regard, et qui émerveillait toutes les fibres de mon cerveau. Paris, cet idéal, ce rêve, agissait sur mon âme à mon insu, et quoique encore loin, il excitait en moi mille sensations confuses qui précipitaient les battements de mon cœur. Il était là-bas, bien au fond, l'horizon ne le trahissait en rien, et le rêve me berçait dans des images étranges, auxquelles je me laissais aller avec volupté, rêve jeune, rêve enfantin, qu'un arrêt, un cahos brisait, démolissait à l'instant, et à la suite duquel je descendais pour crier à Antonia :

— Viens donc par ici, regarde par là.

Adrienne, en vraie campagnarde, revoyait les champs avec l'indifférence de quelqu'un qui, les ayant connus et habités longtemps, les trouve passablement monotones et ennuyeux. Elle déclarait très drôles mes étonnements, et s'attirait

de ma part de vertes répliques, sur sa lourdeur, son peu de goût devant les beautés de la nature, devant les grandeurs qu'elle étalait à nos yeux.

Il fallait quatre-vingt-deux heures pour se rendre de Toulouse à Paris, dans ces diligences qui ressemblaient à des mondes roulants, et qui seraient aujourd'hui bien ridicules, à côté de nos tramways et de nos trains de voyageurs, superbes comètes à longues queues.

Quatre-vingt-deux heures, annonçaient les affiches des Compagnies ; mais tous les petits incidents qui retardaient l'arrivée ou le départ, accidents de route, cheval tombé, roue brisée, écrou perdu, voyageurs à attendre, côtes à monter, terrains glissants, descentes de voyageurs pour besoins pressants, invitations faites au conducteur pour partager le dessert ou prendre le café : tout cela comptait quoiqu'on en dise, pour quatre, cinq ou six heures ; c'était donc au juste quatre-vingt-huit heures et plus justement encore quatre-vingt-dix.

Et en hiver, il y avait aussi à tenir compte des pluies, des boues, des neiges, des nuits sombres où tout était à craindre, où mille précautions entravaient la marche. Un pareil voyage à la grande ville devenait une grosse affaire, et

tout le monde n'avait pas le courage de s'y aventurer; dans les villes du midi, on se montrait du doigt ceux qui avaient osé l'entreprendre, et il en rejaillissait sur eux un peu plus de considération.

Aujourd'hui, aller d'un bout de la France à l'autre, est un enfantillage, un simple plaisir de curieux; cela ne vaut au voyageur ni plus ni ni moins d'estime. Le tour du monde est chose ordinaire : que sera-ce dans un siècle?

Qui sait si, les ballons aidant, on ne parviendra pas à franchir les distances qui séparent entr'elles les planètes! La marche régulière est déjà chose acquise, assurée, sur laquelle il n'y a plus à revenir; la science a parlé, elle a affirmé la position, le volume, le mouvement, la forme, la matière, la grandeur, le diamètre, le nombre de lieues qui existent des unes aux autres.

Arago et Flammarion nous font assister à ces spectacles grandioses : par eux, nous touchons du doigt ces monstrueuses vérités de mondes marchant, sautant, roulant, dansant autour de nous.

Que répondre à 10 + 10 = 20, à cette puissance indiscutable du chiffre? — Rien! Voir, penser, s'assurer, comparer, comprendre, admi-

rer et s'incliner, est ce qu'il y a de plus sage.

Quand ce terrible astronome qui s'appelle Flammarion, aura fini de jongler avec les soleils, les planètes, les comètes, les étoiles fixes et filantes, et mesdames les nébuleuses; quand il aura vertement remis à sa place *la voie lactée* qui se gonfle sans cesse et menace d'entraîner l'infini de son côté; quand il aura décroché *la Grande Ourse* pour épousseter les toiles d'araignées qu'elle a du côté de la muraille, qu'il aura bien voulu consolider le crochet qui retient mal la *Pléiade* à l'horizon, et la fait tremblotter jusqu'au milieu du firmament; quand il aura pris *la Terre* entre ses deux mains et l'aura reposée droite sur son axe, de façon à l'empêcher de porter son pôle Arctique vers son pôle Antarctique, et vice-versà; quand enfin il aura indiqué aux habitants de l'astre divin la fabrication d'un parasol, qu'on placera entre lui et la terre, les jours caniculaires; que chaque monde aura son poteau indicateur, pour qu'un navire aérien (qu'on ne tardera certainement pas à inventer), puisse se diriger sûrement, et ne pas donner de l'avant dans l'Etoile Polaire, au lieu d'entrer tout doucement dans Uranus : devenu maître souverain du double firmament, l'illustrissime astronome

Flammarion aura à redouter et à satisfaire une terrible bande de solliciteurs de tous genres.

Celui-ci lui demandera la place de gouverneur de *Périkélie,* un autre aspirera à la place de concierge dans la *Comète de* 1811 ; cet autre voudra la création d'une Compagnie de vidanges dans *Syrius*, ce soleil qui a des broussailles autour de lui. La planète *Saturne* aura son entrepreneur de Café-Concert, on y entendra sans aucun doute *Thérésa* et le petit bossu *Chaillier* : le général *Farre* installera une nouvelle armée, par bataillons détachés, sur le cercle de *Mars,* à la recherche de nouveaux Kroumirs! On offrira plusieurs milliards pour la culture des melons de Cavaillon dans les campagnes de *Jupiter !* *M. Halanzier* qui s'ennuie de ne plus être que président de l'Association des artistes lyriques et dramatiques, sollicitera la création d'un nouvel opéra dans Madame *Vénus pour y manger de nouveau sa fortune et y faire de Mlle Richard une étoile lyrique de première grosseur*. Plus modeste que tous, je demanderai la direction d'un établissement de dégraissage, pour effacer les taches du soleil. Un jour, un téléphone partant du *Véga* nous criera :

— Rangez-vous, voilà le train express du

Dragon qui rejoint *Persée,* et va stationner vingt minutes à *Cassiopée,* pour laisser dîner les voyageurs.

XV

La diligence marchait toujours ! Le conducteur sonnait un air de trompette en traversant les villages, ce qui nous valait, pendant des lieues entières, les aboiements d'une douzaine de roquets qui auraient volontiers dévoré chevaux, voiture et voyageurs ! Quelques campagnards se mettaient sur leur porte et nous saluaient.

J'ai déjà dit plus haut, combien était bonne et abondante la nourriture que l'on servait aux voyageurs, dans les hôtels ou grandes auberges où l'on s'arrêtait : on y avalait trop vite, c'était le seul défaut ; l'éternel, le sacramentel, le sempiternel et désagréable refrain : « *Messieurs les voyageurs en voiture* », arrivait toujours trop tôt. On abandonnait avec tristesse des plats succulents,des mets exquis ; le conducteur était inexorable ; il fallait se lever, l'heure que marquait le gros oignon de la veste galonnée, vous forçait à l'obéissance.

Quatre jours et trois nuits, ou quatre nuits et

trois jours de ce régime, vous abrutissaient considérablement, mais le chemin se faisait, les approches du but que l'on voulait atteindre, remettaient promptement les nerfs et l'esprit en place.

Il y avait deux jours que nous étions en route, et la famille dans la rotonde avait ramassé plusieurs kilos de poussière, sans compter la quantité de sacs qu'elle avait dû en absorber! La mauvaise humeur se reflétait sur les visages terreux; la fatigue, le continuel trépidement de la diligence en mouvement secouant le corps, irritaient le système nerveux; les caractères s'aigrissaient; on éprouvait le besoin de s'étirer, s'allonger, se secouer, marcher : il restait la moitié du voyage à accomplir, une course parisienne à se mettre dans les jambes, avant d'avoir gagné un bon lit qui apaiserait toutes les colères; pour moi, montant et descendant sans cesse de ma tour vacillante, je ne ressentais que faiblement le déplaisir des autres.

Heureusement que la fraîcheur des nuits dissipait bien des irritations, et que le ciel nous gratifia d'un gros orage qui, tout en mouillant, lava les gosiers enflammés, et apporta du calme dans l'atmosphère de la rotonde.

— Orléans, cria-t-on en regardant au loin!

Et d'Orléans à Paris, trente lieues, plus que trente lieues, mais, hélas! trente lieues, *toutes en pavé!* Secousses, sauts cadencés, roulis, tangages, douleurs dans les côtes, dans les reins, rien ne nous fut épargné; tout se noya dans l'occupation de la pensée, s'élançant en avant pour nous précéder à Paris : les physionomies s'épanouissaient.

Paris se devine de très loin! son reflet s'étend à une grande distance! On reconnaît la grande ville, dans l'architecture des maisons, l'arrangement des jardins; tout prend un aspect particulier qui ne se voit pas ailleurs! La démarche des gens n'est plus la même; il y a une odeur atmosphérique qui n'appartient qu'aux environs de Paris.

A peine eûmes-nous franchi l'octroi, que conducteur et postillon reprirent leur *concerto* musical, sonneries de trompette avec accompagnement de coups de fouet bien vibrants : les chevaux satisfaits hennirent de plaisir et, sautillant sur l'air de musique, firent danser leurs bruyants grelots. Tout se rangea devant la masse roulante et gaie! C'était un spectacle amusant que l'entrée fanfaronne de ces énormes

diligences au milieu de ces rues étroites! les maisons tremblaient sur leurs fondations : les piétons se garaient, regardant, examinant avec curiosité ce gros monstre; les voyageurs montraient leurs têtes par les portières, on riait bêtement, franchement, avec ce contentement qui part du cœur et se traduit par le nez.

Nous entrâmes triomphalement dans la cour du grand bureau, faubourg Montmartre; la reconnaissance des bagages terminée, mon père dit à un commissionnaire à petite voiture :

— Faubourg Saint-Denis, 243.

Faute de fiacre, nous montâmes dans deux cabriolets; rien de plus affreux que ce genre de véhicules qui heureusement a disparu de nos habitudes; son capotage gigantesque obstruait la vue et tenait une place du diable; avec cela, on était assis à promiscuité du cocher, buveur et pipeur, qui était loin de sentir le patchouli.

Faubourg Saint-Denis, 243, c'était chez la sœur de ma mère, Mme Robillard! Si deux sœurs se sont embrassées avec transport, ce furent celles-là; elles en prirent, en une fois, pour plusieurs années!

Il était tard! tous rompus, moulus, disloqués, fourbus, hébétés, ahuris, abrutis, nous ne de-

mandions qu'à manger, et à nous dodeliner sur un bon matelas; on ne nous fit soupirer ni après l'une, ni après l'autre de ces choses.

Enfin, j'étais dans ce Paris, paradis des riches, enfer des malheureux, rêve des femmes, illusion des enfants, croquemitaine pour tous!

J'ai vu Palerme et n'en suis pas mort! J'ai contemplé Naples et son Vésuve, sans y laisser ma vie! J'ai admiré la baie de Rio-Janeiro, j'ai fait une entrée superbe dans la rade de San-Francisco (Californie), j'ai visité Constantinople, son Bosphore, ses jardins enchantés, ses palais de marbre, ses grilles dorées qui se baignent dans ses eaux tranquilles et miroitent au soleil, sans y perdre l'existence! Paris, l'ancien Paris, l'affreux Paris de 1845, le boueux Paris de cette époque, la ville aux rues mesquines, aux grandes maisons qui manquent d'air, la ville brillante surtout par ses cris, ses bruits, ses hurlements, son affolement, a failli me tuer par le dégoût que j'en ressentis.

Pour vivre là, pour s'y plaire, il fallait y naître! Aujourd'hui tout a changé : Paris est devenu la ville snperbe et coquette qui, après s'être décrassée, attiffée, maquillée, ne porte plus que des chapeaux à plumes et des robes à

traîne, qui n'a plus autour d'elle que de riches galants, des amants passionnés lui prodiguant leur or et leur génie; mais, sur ses portes, on peut toujours inscrire : « Joie aux riches, malheur aux pauvres ! » Pour ceux qui voudraient une description sérieuse de l'ancien et du nouveau géant, je les renvoie à M. Maxime du Camp.

Adrien, mon vieil ami, habitait à cent pas de nous. A peine reconnut-il, sous mon masque ravagé, le bébé joufflu qu'il avait tant aimé ; mais, si nos visages avaient changé à l'un et à l'autre, le cœur était resté le même, et ce fut par lui que nous nous reconnûmes.

Il ne vendait plus des noix dorées, c'était un bon ouvrier d'une clouterie, il fabriquait des clous dorés pour meubles. Sa vie se dorait partout, ses rêves d'avenir ne l'étaient pas moins ; il avait cet or de la jeunesse qu'on appelle la santé, et, marié à une jeune ouvrière lingère, travailleuse comme un démon, il venait d'en avoir un poupon, frais et rose, qui reposait dans son berceau ; la maison respirait le bonheur dans tous ses détails.

Nos deux âmes, comme nos cœurs, s'entendirent à merveille ; quels doux souvenirs nous

évoquâmes, quels doux instants nous passâmes à nous remémorer les jours tristes ou gais de l'enfance.

Mme Hatot, puisqu'il faut enfin dire le nom de cette famille, n'était pas jalouse de l'amitié, de la grosse affection qui s'implantait au milieu de son ménage; au contraire, en vraie femme honnête, elle n'y voyait qu'un plaisir de plus pour son brave mari, et, dès ce jour, nous nous serrâmes la main pour quarante ans d'amitié, nos cheveux blancs l'attestent aujourd'hui.

Mais ne nous attardons pas à Paris, ne nous complaisons pas trop dans ces bonheurs d'intérieur pour lesquels je ne semblais pas créé, reprenons notre vol d'oiseau voyageur, franchissons les distances, laissons derrière nous notre France toujours un peu arriérée sur les autres peuples, et dirigeons-nous sur la résidence royale de La Haye, dernière étape du jeune homme, que de nouvelles misères guettent au passage, qui subira encore quelques années de disgrâce, pour parvenir enfin à une gloire relative, à un bonheur éphémère, la vie de comédien, toujours fiévreuse et presque folle, sans lucidité exacte, sans fond et sans consistance.

Art, état, métier, si l'on veut, dans lequel

plus on sait, plus on avance, plus les aptitudes se développent, et moins on vaut! Avenir pareil à un mirage qu'on n'atteint jamais, existence dangereuse, en dehors de la vie générale, existence à la merci des préjugés, que le succès écrase un moment, mais qui renaissent sans cesse, flétrissant votre jeunesse passée au milieu de l'étude de vos rôles! vie de travail, de générosité, d'abnégation que tout le monde ignore, ou veut absolument ignorer! vie libre, éclairée, *éclairante*, lanterne de Diogène lumineuse sur ses quatre faces, reniée, poursuivie, méprisée, menacée par des comédiens de profession, travaillant sur la grande arène du monde, au détriment des sots qui les écoutent et les admirent sous le costume sombre qu'ils ont adopté, sans doute par analogie avec la noirceur de leur âme et de leurs instincts.

XVI

Ce n'était pas, à l'époque de cette histoire, un itinéraire facile que celui de Paris à La Haye : les grands et splendides travaux du *Moordyk*, terminés aujourd'hui, dormaient encore à l'état de projet; travail extraordinaire où il a fallu la

patience de la fourmi, alliée à la force des cyclopes.

On allait de Paris à Lille en diligence ; à quelques kilomètres en deçà de la frontière, on trouvait une ligne de chemin de fer qui conduisait à Bruxelles; ce petit mouchoir de poche belge avait audacieusement commencé ses voies ferrées, lorsque l'Europe paraissait hésitante à jeter ses millions sur deux rails.

De Bruxelles à Anvers, nouvelle ligne avec wagons de troisième classe à découvert, c'est-à-dire sans abri; ah ! la vilaine et triste invention qui ajoutait de l'horreur à la misère; le sang se glaçait par la vitesse du train et par le vent, on arrivait à destination raide et froid comme une barre d'acier ; par les temps de pluie, on était certain de ramasser des rhumatismes, des fluxions de poitrine, etc.; avec cela, les étincelles, les charbons enflammés de la locomotive pleuvaient dru sur les pauvres voyageurs, et leur brûlaient paletots, blouses, chapeaux, casquettes.

Si, en s'embarquant dans ces voitures, on avait avec soi un bon parapluie, en les quittant, on ne possédait plus qu'une loque, ce qui amusait beaucoup les excellents préposés à votre

embarquement comme à votre débarquement; on en usait vis-à-vis du pauvre diable de voyageur, consentant à faire trajet dans ces cages, où on n'aurait pas voulu mettre des cochons, avec un sans-gêne proportionné au peu de considération que l'on avait pour lui.

Invention charitable, digne du grand inquisiteur Torquemada, ces voitures durèrent peu et trop. L'Etat, par hasard, força la Compagnie à plus d'humanité. Il faut d'autant plus savoir gré à ce gouvernement de son bon mouvement, qu'ils sont rares chez ceux qui s'occupent de diriger les peuples, et que penser à améliorer le sort des malheureux n'est pas affaire de sage politique! Qu'on laisse tranquillement ces braves ministres, la tête des nations, demander des crédits supplémentaires, et caser leurs amis, voilà réellement leur seul souci : après qu'ils ont usé et abusé, ils passent la main à d'autres, Arlequin remplace Polichinelle.

A Anvers, on attendait un bateau à vapeur, qui ne partait pour la Hollande, que tous les deux jours, on courait de ci de là dans ce Delta du Nord-Ouest Belge et Hollandais, on passait par Bréda, on allait ensuite à Dorthrock, où l'on vous transbordait sur un navire aux couleurs

néerlandaises, lequel vous emportait jusqu'à Rotterdam, où s'opérait un nouveau débarquement.

Pour arriver enfin à La Haye, on avait le choix entre les bateaux postes sur des canaux étroits mais gais, où les voitures de la compagnie *Diligencia* : c'est dans ces voitures que nous prîmes place, et nous traversâmes avec elles la ville de Delpt, avant d'entrer dans la jolie résidence royale.

Guillaume II régnait sur cet honnête, travailleur et heureux peuple hollandais! La misère y était à peu près ignorée : l'or de Bornéo, Java et Sumatra permettait les immenses travaux ; les hommes les exécutaient et enrichissaient le pays, le préservant ainsi de cette éternelle menace qui pèse sur lui, l'envahissement de ses terres par les eaux, l'engloutissement de sés villes populeuses et riches.

L'Etat est constitutionnel : le roi est le représentant de la nation, plutôt qu'il n'en est le maître ; aussi, est-ce un bon bourgeois qui se promène seul, les mains dans les poches, au milieu de ses sujets qui le saluent au passage comme un ami, comme un père ou comme un protectenr. Là, point de révolutions à craindre :

la famille d'Orange et le peuple hollandais se doivent mutuellement de la reconnaissance, et ni l'un ni l'autre ne tiennent à l'oublier.

Le théâtre Royal était sous la dépendance du roi, et était subventionné sur la cassette particulière de Sa Majesté : l'art lyrique protégé, brillait sur ce théâtre de son plus vif éclat, on y montait les œuvres grandiosement, et elles avaient des interprètes remarquables.

Toute la partie du théâtre comprenant les loges d'avant-scène, les stalles, le parterre converti en fauteuils, les premières galeries avec les loges au-dessus formant couronnement, étaient réservées à la famille royale très nombreuse en princes et princesses, aux ambassades, au monde diplomatique : la troisième galerie était ouverte au public, mais une tenue convenable était rigoureusement exigée. Le rez-de-chaussée d'avant-scène appartenait aux princes qui venaient là, sans apparat et sans faste, s'y divertir, échappant au collet monté et à l'ennui du cérémonial.

Tous les genres se trouvaient réunis dans cette bonbonnière : troupe de haute comédie et de vaudeville, ce genre éminemment français qui tend à disparaître de plus en plus, l'opéra

sérieux comme on disait autrefois, l'opéra-comique, et enfin les ballets et divertissements.

On apportait beaucoup de conscience à choisir de bons artistes. Sa Majesté et les princes aimaient surtout les vieux pensionnaires. On jouait trois fois par semaine, exceptionnellement quatre, mais jamais le dimanche; la religion de l'État étant la religion de Calvin, le dimanche, comme en Angleterre et dans les États-Unis, est consacré à la prière; les Israélites forment le plus grand nombre après les protestants; le catholicisme ne compte guère que quelques rares français, installés dans le pays avec leurs familles.

Le samedi est jour de repos, de fêtes, de plaisirs; ce jour-là, la salle est presque toujours comble et magnifique de toilettes, c'est le demi-gala.

Princes et princesses venaient quelquefois interrompre une répétition pour complimenter hommes et dames sur les succès du passé, et se procurer en même temps la distraction de descendre par les trappes (comme Bertram dans *Robert le Diable* et le prince Yank dans le *Cheval de bronze*). Ils voulaient jouer aux acteurs, comme les enfants jouent aux soldats, eux les

premiers grands rôles de la comédie humaine! Ils ne quittaient jamais les coulisses sans laisser une ample moisson de bonbons et de gâteaux, en souvenir de leur visite.

M. le baron de Grovœnstein, chargé de la surintendance des Beaux-Arts, avait souvent de grosses difficultés pour se rendre maître de son petit monde d'artiste, et il se rappelait avec mélancolie les ennuis du maréchal de Saxe, préférant commander 200,000 hommes de troupe, à une méchante armée de 20 comédiens.

XVII

Les débuts d'Antonia furent éclatants; elle devint bientôt l'*enfant gâté* de ce public aristocratique; ses représentations furent des jours de fête! Plus d'une soirée lui valut de ravissants cadeaux: elle était estimée et adorée, au double point de vue de l'artiste de talent et de la jeune fille honnête.

Son réengagement pour une deuxième année fut signé quelques mois après son arrivée, et si mon père, qui tenait les cordons de la bourse, n'avait pas recommencé folies sur folies, nous eussions pu espérer un commencement de for-

tune. Mais!... il était incorrigible. Les mêmes écarts se renouvelaient avec une persistance inquiétante; il importait de réagir, il y eut chez nous des explications graves, qui compromirent quelque peu la bonne harmonie de la maison. Ma mère voulait cesser cette fois tout rapprochement avec ce père prodigue, si peu scrupuleux du bien de son enfant. Tout se calma encore par la promesse que fit le coupable de ne plus pécher, le pardon imploré fut accordé.

Moi, je flânais toujours. On m'avait accolé à un demi-professeur de piano, et fait recevoir à l'école de dessin; dans la journée, je fréquentais les ateliers de peinture du théâtre; de plus, j'avais été admis à l'insigne honneur de représenter les pages; c'était moi qui soutenais les manteaux royaux de ma sœur, c'était encore moi qui versais à boire aux tables des seigneurs, et qui portais les coussins, sur lesquels s'agenouillaient rois et princes pour les grandes cérémonies.

J'avais pour amis tous les enfants des comédiens, un particulièrement, avec lequel je travaillais, Justin Bernard, garçon studieux! Nous nous retrouvâmes un jour au théâtre des Arts, à Rouen, lui chef d'orchestre, moi premier ténor léger. Nous étions tous deux les meilleurs

pensionnaires de M. Juclier, alors directeur.

Ensemble, nous fîmes connaissance de deux jeunes filles de notre âge, Denise et Joséphine Murat, qui furent nos premières amours! Elles vivaient modestement avec leur mère, et quittèrent La Haye pour aller au théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles, où elles restèrent une vingtaine d'années, bien connues du monde artistique.

Dans nos promenades, Denise était toujours au bras de Justin; quant à moi, avec le marron sculpté qui me tenait lieu de tête sur les épaules, je ne pouvais adorer Joséphine que comme on adore une madone, c'est-à-dire devant la grille, sans allumer la veilleuse, en *guardante* et non *tocante*. Nous nous revîmes souvent depuis, alors que j'étais presque devenu un beau garçon, mais il était trop tard encore, et chacun de nous avait une affection particulière. Elle fut pour moi l'Esméralda d'un nouveau Quasimodo.

Une des fortes impressions de mon premier séjour en Hollande, fut une exécution judiciaire, à laquelle j'assistai bien malgré moi, en compagnie de camarades de l'école.

Poussé, emporté et cerné par la foule, je vis une pendaison, car on pend dans les Pays-Bas.

Ce spectacle écœurant me produisit un tel effet de répugnance, que de ma vie, je ne pus me résoudre à me rendre à une exécution sanglante! Chose singulière, pour un homme ayant beaucoup voyagé, et s'étant trouvé plus d'une fois dans le cas de légitime défense, je n'ai jamais tiré un coup de feu, soit à la chasse, soit en temps de révolution, soit dans les forêts vierges, où plus qu'ailleurs il eût été justifié.

Je n'ai jamais guerroyé contre un lièvre, ni contre un lapin, et encore moins contre un pauvre petit oiseau? mes mains sont pures de toute tache offensive. Dieu merci, je ne suis pas un poltron, mais les cris d'un poulet qui trépasse me feraient courir sur une corde tendue des tours Notre-Dame à l'Arc-de-Triomphe. Deux hommes ne m'ont jamais effrayé. Corps à corps, la rage au cœur, les nerfs tendus, les poings fermés, j'ai rendu coup pour coup, et je suis toujours resté maître du terrain sans jamais rouler dans la poussière. Je ne crains pas le combat, je crains les plaintes, les souffrances, l'agonie des victimes.

XVIII

Quitter brusquement le beau ciel bleu de la Gascogne pour se trouver écrasé sous la voûte grisâtre du ciel hollandais, à travers laquelle le soleil ne pénètre que difficilement, est une des premières déceptions de l'arrivée ; la deuxième, c'est de ne plus rencontrer ce bon vin de nos côtes du Midi ; la troisième, qui découle des deux premières, c'est de sentir trop tôt un froid d'autant plus pénible, pour un méridional, qu'il est humide.

Pluies, brouillards, givre, ciel violacé, n'inspirant au nouvel habitant de ces contrées glacées, qu'une médiocre envie de sourire aux faits plus ou moins gais de la vie, telles sont les causes de la différence de caractère qui existe entre l'homme des pays chauds et celui des pays brumeux.

A quinze centimètres de la croûte de terre solidifiée, on trouve l'eau, toujours l'eau. Ce peuple est un peuple canard, grand fumeur de pipes toujours blanches, buveur de bière toujours froide, mangeur de pain mou qui se moisit au

bout de vingt-quatre heures, fort appréciateur de pommes de terre dont la saveur est peut-être unique au monde; il a de la lenteur semi-majestueuse du volatile marécageux, et vit dans un pays d'herbages qui engraissent les plus beaux troupeaux du globe.

Les lits sont faits et enfermés dans des boîtes, dont les draps sont toujours mouillés; le samedi, il y a lessivage générale des maisons, noyade des parquets, nettoyage des rues avec de l'eau, beaucoup d'eau, toujours de l'eau.

Malgré cela, toutes les impressions désagréables, éprouvées au début, s'effacent bientôt sous une espèce de confortable relatif, bien audessous de celui qu'on a aux États-Unis d'Amérique, mais bien supérieur au nôtre.

Ceci n'est en somme que la vie matérielle, et si ce climat, un peu insalubre, n'est pas généreux pour celui qui le visite ou vient l'habiter en passant, il faut reconnaître au moins qu'il existe là une véritable civilisation. Gens de mœurs douces et affables, peuple travailleur et sympathique, honnête et hospitalier, ressemblant bien peu à son voisin de Belgique.

Mais à seize ans, est-ce que la santé compte avec les influences climatériques? On est bien

partout, et surtout là où la jeunesse rit et s'amuse.

Sous ce ciel blafard, sous ces nuages de fumée, dans ces champs de pommes de terre, dans ces allées houblonnières, comme dans les pays où fleurissent les ceps de vignes, on a vingt ans, malgré le froid aux pieds. Avec quelques amis, courant de droite et de gauche, sur nos jambes ou à cheval, nous usions de nos mieux les belles et jeunes années que la Providence mettait à notre disposition.

Premiers élans du cœur, que ne poétisez-vous pas? Le soleil est dans l'âme, dans les yeux, dans les veines, il réchauffe et anime tout l'être, même quand ses rayons sont interceptés par les nuages; la patate est du blé, la bière du vin, vingt ans fait tout aimer.

Condamnez un homme au ciel pâle, aux terres plates et glaciales n'offrant aucun site pittoresque, ne lui servez que de la bière et des œufs durs, des cornichons et des citrouilles, des salades molles, il acceptera avec joie tout cela si vous lui rendez ses vingt ans : « la jeunesse ou mourir » sera l'éternel cri du cœur ardent.

À un certain âge on a le droit de commettre des folies pour s'amuser, de semer des sottises

et de ramasser des querelles; lorsque l'âge nous arrive, l'homme, le père de famille a l'obligation de se ranger à une vie régulière et ordonnée, il importe qu'il soit honorable et respecté. Voilà, hélas, ce qui n'entrait guère dans les idées de notre chef, de notre guide, de celui qui avait la garde et la charge de nos âmes! Il s'en fallait de bien peu que nous ne revissions les mauvais jours de Bordeaux.

La bière ne pousse pourtant pas à déraisonner comme le vin! Depuis une semaine, notre père rentrait dans le désordre abruti de l'homme qui s'énivre! Les sentiments de dignité et d'honneur s'effaçaient de son esprit au milieu des liqueurs fortes qu'il absorbait; celles-ci agissaient violemment sur son caractère atrabilaire, sur sa nature exaltée par tempérament.

Une scène affreuse de démence se passa dans un établissement public, dans un café fréquenté par les fonctionnaires de l'Etat. Mon père, sans motif, pour le simple plaisir de se quereller, insulta des gens inoffensifs et tranquilles, estimés et considérés de tous; il poussa la rage et la fureur jusqu'à arracher la décoration de l'un d'eux.

Pour cette fois, à cause de sa fille qu'on ne

voulut pas affliger, on se contenta d'exiger une semi-excuse, et de lui infliger une verte semonce avec menace d'expulsion.

Cette conduite extravagante, chez un peuple étranger et ami, très bienveillant et très doux, attira sur nous une espèce de déconsidération. Malheureusement, la leçon qu'il avait reçue n'arrêta que momentanément ses désordres.

Les mauvaises habitudes reprirent le dessus, un nouveau scandale s'ajouta au premier, on fut inexorable ; les recommandations des amis influents, les excuses, les démarches d'Antonia, rien n'y fit ; M. B... eut huit jours pour quitter la Hollande ; il fallut s'exécuter, et, *presto, agitato*, prendre la route de France, sous peine de passer la frontière entre deux gendarmes !

Mon père partit pour Paris et s'installa confortablement, boulevard Saint-Martin, 7, dans un entresol qu'il meubla avec goût ; il acheta une magnifique trousse chirurgicale et fit poser, au-dessus de ses fenêtres, une enseigne, sur laquelle on lisait :

B...., pédicure de Sa Majesté Guillaume II, roi de Hollande.

C'était avoir un toupet à damer le pion à ma

perruque du page Urbain; comme drôlerie, il y avait de quoi se tordre de rire.

Quant à la clientèle, elle n'était pas nombreuse; on voyait dans le salon, sur un beau plat de faïence ancienne, une douzaine d'oignons ou œils de perdrix, dont les pieds des malheureuses victimes, auxquels on les avait arrachés, n'allaient plus qu'entourés de bandelettes et de pantouffles.

Aussi, était-il bien possible que, buveur passionné de cafés et de liqueurs, nerveux, tremblant des bras et des mains, mon père pût faire un bon pédicure! il fallait avoir une imagination vraiment endiablée pour trouver cela.

Les dépenses marchaient leur train, la prolongation de cette farce ne pouvait durer, le carnaval passa; de part et d'autre, on y mit du sien, on échangea des concessions, mon père rentra en grâce au sein de la famille qui pardonna! Le bataclan médical et chirurgical disparût, l'entresol fut loué, et l'enseigne, remplacée par du rouge végétal.

De retour de La Haye, Antonia traversait Paris pour se rendre à Lyon, où un engagement plus important l'appelait au grand théâtre de la seconde ville de France. Il me faut néan-

moins dire comment ma sœur fut traitée à la fin de sa deuxième année, à sa clôture, par ce public hollandais qui en avait fait son idole! Hélas, si sa vie fut courte, elle eut du moins d'éclatants triomphes.

XIX

Au théâtre Royal, dans cette deuxième année, on avait exhumé pour elle un vieil opéra, *Roméo et Juliette*; elle y obtint un véritable succès dans le rôle de Roméo. Puis vint *La Reine de Chypre*, dans laquelle elle provoqua un enthousiasme sans bornes; l'ouvrage fut magnifiquement monté; M. Lorezzo y créa le rôle du roi en artiste de talent; M. Allard, avec sa belle voix, enleva tous les suffrages, mais l'effet colossal, *le clou*, comme on dirait à présent, était, par droit de conquête, réservé à Mlle B.... Décors, costumes, accessoires, le tout neuf, riche, digne d'un directeur-roi, fut un cadre merveilleux pour une exécution irréprochable.

On m'avait élevé au grade de chef des pages: ma perruque, à la rampe, brillait de son éclat jaune cuivre; avec du blanc répandu à profu-

sion dans les vallons, ravins et gouttières de ma figure, je ne paraissais pas trop mal ; je portais la queue du manteau royal avec une noblesse digne d'un page de M. de Malborougk ! C'est moi qui déposais le coussin où Sa Majesté Antonia Ire s'agenouillait ; il fallait voir avec quelle délicatesse je le posais devant la rampe, à dix centimètres de la bordure garnie de pierreries de la robe de la reine ; c'était tout un poème ! Je remplissais un sacerdoce, et, si je ne fus pas rappelé *con furor !* ainsi que le disent les Italiens, ce fut par pure jalousie des premiers sujets ; la claque n'avait pas d'ordres pour moi.

On afficha *La Reine de Chypre,* par ordre, pour être jouée en soirée de gala ; conseil fut donné à Mlle B..., de s'arrêter au quatrième acte, pendant la grande marche, devant le trou du souffleur, et là, de saluer, par une belle révérence, la reine de Hollande qui se trouverait, ce soir-là, dans la grande loge de face.

Ce conseil ami ne tomba pas dans une oreille sourde ; à la représentation, le roi, la reine, les princes, les princesses, en grande toilette, se tenaient dans la loge royale. Toute la diplomatie occupait les premières ; les fauteuils étaient

réservés aux officiers supérieurs en grand uniforme; les ambassadeurs et ambassadrices se montraient aux loges d'avant-scène; au fond des premières, derrière les portes ouvertes, on apercevait dans les couloirs une nuée de laquais en culottes courtes, poudrés, galonnés, ayant sur les bras les riches vêtements de sortie de leurs maîtres; ainsi, ils servaient de repoussoir à toutes les beautés féminines, à tous les diamants qui ruisselaient d'éclat sous la lumière des lustres et des girandoles ; l'effet en était si vif, que la vue en était comme écrasée ; ce coup d'œil, vu de la scène, tenait du merveilleux, du féérique ! Jamais le théâtre (gentille boîte à bonbons), n'avait été si beau, la splendeur rejaillissait de la salle sur la scène, c'était à croire que tout l'or de la Hollande avait été transporté au théâtre, et qu'on se trouvait en plein royaume des Mille et une Nuits.

Le quatrième acte arriva enfin : après les premières scènes, et au milieu de l'acte, la marche commença ; lorsque le roi et la reine de Chypre passèrent devant la rampe, se tenant par la main, Mlle B... s'arrêta, et, avec toute la grâce, toute la modestie de sa personne, avec une émotion

contenue, elle adressa à la loge royale un salut d'un effet saisissant, tandis qu'elle plongeait ses regards dans ceux de la reine assise.

Comme mue par un mouvement électrique, Sa Majesté se leva et salua à son tour la jeune reine de Chypre ! A ce double mouvement, devant la vraie reine debout, toute la salle se leva d'un élan spontané, saluant à la fois et Majesté vraie et Majesté fausse; les mains se tendirent vers ma sœur, comme pour la remercier de cette humble déférence à une femme que le peuple hollandais vénérait à l'égal d'une sainte! Ce fut indescriptible : cris et bravos d'enthousiasme retentissaient et allaient de la loge royale à la scène. La grande reine saluait son peuple, un peu rouge de plaisir, et semblait dire à Antonia : *Merci de cette ovation!*

La fin de l'acte fut à peine écoutée ; le rideau baissa sur des applaudissements frénétiques.

L'entr'acte donna lieu à un réel tumulte dans la salle.....

— Oh ! cette Mlle B..., quelle adorable jeune fille! quelle idée charmante et respectueuse elle avait eue! quel plaisir elle a procuré à Sa Majesté! Elle n'est pas seulement une artiste de talent, elle est aussi une fille d'esprit.

On ne tarissait pas en éloges et en expressions de reconnaissance.

Au cinquième acte, un nouveau succès était ménagé à l'artiste adulée : à son apparition, une pluie de bouquets s'abattit à ses pieds, et, dans cette pluie se mélangèrent des mouchoirs de dentelles et quelques bijoux.

Le reste de la pièce fut applaudi à outrance, mais c'est à peine si on l'écouta ; la représentation s'acheva sous un rappel formidable, on avait besoin de calme après une soirée aussi fournie d'émotions.

Dans les coulisses s'était propagé l'état fiévreux qui régnait dans la salle : Antonia, tenant la queue de son manteau et le bas de sa robe relevés sur le bras, s'était précipitée, comme une gamine, vers son régisseur, M. Picard, pour l'embrasser ; c'était à lui qu'était due cette idée de salut à la reine, faite pour compter dans la vie d'une artiste !

A la sortie de ma sœur, une grande partie du public se réunit dans le jardin, derrière la scène (sortie des artistes) : diplomates, officiers, étudiants, peuple crièrent une dernière fois à l'actrice adorée :

— Vive Mlle B...!!!

Malheureusement, on ne reconnut pas le beau page dans la trompette de celui qui portait les bouquets, et qui, coiffé d'un tuyau de poèle délaissé par le papa, marchait fier comme Artaban ; sans cela, le succès aurait été jusqu'au délire.

Au lendemain de cette soirée exceptionnelle, Antonia reçut la visite d'un chambellan qui vint, de la part de Sa Majesté, lui offrir un superbe bracelet, un bijou réellement artistique ; sur un cep de vigne, couraient autour du poignet deux serpents enroulés, les têtes dilatées, menaçant de leurs piqûres un aigle, aux ailes déployées, qui, le bec ouvert, paraissait prêt à fondre sur eux ; chaînette de serpentaux tombant sur la main, le tout orné de diamants, de rubis et d'émeraudes; bijou royal, digne de rehausser l'éclat d'un bras de reine, même de reine de théâtre.

A la clôture, le succès dépassa ce que l'on peut imaginer : palmes d'or, poésies, trophées, un buste en bronze, une couronne de chêne aux feuilles d'argent massif, sur lesquelles étaient gravés les noms des rôles du répertoire, et qui fut offerte par la loge diplomatique, témoignèrent hautement de l'estime, de l'affection qu'on

avait pour Mlle B.... Les chevaux furent dételés par les étudiants, qui traînèrent ainsi la voiture de l'artiste jusqu'aux portes de sa demeure.

Il n'est pas possible d'oublier toutes ces choses à qui leur survit; ne pas en rendre compte à la génération future, serait un tort; ces fêtes artistiques, qui se renouvellent de moins en moins, détournaient de la politique, des affaires embrouillées, ce qui n'était pas un mal; aujourd'hui, l'art se noye dans les bocks aux cafés-concerts, lorsqu'il ne se glisse pas dans les plis des robes à cloche des mauvaises chanteuses, qu'elles s'appellent *Nana*, *Niniche* ou *Tata!* On applaudit les cantatrices qui jettent au public ; *La Femme à barbe!* ou : *Ohé, Durand!* ou encore : *Ça me chatouille quèque part!* Y a-t-il progrès dans l'esprit des spectateurs? Je n'ai pas à juger : Rossini, Meyerbeer, Halévy, Auber s'abstiendraient comme moi.

XIX

A Lyon, le succès égala celui obtenu en Hollande, chez ce bon peuple pour lequel j'ai toujours conservé de la reconnaissance, ce que

je suis heureux de dire ici et de faire connaître aux lecteurs.

Si jamais ce livre franchit la frontière, qu'il soit là-bas comme le souvenir de cœur, de celui qui a le regret de ne plus vivre au milieu de ce peuple honnête ! L'occasion de parler encore de ce cher pays se présentera dans la suite, nous aurons donc le plaisir de causer comme de vieux amis.

Vers la fin de l'année théâtrale de Lyon, ce fut à mon tour de tout quitter brusquement; j'avais assez de ma vie indolente et inutile; je vivais dans le théâtre, j'en connaissais tous les détours, je devais m'inspirer de ce que j'avais vu pour entrer dans la lice, et chercher, comme tant d'autres, à devenir comédien.

Je débarquai à Paris par un jour de pluie, ce qui est moins rare dans cette ville que les jours ensoleillés, et j'y battis quelque temps une double semelle de misère, habitant des maisons à vermine, et mangeant des morceaux de cuir frit qui grelottaient dans une tache de beurre.

Je me réconfortais souvent à la table de mon brave Adrien; ces repas étaient des jours gras, pantagruéliques, où j'oubliais les semelles de bottes présentées à mes regards avides, sous la

pompeuse dénomination de beefsteaks!... J'engloutissais des soupes d'Auvergnat, à étouffer un rhinocéros.

L'histoire de l'enfant touche à son extrême fin; le décor va changer : le jeune homme revêt son costume pour entrer en scène, emmailloté de nouvelles illusions. Le titre de cet ouvrage ne sera pas un vain mot : la vie d'artiste, vivant en promiscuité avec des duègnes toujours tendres, des grands premiers rôles poseurs, infatués et récalcitrants, des ingénues timides à la rampe seulement, des vieux grognards du métier, pères nobles, comiques, grimes et laruettes, rabâchant sans cesse : « *Ah! si vous m'aviez vu, moi, dans ce rôle-là:* » Cette vie, vécue en société de grues, grandes coquettes couvertes de soie, ornées de diamants, dus plutôt à leur nature plantureuse qu'à leur talent scénique, de jeunes premiers ayant toujours les mains pleines des traditionnelles lettres de femmes à caprices; cette vie, où l'on coudoie le second comique parlant avec irrévérence de son chef d'emploi, le nommant ironiquement : *comique d'outre-tombe*, *fleur de sépulcre;* cette vie, où l'on *camaradie* avec le grand premier rôle femme qui

passionne dans *Marie-Jeanne,* qui répugne dans la *Frochard des Deux Orphelines,* qui épouvante dans *Marguerite de la Tour de Nesles*, qui traite les hommes comme un jardinier traite les fleurs dans son jardin, qui a tantôt la voix alcoolisée d'un rôdeur de barrières, et tantôt le doux timbre de l'amoureuse rêvée ; cette vie, où l'on se heurte à de jeunes premières qui n'ont pas d'âge et pratiquent (sans les connaître certainement) ces paroles de Georges Sand : *Les femmes qui ne sont plus jeunes parlent rarement du passé sans en effacer toutes les dates :* Cette vie va commencer avec notre second volume.

Mesdames et messieurs de l'Opéra y défileront aussi bien que les autres comédiens. Pour avoir visages plus heureux, corps mieux vêtus, bourses mieux garnies, ils n'en appartiennent pas moins à la grande famille basochienne. Pleine et entière justice sera rendue à l'intelligence, à la grâce, aux capacités des forts ténors, dits les hercules de l'*ut naturel !* avec quel plaisir nous saluerons ceux qui soutiennent de leur puissant gosier, de leurs poumons d'acier, le fameux *ut dièze* de Tamberlick.

Messieurs les danseurs de tous genres retrouveront dans ces pages quelques-unes de leurs

spirituelles conversations quoiqu'un peu *molletières*.

La vie d'enfant est terminée, la vie de comédien commence sur les études, les difficultés artistiques, les déboires, les chutes premières qui sont les meilleures leçons pour l'avenir, après quoi elle se transforme en la vie séduisante du chanteur heureux, à réputation, marchant pendant une vingtaine d'années de succès en succès.

Qu'elle fut rapide cette brillante existence! mais que d'événements, que de voyages, de tribulations intérieures, de déceptions, de connaissances acquises, de nouveaux visages la sillonnèrent pour aboutir..... à l'oubli.

Quel oubli!

Du passage des grandes illustrations guerrières et politiques, il reste des pages d'histoire, des statues, des monuments publics : De la vie d'un comédien, ou d'un chanteur si célèbre qu'il ait été, il ne subsiste rien, absolument rien! Quelques têtes blanchies se le rappellent encore de loin en loin, en parlent, puis elles meurent, et tout est dit. Le néant, le néant!

Du sculpteur, du peintre, du littérateur, tout peut rester, attester le talent, le génie et la

gloire; mais s'être appelé Garrick, Kean, Talma, Samson, Frédérick Lemaître, Potier ou Arnal, avoir été Adrienne Lecouvreur, Rachel, Mars, Georges, Dorval, Brohan et Arnoult-Plessy, ne sert qu'à laisser un nom, que le temps efface peu à peu, sans que ceux qui n'ont pas connu ces talents ne puissent dire qu'ils étaient des talents de convention, comme par exemple celui de M[lle] Sarah Bernhardt, ce soi-disant génie théâtral de notre époque : Qu'on appelle cette artiste l'excentrique, la folle, la bavarde, la débitrice, toujours pressée de ses rôles, auxquels elle ne donne qu'une même forme, nous trouverons la note plus exacte, car elle applique à tous ses personnages la même allure vive et hâtée, sans exprimer les différences qui existent entr'eux.

Froufrou, comédie dans laquelle, dit-on, elle excelle, nous a laissés froids, indifférents. Nous avions devant nous le souvenir de M[lle] Desélée, l'adorable créatrice, la protégée d'Alexandre Dumas fils ; nous avions aussi celui de M[lle] Baitting, et sans aucune partialité nos préférences étaient pour ces deux artistes. Pour nous, qui voit M[lle] Sarah Bernhardt dans un rôle, la revoit parfaitement semblable dans tous les autres, de telle sorte qu'elle en fait de bons petits frères

jumeaux! Que la coterie n'aille pas nous condamner sur ce jugement osé, ô grand Dieu! Mlle Sarah Bernardt se remuera encore assez pour entraîner de nouveaux et nombreux partisans dans son sillon tapageur et timbré, elle pêche merveilleusement à la ligne et le public goujon mord à tous ses appas.

Victor a dix-sept ans, l'âge de l'adolescence, l'âge où l'enfant disparaît devant l'homme. Nous n'avons plus rien à ajouter sur cette première période de son existence. Veut-on le suivre dans le tour de France qu'il va entreprendre? Avec lui on voyagera encore quelque temps en diligence ou en bateaux postes, puis en chemins de fers français et belges. Avec lui, nous nous servirons de la forte expression américaine : *All Right!* l'intérêt sera croissant; notre héros entre

dans la carrière avec panache blanc, chères lectrices, l'amour guette l'artiste, que votre sympathie soit avec lui, la nôtre vous est toute acquise.

NOTA

Nous donnons par avance, et par lettre alphabétique, les noms de toutes les personnes qui doivent figurer à divers titres dans la suite de l'ouvrage.

C'est, croyons-nous, un rappel à la mémoire de ceux qui peuvent avoir oublié ! Heureux peut-être de retrouver des noms connus ou amis, plus d'un s'intéressera à l'appréciation impartiale, au jugement qui sera porté sur les caractères et les talents de chacun.

A

AMBROISE THOMAS, compositeur et directeur du Conservatoire de Paris.

ALEXANDRE DUMAS fils, auteur dramatique, non moins célèbre que son père.

AUBER, compositeur immortel, auteur du *Domino noir*, de la *Muette* et du *Philtre*.

ADOLPHE ADAM, compositeur célèbre, auteur du *Châlet*.

ANBROSELLI, professeur, — pianiste distingué, — agent dramatique.

AVENEL, docteur à Rouen, 1858.

ALBERT SEIGNE, chef d'orchestre à Lille, 1850.

ACCURSI, violoniste, directeur du Casino de Vichy depuis 1872.

ALMÉRAS, chef d'orchestre, mort à Rio-Janeiro en 1881, dans la troupe de M. Grau.

ALTÉRAC, ténor léger, aux bras très courts (mort).

ANTHIOME, ténor léger, ayant chanté des Martin. Passage rapide à l'Opéra-Comique.

AUDRAN, ténor à l'Opéra-Comique, créateur d'une foule de charmants rôles. Retiré à Marseille.

ACHARD, ténor à l'Opéra-Comique, jolie voix sans talent sérieux. Passa légèrement au Grand-Opéra.

ALBERT DOMMANGE, célèbre ténor, compositenr. N'a jamais été à Paris, malgré son talent.

ALARD, fort ténor, esprit de l'emploi. La Haye, 1844.

AUBRY (Mme), soubrette Déjazet, morte à Odessa, 1873.

ADELINE LACOMBE, forte chanteuse, 1854. Strasbourg.

ALBERT JULIEN, deuxième ténor, Belge. Toulouse, 1861.

ACHARD, trial. Toulouse, 1863.

AUGUEZ, baryton. Quelques années à l'Opéra. Toulouse, 1880.

ANTHELME GUILLOT, ténor léger, qui fit un voyage de New-York à Marseille sans arrêt, 1855.

ALHAIZA (Marcelin), jeune premier. Toulouse, 1861.

ALHAIZA (Paul), jeune premier qui a été au Gymnase, à Alger, 1874.

ALHAIZA (Mme), première chanteuse. Alger, 1874.

ARNAL, forte chanteuse. Passage à l'Opéra, qu'elle quitta brusquement pour Rio-Janeiro.

B

BLASSELLES, ex-maire de l'ordre moral à Alger, 1874.

BAUDOIN, chef d'orchestre, vingt ans à Toulouse (talent).

BAUX (Mlle), forte chanteuse de l'opéra à Lyon en 1881, à Rouen en 1883.

BELLEVAUT, ex-directeur, administrateur un moment avec Mlle Sarah BERNHARDT.

BOSQUIN, ténor du Lyrique, passé à l'Opéra.

BELVAL, basse à l'Académie, homme du monde et talent sérieux, a créé *Roland à Roncevaux*.

BORSARY, basse phénomène, bien amusant, longtemps à Bruxelles, théâtre de la Monnaie.

Barrielle, basse, créateur dans la *Circassienne* d'Auber, directeur à La Rochelle.

Bezuy, grand premier comique, grand talent inconnu à Paris.

Badel (Marguerite) (*à la lettre M*).

Bénédit, homme de lettres, professeur, Marseille, 1860.

Bryon d'Orgeval, compositeur, artiste.

Bessin-Pouilley (Mme), première chanteuse, talent. Exerce encore.

Bernard (Justin), chef d'orchestre. Rouen, 1867.

Bléau, Dugazon excellente, passée mauvaise chanteuse.

Blaes (Mlle), chanteuse légère, retirée depuis longtemps.

Bernard, directeur. Bordeaux, Genève, Marseille, 1882.

Boulo, ténor léger, très longtemps à l'Opéra.

Boulo (Mlle), chanteuse légère, fille de M. Boulo. Toulouse, 1875.

Bataille (Charles), basse, créateur du *Val d'Andorre*.

Boyer (Frédéric), baryton, chanteur de haut mérite.

Beaugrand (Mlle), danseuse presque célèbre à l'Opéra.

Barbot (Caroline), chanteuse légère. Rouen, 1867.

Bertrand, fort ténor, longtemps à Bruxelles.

Bétout, ténor, directenr, quinze ans en Algérie.

Bressoles, ex-ténor léger, directeur à Grenoble, 1881.

Berti (Lulu), ténor léger, qui n'a jamais pu dire deux lignes de poëme sans barbouiller.

Bouvard, ténor, théâtre Lyrique, directeur, administrateur.

Bovier-Lapierre, fort ténor (par exception, un homme bien élevé).

Bataille, basse à l'Académie de musique.

Barbot (Mme), femme du créateur de *Faust*. Longtemps en Russie. Retirée à Toulouse.

Buguet, deuxième basse (type particulier).

Bordet, avocat. Alger, 1875.

Bonnet, restaurateur. Alger, 1875.

Boursier, premier rôle de comédie.

Barbe, ténor deuxième à Lyon, 1880.

Barbe, premier rôle, comédie.

BAR, négociant au Pérou. Lima.

BONNESSEUR, artiste de talent, basse à Rouen, 1856. directeur, régisseur général. Variétés, Paris.

BALANQUÉ, basse, créateur du Méphisto dans le *Faust* de Gounod, grand talent.

BONGARD (de), agent dramatique.

BAR, négociant à Lima, 1870.

BRETON, vieux Laruette, installé à Toulouse longues années. Mort.

BONNEFOY, ancien directeur à Lille, 1872 et 1873. A l'Opéra, 1882.

C

CARVALHO (Mme), cantatrice célèbre, créatrice des *Noces de Jeannette*, *Giralda*, *Faust*, *Topaze*, *Fanchonnette*, etc.!!!

CABEL (Mme, née Camus), célèbre aussi, créatrice du *Pardon de Ploërmel.*

CHARTON-DEMEUR (Mme), non moins célèbre que les deux premières, plus en Italie qu'en France.

CARTIER, pianiste (Amérique, troupe Grau).

CUSSON, secrétaire général, mairie de Rouen (trente ans de services), chevalier de la Légion d'honneur.

CADAUX, compositeur, auteur de *Colette,* 3 actes.

CAZENEUVE, danseur, régisseur, directeur.

CHARTON (Hortense), qui joua et créa à Marseille les *Noces de Jeannette* en compagnie de Bouvard, 1853.

COUDERC, de l'Opéra-Comique (une exception).

CAPOUL, ténor farceur. Il avait un physique et une manière de respirer qui plaisaient aux dames.

CASTELMARY, de l'Opéra, épousa Mlle Marle Sasse.

CAMILLE, danseuse. Marseille, 1852.

CAMPOCASSO, directeur. Marseille, 1880. Lyon, 1882.

CAUBET, fort ténor. Bordeaux, Toulouse, Rouen.

CHAUNIER, fort ténor, 1851.

Commandant du navire l'*Ennyne,* 1876.

CREMNITZ (Arthur), négociant à Lima, 1870.

COURCELLES (Mme), Dugazon (une gravure anglaise).

CAMILLE DE MAÉSEN, chanteuse légère. Belle fille, mais trop Belge !

CAMILLE DOUCET, ministre des Beaux-Arts sous l'Empire, 1863.

CASIMIR, chanteuse à l'Opéra-Comique.

CARMAN (Mme), morte à Mons, suicidée avec son beau-frère.

CARMAN, son mari, retiré à Liège.

CHARANÇONNEY, maître de ballet.

CHENEST, ténor, créateur de *Castibelza*, mort dans le naufrage de l'*Evening Star*.

CAILLAUD (Céline), mort dans le naufrage de l'*Evèning-Star*.

CRAPELET, peintre. Marseille, 1852.

CLÉMENT (Martin), directeur. Boulogne, Rennes, Brest.

CLÉMENT (Marie), chanteuse légère. Besançon, 1869.

Consul de France à Batavia, 1877.

CHOUDENS, éditeur de musique.

CLAIRE CORDIER (Mlle), chanteuse légère à l'Opéra-Comique, 1882.

COURRET, photographe à Lima (Pérou), 1870.

CALABRESI, directeur de la Monnaie. Bruxelles, 1881.

CRESSONNIER, chancelier du Consulat de Frace à Batavia, 1876.

D

DUPREZ, célèbre chanteur, compositeur, professeur.

DESCHAMPS, avocat, auteur de la *Vendéenne*.

DÉJAZET, femme et artiste hors ligne, joua la comédie jusqu'à l'âge de 76 ans.

DUPLAN, comique, toujours en Amérique, troupe Grau, 1880.

DÉSIRÉ, comique, longtemps aux Bouffes.

DAUZAT, chef machiniste, Grand-Théâtre. Bordeaux.

DERVILLE, directeur.

DESVARET (Julien), artiste à l'Opéra-Comique, devenu négociant. Paris, 1868.

DESCLÉE (Mme), créatrice de *Frou-Frou*.

DARAM (Mlle), cantatrice à l'Opéra, retirée à Toulouse.
DÉRIVIS, artiste à l'Opéra, longtemps en Italie.
DERMOND (Michel), basse, retirée à Marseille.
DELESCHAUX, première danseuse.
DEVILLIERS, fort ténor à Rouen en 1883.
DIDOT, basse. Carrière italienne. Toulouse, 1846.
DAVID, basse à l'Opéra. Toulouse, 1862.
DELABRANCHE, fort ténor, *fort ténor.*
DUPRAT, compositeur, auteur de *Pétrarque.*
DELAVOMBE, basse. La Haye, 1843.
DARCIER, célèbre chansonnier, compositeur.
DUPRAT, fort ténor mixte, directeur, Besançon, 1867.
DUMESTRE, baryton à l'Opéra. Talent.
DUFRESNE, ténor léger, professeur. Toulouse, 1879.
DEFRESNE, directeur. Troyes, 1850.
DUPUY (Mathilde), chanteuse à l'Opéra-Comique, type particulier, pur commun.
DUVAL, chef d'orchestre.
DALIS, à l'Odéon, 1876. Compositeur et poète.
DEPOITIRES, basse. Sept ans à la Monnaie. Retiré à Marseille.
DEPOITIERS (Mme), Dugazon, chanteuse légère.
DORIAN (Mlle), chanteuse légère à Rouen en 1883.
DUWAST, ténor, créateur de *Jeanne d'Arc*, de Duprez.
DUPRAT, organiste à Saint-Augustin, 1881. Professeur de piano.
DUHEM, piston d'un talent hors ligne, à l'orchestre de Strasbourg, 1853.
DELORME, duègne, créatrice à Bruxelles de *Girofli-Girofla,* troupe Grau. Amérique, 1877.
DEBOVE. Constantinople, 1859.
DEPERDUSSIN, connu dans un voyage au Pérou, 1870.

E

ENGEL, ténor léger à l'Opéra-Comique, 1876. Talent sérieux.
ESPINASSE, fort ténor, dont les débuts à l'Opéra donnèrent lieu à un incident comique.

ESCOFFIER (Henry). Thomas Grimm du *Petit Journal.*
ÉMILE KRETZ (Mark), directeur de Lyon, artiste à l'Odéon.

F

FAURE, de l'Opéra, créateur d'*Hamlet*, le plus grand chanteur d'une période de vingt-cinq ans.
FORMELLE, agent dramatique.
FROMENT, ténorino au théâtre Lyrique.
FETLINGER (Mlle), Dugazon. Bruxelles, Marseille, 1854.
FLEURY (Léon), ténor léger. La Haye, 1844.
FRONTY, baryton. Toulouse, 1875.
FERRAUD, deuxième basse, longtemps dans les Indes néerlandaises.
FURST, ténor de l'Opéra-Comique à Rouen en 1883.

G

GRAU, *Directeur Américain* (Barnum distingué).
GUYMARD, fort ténor à l'Opéra, créateur de *Roland à Roncevaux.*
GESLIN, premier rôle, grande coquette. Alger, 1875.
GERPRÉ, artiste et auteur. Bouffes-Parisiens. Rouen.
GEISMARD, forte chanteuse, talent. Créatrice dans l'*Esclave* de Membrée à l'Opéra.
GÉRALD (Mlle), Dugazon.
GALLI-MARIÉ (Mme), de l'Opéra-Comique. Créatrice de *Mignon*, de *Lara* et de *Carmen.*
GRESSE, basse à la Monnaie, 1880, 1881, 1882.
GUIRAUD, directeur à Liége, 1881.
GUILLEM, baryton. Alger, 1875.
GUILLOT, basse. Marseille, 1865.
GUÉRINOT, directeur, longtemps à Versailles.
GÉRALDINE, chanteuse d'opérette. Lima, 1870.
GÉNOT, directeur de l'Octroi de Rouen, 1862.
GOBERT-CHAPELOU. Régisseur, directeur. Montpellier.

H

Halanzier, ex-directeur de l'Académie de Musique. Président de la Société des Artistes Lyriques et Dramatiques.
Halanzier (Mme), femme du directeur.
Halanzier (Eugénie), fille.
Halanzier (Cécile), fille.
Hannecart, première danseuse. Marseille, 1865.
Henriot, jeune homme d'un très grand esprit, qu'une folie de jeunesse retint en Amérique. Poëte très distingué, et, comme Shakespeare, souffleur dans la troupe Grau.
Hilaire (Mlle), à Marseille, 1850 ; forte chanteuse à Nantes, 1857.
Haanselmans, chef d'orchestre, directeur du Conservatoire. Strasbourg, 1853.
Hébert-Massy (Mme), de l'Opéra-Comique. Créatrice de Nicette dans le *Pré aux Clercs*.
Hermann-Léon, Opéra-Comique. Créateur du *Capitaine Roland*, des *Mousquetaires de la Reine*.
Hillen, chanteuse légère qui louchait.
Halanzier (Alexis), fils du directeur (mort).

J

Jahn, chef d'orchestre, directeur. Anvers et La Haye.
Justin-Née (Mme), Dugazon de grand talent. Toulouse, 1880.
Jenneval, grand premier rôle.
Juteau, ténor Pantin. Fait fortune dans l'opérette.
Jourdan, basse. Alger, 1875. Nouvelle-Orléans, 1880.
Jourdan, ténor. Opéra-Comique. Mort pour s'être teint les cheveux et la barbe.
Juclier, directeur à Bordeaux et à Rouen.
Jeanne (Andrée), artiste. Odessa.
Jouard, basse, troupe Grau, 1880.

Jules (Alexis), premier comique. Lima, 1870; Vichy, 1872.

Joubert (Henry), violoniste à la Nouvelle-Orléans.

K

Krauss (Mme), chanteuse. Opéra.

Keller (Mme), directrice. Odessa, 1872.

Kinnel, basse. Toulouse, 1881. Genève, 1882.

Kinsbergin, directeur. Phénomène. Batavia, 1876.

Kuchnick, agent dramatique. Paris, 1859.

Kraetzer, une prima-dona des Indes Hollandaises.

Klein, avocat. Quarante et un ans à Java. 1876.

L

Lafeuillade, ancien Elleviou. Dix-sept ans directeur à Toulouse,

Lavoye (Mlle Louise), créatrice des *Mousquetaires* et de la *Syrène*.

Leroux (Mlle Marie), jeune première. Talent très grand.

Lemaire, chef d'orchestre. Lille, 1853. Anvers, 1854.

Leroux (Hélène), chanteuse. Batavia, 1876. Troupe Grau (Amérique, 1877).

Lemaire (Mlle), chanteuse légère à Bruxelles, morte d'une angine.

Lepec, restaurateur à Rouen.

Laget, ténor, professeur, écrivain, compositeur. Toulouse, 1882.

Lansberg, gouverneur des Indes-Hollandaises, 1876.

Leroux (Jules), professeur. Bordeaux, 1878.

Letellier, avocat, député en 1882.

Laval (Henry), banquier à Podensac, 1875.

Lacroix, baryton.

L'Héritier (Mme Riquier-Delaunay), chanteuse légère.

Leroy, ténor léger.

Laurençon, danseur, agent dramatique. Bruxelles.

LEMERCIER, ex-premier rôle, directeur Petit-Théâtre. Toulouse, 1882.

LESLINO, forte chanteuse. Passage à l'Opéra (insuccès).

LETELLIER, longues années directeur à la Monnaie. Bruxelles.

LECLERC (Mlle Eva), Dugazon.

LUIGINI, chef d'orchestre. Lyon, Haris, Rouen, 1882.

LUIGINI, frère du chef d'orchestre, pianiste ancompagnateur à Toulouse pendant vingt-cinq ans.

LUIGINI, chanteuse d'opérette, fille de ce dernier. Créatrice de *Madame Angot*, à Bruxelles.

LÉDÉRAC, baryton. Marseille, 1865.

M

MOMAS, chef d'orchestre. Marseille, Lyon, Paris.

MEZERAY, chef d'orchestre. Vingt-cinq ans à Bordeaux.

MAILLOT, compositeur, auteur de la *Vendéenne*. Journaliste et professeur à Rouen, 1858.

MENDES (Mlle), Dugazon à Rouen en 1883.

MEREAUX (Amédée), compositeur, pianiste célèbre, écrivain distingué, professeur d'harmonie. Rouen, 1854.

MANOURY, baryton de l'opéra à Rouen, en 1883.

MARTINEAU, négociant à New-York. *Homme lâche.*

MERMET, auteur de *Roland à Roncevaux*, 4 actes.

MELCHISEDEC (Mme), grand premier rôle.

MAUPAS, deuxième basse. Invalides de Vichy depuis huit ans.

MARTIN, deuxième régisseur, Grand-Théâtre, Bordeaux.

MOCKER, ténor opéra comique, créateur de *Gilles Ravisseur*, Lejoyeux du *Val d'Andorre*, etc.

MONTAUBRY, ténor, créateur de *Lala-Rouek* et du *Voyage en Chine*.

MICHOT, ténor, théâtre Lyrique, créateur de *Mireille*.

MÉRIC, baryton (appelé le Chanteur des Dames). Bruxelles, Rouen, 1863.

MIRAPELLI, fort ténor. Nantes, Lyon, Marseille, etc.

MARY (Mlle Albert), chanteuse d'opérette.

MEY, Dugazon.

Montfort, basse.
Mayer-Boulard (Mme), chanteuse légère, a fait carrière à Paris et à Bruxelles. Retirée jeune.
Mouchelet, journaliste à Rouen.
Miral, ténor léger, directeur. Bayonne, Rennes, 1881.
Meillet, baryton, théâtre Lyrique et Opéra-Comique.
Miro-Camoin, chanteuse légère d'un talent hors ligne. Morte bien misérablement.
Méril, fort ténor. Son nom est Mérigot, vrai fort ténor.
Migeon, cor à l'orchestre de l'Opéra-Comique.
Marimont, chanteuse légère.
Martin, baryton. Toulouse, 1863.
Michaud, trial, directeur. Nouvelle-Orléans.
Montjause, ténor de célébrité, créateur de la *Fanchonnette, Juagarita*, etc.
Montplaisir, danseur, maître de ballet.
Maris, ténor léger. Bordeaux, 1876.
Molina, premier rôle de comédie.
Mathieu, fort ténor, qui fit scandale à l'Opéra.
Mézières, premier comique. Troupe Grau. Amérique.
Mécre, docteur à bord du navire *l'Ermyne* de la Compagnie des Messageries Maritimes, et qui fait la correspondance entre Singapour et Batavia, 1877.
Monin, jeune homme de famille bizontine retrouvée à Batavia, 1877.
Moulin, fort ténor.
Malétra, grand industriel. Rouen, 1869.
Munier (Suzanne), artiste. Odessa.
Marguerite Badel (Rigolboche). Constantinople, 1869.
Millet, fort ténor, acrobate, passé directeur d'opéras au théâtre du Château-d'Eau dans l'été de 1881.

N

Nief, Laruette depuis trente ans à Marseille.
Nesme, deuxième basse.
Noci, directeur du Théâtre-Français à Constantinople, mort de la morsure d'un petit chien enragé, 1872.
Nicolas (Nicolini), ex-ténor français. Carrière italienne

NILSON (Christine), cantatrice célèbre, créatrice du rôle d'Ophélie dans *Hamelet* à l'Opéra.

O

OBIN, basse à l'Académie (chanteur célèbre). Professeur.

OCTAVIEN JANSELME, ancien baryton, directeur.

ODEZENNE, basse. Toulouse, 1861. Directeur, etc.

Me OZENNE, président du tribunal de commerce. Toulouse.

P

PELLEGRIN, directeur. Marseille, 1851.

PARAVEY, basse. Passage à l'Opéra-Comique.

PAUL, conservateur du Grand-Théatre. Marseille, 1850.

PUGET, ténor. Séjour à l'Opéra-Comique.

PÉRONT, baryton. Mort très jeune à Lyon.

PIQUET-WILD, chanteuse légère.

PESCHARD, ténor léger. Bordeaux de longues années.

POTEL (Mme Julia), chanteuse légère. Toulouse, 1881.

PONSARD, basse à l'Opéra. Toulouse, 1880.

PORTHÉAUT, baryton ancien à l'Opéra.

POTHIET, directeur du Grand-Théâtre. Bordeaux.

PRUD'HOMME, Laruette.

PALMYRE ANDREW, première danseuse.

PRDAAL, forte chanteuse. Toulouse, 1862.

PROVINI, directeur. Marseille, 1853.

PEZZANI, ancien baryton, directeur. Anvers, Gand, Rouen, 1882.

PAOLA MARIÉ, chanteuse d'opérette, possédant un aplomb qui fait croire à du talent. Rigolbochons doit être sa devise ; fait fortune en Amérique. Direction Grau.

POTEL (Mme), ancienne Déjazet. Directrice à Constantinople en 1869.

Prevost (Mme veuve).
Pierrel (Camille), chef machiniste au théâtre. Alger.
Patti (Adelina), cantatrice devenue marquise de Caux.
Péronne, agent dramatique, rue de Cléry, 96.
Perretti-Dumas (Mme), première Dugazon. Lille, 1874.

Q

Queyrel, basse. Toulouse, 1881. Lyon, 1882.
Quinet, tapissier à Rouen.

R

Rachel, la plus grande tragédienne du siècle.
Ristoli, tragédienne italienne. Superbe talent.
Rey-Gaignard, soubrette ingénuité, femme d'un talent exceptionnel et méconnu, grâce au mariage; pouvait devenir célèbre en restant demoiselle.
Ricard, agent dramatique, directeur. Lille, 1850. Marseille, 1853.
Richard, première danseuse.
Renard, célèbre ténor, dont la fin fut épouvantable.
Réty-Faivre (Mme), créatrice de Siébel dans *Faust*. Dugazon. Marseille, 1865.
Roux, agent dramatique. Type éteint.
Rouget, baryton.
Roudil, baryton, Passage léger à l'Opéra.
Richard (Mlle), première danseuse.
Roize (Charles), costumier des théâtres. Marseille.
Richard, fort ténor. Un instant à l'Opéra.
Roumegoux, directeur au Grand-Théâtre de Toulouse, où, deux mois après exploitation, on l'appelait El Zapatero. Il s'était déjà appelé Rogeval.
Riquier-Delaunay, ténor à Paris, baryton en province.
Reine, Dugazon à l'Opéra-Comique. Bordeaux, 1877.
Rousselot, peintre décorateur au théâtre. Alger.
Roussel, fort ténor rouennais.
Le Résident, préfet de Batavia, 1876.

Richard, directeur des postes, ligne de Marseille à Batavia, 1876.

Richaud, ancien baryton. Martin. Régisseur. Marseille, 1853.

S

Stolz, célèbre par ses belles créations de la *Reine de Chypre*, *Charles VI*, la *Favorite*, *Don Sébastien*.

Sainte-Foy, non moins célèbre, artiste dont les créations à l'Opéra-Comique vont peut-être au chiffre de 150.

Solié, chef d'orchestre.

Sylva, fort ténor. Créateur de l'*Esclave*, de Membrée, à l'Opéra.

Saint-Denis, baryton. Toulouse, 1847.

Sigalloux, danseur, maître de ballet, épicier, chef de claque ; finalement, rentier, propriétaire.

Salomon, pianiste.

Salomon, fort ténor.

Sivori, violoniste célèbre.

Schilling, brasseur et colonel d'un régiment à New-York, 1879.

T

Tournié, fort ténor, carrière splendide, talent particulier méconnu par Halanzier.

Taisy (Mme de), forte chanteuse en province, chanteuse légère à l'Opéra.

Tronchet, directeur. Marseille, 1854.

Tell, maître de ballet à Vienne depuis vingt-sept ans.

Trémoulet, ténor léger. Toulouse, 1881.

Tapiau, directeur pour rire pendant deux mois. Toulouse.

Tapiau, fort ténor... du directeur, mort dans le naufrage de l'*Evèning-Star*.

Tanésy (Marie), artiste. Rouen, 1858.

Tanberg (de), colonel, vicomte.

Terrien, commissaire central. Toulouse, 1861.

V W

WERTEIMBERG, de l'Opéra, chanteuse célèbre, sans voix, mais intelligence exceptionnelle.

VICTOR GÉNIN, grand premier rôle, qui rivalisa avec Frédérick Lemaître.

VACHOT (Jules-Henry), comédien, directeur, père de Mlle Marie-Laurent Vachot. Il ajoute des actes au *Père de la Débutante*.

VIALETTE, basse. Carrière italienne. Marseille, 1852.

VALETTE, deuxième basse, pauvre homme, que sa femme entortillait de couvertures au mois de juillet.

WUILLE, clarinettiste d'un talent hors ligne. Professeur à Strasbourg, 1854.

WIDMANN, forte chanteuse.

VIGOUREL, baryton, ancien armurier. Marseille, 1851.

VALGALIER, fort ténor.

VICINELLI, première danseuse.

VAN DEN BERG, forte chanteuse. Bordeaux, Toulouse, Marseille.

VERMEZ (Mme), ancien agent dramatique.

VIAN, constructeur de navires. Marseille.

WALTER, grand premier rôle. Alger, 1875.

VIORRON (Georgette), premier rôle, grande coquette. Besançon, 1868.

VIAL, ex-artiste, agent dramatique, ex-commissaire central à Marseille, 1870, inspecteur municipal, 1880.

VERLÉ, dit Canuche le Bossu du Café de Suède.

VERKIN (Mlle), forte chanteuse. Lille, 1874.

Z

ZINA MÉRANTE, danseuse d'un très grand talent.

Saint-Denis. — Imprimerie CH. LAMBERT, 17, rue de Paris.

